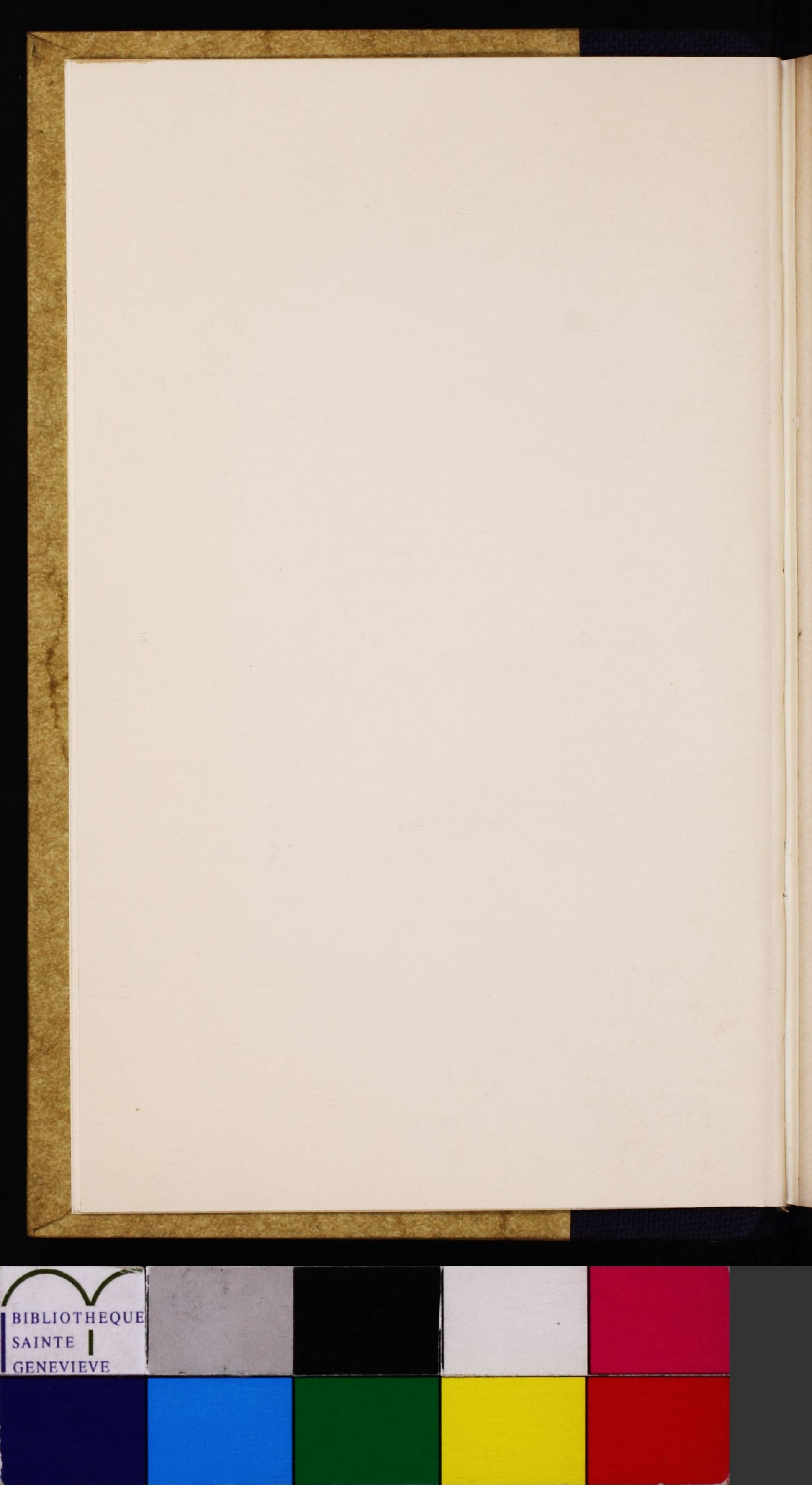
L. DOUBLE

BRUNEHAUT






BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

BRUNEHAUT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les Césars de Palmyre, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877.

L'Empereur Titus, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1877.

L'Empereur Claude, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876.

Les Chroniques des pays de Rémollée et de Thor, avec planche. Paris, Meyrueis, 1869. Nouvelle édition. Grand in-18.

L'Année triste, Paris, Meyrueis. 1870 et 1874, in-32.

Choix de projets de lois à l'usage des hommes d'État, Paris, Meyrueis, in-18.

BRUNEHAUT

PAR

LUCIEN DOUBLE

En attendant de Dieu vraie indulgence.
(Epitaphe de Brunehaut à Autun.)



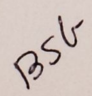


PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
G. FISCHBACHER, SUCCESSEUR
33, RUE DE SEINE, 33

—

1878





AVANT-PROPOS

Devant l'éternité les siècles ne sont même pas des secondes, et des milliers d'années ne sont, pour des êtres mieux organisés et plus durables que l'homme, que les heures fugitives de quelque gigantesque journée.

Depuis les âges historiques deux jours à peine se sont écoulés ; le premier naît avec Homère ; sur les mers vierges de l'Archipel flottent les navires de Grèce ; par une guerre, la guerre de Troie, s'ouvre l'histoire de nos races européennes, et le casque brillant d'Achille a comme un reflet d'aurore.

Le soleil monte à l'horizon : c'est le matin : tout reluit, tout resplendit, c'est Périclès qui gouverne, c'est Socrate qui raisonne, Alcibiade qui déraisonne, Phidias qui sculpte, Apelle qui peint, et Léonidas qui meurt. L'humanité semble à son printemps.

Puis vient le midi, vient l'été, la chaleur

lourde du jour; on la sent dans cette majesté romaine qui pèse sur le monde; de chauds rayons de grand soleil illuminent les Colisée, les Panthéon; alourdie, l'humanité semble se reposer et sur son affaissement veille l'œil fauve des Césars.

Mais voici qu'à l'horizon, au delà des montagnes assombries, au delà des grands fleuves du Rhin et du Danube dont les eaux glauques sous le souffle du crépuscule coulent frissonnantes et froides, apparaissent formidables les nuages des invasions.

Le soleil décline : c'est le crépuscule et c'est l'automne; Rome succombe, je ne sais quel vent de mort et de froidure souffle sur l'Europe entière; les Césars ont disparu dans les boues de Ravenne, et les rois barbares règnent sur les ruines de l'empire.

Plus tard va venir la nuit, l'hiver de cette triste époque improprement nommée le moyen âge. C'est le temps des longues nuits, des grandes neiges et des grands fléaux; les guerres sont des guerres de cent ans, les danses des danses macabres; tout est noir; les seules lueurs qu'on distingue sont celles des bûchers de Jeanne d'Arc et de Jean Huss.

Enfin va se lever un nouveau jour; du chaud pays d'Italie nous vient la Renaissance; aux bords du fleuve de Loire, dans la brume transparente des matinées de printemps, j'entends déjà du Bellay chanter sa villanelle *à la chaleur du jour*, bien mieux à la clarté de l'esprit; celle qu'on avait crue morte sous les coups du fanatisme, ensevelie à jamais sous la pierre froide des gothiques cathédrales, la Pensée va refleurir dans toute l'Europe; déjà la science se réveille, et l'humanité, se hâtant, va marcher de progrès en progrès jusqu'aux grands siècles des Pascal, des Arnauld, des Voltaire et des Diderot; mais l'épanouissement ne sera pas complet; je ne sais quel fol amour d'une mensongère liberté va de nouveau bouleverser le genre humain; pour des chimères on se déchirera, et l'imbécile échafaud de Quatre-vingt-treize voudra remplacer la Pensée, cette éternelle et calme souveraine; puis les grandes guerres reviendront comme aux temps barbares; des temps présents, je ne veux pas parler, grand Dieu ! sommes-nous déjà arrivés à la fin de notre journée, aux affres d'un second hiver ?

Dans toutes ces heures de l'histoire que nous venons d'effleurer ensemble, une surtout nous

a frappé ; c'est cette heure crépusculaire, cette époque douteuse qui n'est plus l'histoire romaine, qui n'est pas encore l'histoire du moyen âge. De grands esprits avant nous, l'auteur des *Martyrs*, comme celui des *Récits des temps mérovingiens,* avaient ressenti la même impression de charme étrange que nous-même avons éprouvée.

Quand on parcourt les vieux chroniqueurs des temps des Clotaire et des Chilpéric, on ressent en réalité une très-vivante impression de nuit qui tombe et d'automne qui vient (le sec Frédégaire avoue lui-même que le soleil décline et que le monde se fait vieux). Ce n'est plus certes ce sentiment de chaleur orageuse qu'on éprouvait en traversant les plaines desséchées où brillaient au grand soleil d'Italie les statues d'airain des Césars de Rome.

On se croit sur une route déserte ; le ciel est bas, le temps est gris, nuageux ; tout près est la grande forêt dangereuse au voyageur ; au loin un profil grêle de clochers et de tourelles se dessine vaguement sur l'horizon embrumé ; l'on serre son manteau et l'on presse le pas ; on sent l'obscurité qui va venir, et, cependant, l'on se surprend, malgré la rudesse du chemin,

l'âpreté du ciel inclément, à savourer en soi-même la douceur mélancolique, peut-être la plus grande de toutes, de ces dernières heures d'automne qui ont pour elles le charme poignant du regret.

Dans ce premier automne, dans ce premier crépuscule de l'histoire humaine, un épisode nous a surtout frappé, c'est la vie de Brunehaut; tout le monde connaît la lutte acharnée qu'elle soutint contre sa rivale Frédégonde; mais c'est à peu près tout ce que sait d'elle la masse des lecteurs : Frédégonde, au contraire, a plus de réputation; l'auteur des *Récits des temps mérovingiens* l'a mise en pleine lumière, laissant dans l'ombre la figure de Brunehaut. La pauvre reine, et c'est là son plus grand crime, n'a, depuis bien longtemps, pour elle que les inconnus, les ignorés. Il y a des siècles qu'un moine sans nom, la prenant en pitié, recommandait l'âme de **Brunecheul** à la *vraye indulgence* de Dieu, comme nous recommandons sa mémoire à l'indulgence de l'histoire. Indulgence ! Est-ce là cependant, grande reine et fière victime, ce que tu aurais demandé ? Indulgence, grâce, pardon, ces mots qui consolent les faibles, les humbles, les timides, tu les

aurais, quoique chrétienne, sans doute repoussés bien loin ; et, dans ta fierté stoïcienne, héritière inconsciente des Socrate et des Caton d'Utique, acceptant loyalement, pour le mal comme pour le bien, la responsabilité de tes actes, tu aurais demandé, non l'indulgence, faveur qu'on implore, mais la justice, droit qu'on exige.

BRUNEHAUT

CHAPITRE PREMIER

566 — 568

Mariage de Brunehaut et de Sigebert. Les fêtes des noces. Prédominance de l'influence romaine à la cour d'Austrasie. Meurtre de Galeswinthe. Commencements de la haine et de la lutte de Brunehaut et de Frédégonde *.

Vers le milieu de l'année 566, le palais des rois wisigoths à Tolède était en fête à l'occasion d'une ambassade de Francs venus du lointain royaume d'Austrasie pour demander au roi Athanagilde la main de sa fille cadette, nommée simplement Brune, mais que les Francs appelèrent, pour lui faire honneur, Brunechild, *la brune héroïne*. Aux yeux d'un

* Cette histoire est entièrement tirée des auteurs du VIe et du VIIe siècle: le pape saint Grégoire, Grégoire de Tours, Venantius Fortunatus, Frédégaire, le moine Jonas, Isidore de Séville, Capitulaires des rois de France, Chartes et Diplômes; c'est-à-dire des sources originales.

peuple civilisé comme l'étaient devenus les Wisigoths, habitués par un long contact avec les Romains à toutes les délicatesses, à tout le luxe raffiné de l'empire en décadence, c'étaient cependant d'étranges ambassadeurs que ces guerriers francs, ces antrustions du roi Sigebert (1); dans les salles de marbre du palais de Tolède, au milieu des courtisans d'Athanagilde vêtus de pourpre et de soie, affectant de porter avec l'élégance d'un patricien du siècle d'Auguste la toge et la tunique classiques, les Francs semblaient de vrais barbares avec leurs justaucorps de peau mal tannée, leur court manteau vert de drap grossier, garni de fourrure de loup, et leur large ceinturon de cuir qui supportait couteau, scamasaxe et jusqu'à un peigne; leurs jambes étaient nues, entourées de bandelettes; pour chaussures ils avaient des peaux fraîchement écorchées, couvertes de leur poil, encore tachées de sang caillé. Sur leurs cheveux teints d'un rouge ardent, coupés ras par derrière et relevés en grosses nattes sur le haut du front, ils portaient un lourd casque de fer, de forme conique, rouillé par les pluies du voyage et les neiges des Pyrénées, et sur lequel ils clouaient en guise de cimier des

ailes d'aigle, de hibou ou encore de gigantesques chauves-souris.

Brune, que, pour nous conformer à la tradition populaire, nous nommerons désormais Brunehaut, avait été élevée, comme une princesse de Rome ou de Byzance, dans l'élégance et dans le luxe ; néanmoins le farouche aspect des Francs ne l'effraya pas un instant. Volontiers, elle accepta de régner sur ces guerriers encore barbares; elle comprit que du moins c'étaient des hommes, qu'ils étaient une force; elle espéra la diriger et elle pensa qu'avec les Francs on pouvait faire de grandes choses.

Le roi son père, Athanagilde, connaissait depuis longtemps le danger qu'il y avait à mécontenter les guerriers du Nord; les Wisigoths (2) n'avaient pas oublié la perte de leurs plus belles provinces de Gaule, enlevées à leurs pères par Clovis (3), aïeul de Sigebert, et une alliance avec ce Sigebert, roi d'Austrasie, le plus vaillant des princes francs, paraissait à toute la nation une garantie de sécurité pour ce qu'elle possédait encore en Aquitaine et en Septimanie.

De leur côté, les ambassadeurs austrasiens, à la tête desquels se trouvait un des plus

grands seigneurs de la cour de Sigebert, le maire du palais Gogon, avaient été charmés par la grâce et la beauté de Brunehaut, cette vierge de dix-neuf ans, si différente des femmes grossières et ignorantes auxquelles ils étaient habitués. « La jeune fille, disaient-ils, a de la noblesse dans toutes ses actions, elle est belle à voir, et ses manières respirent la politesse et la grâce. »

Les riches trésors que la fille d'Athanagilde emportait en dot, sa générosité pour les guerriers de son escorte, ne firent pas non plus tort à sa bonne renommée. En outre, pour les Francs, Brunehaut était comme eux d'un sang barbare; elle descendait des Wisigoths, ces aînés de la grande invasion; pour les Gallo-Romains c'était au contraire une princesse civilisée, qui allait adoucir le rude esprit des Francs: ainsi, chacun comptait sur elle, la regardait comme sienne, et la fille des rois wisigoths, au-devant de laquelle avait été son mari, arriva, après avoir traversé toute la Gaule, dans ses nouveaux Etats d'Austrasie, au milieu de l'allégresse universelle.

Ce fut dans la ville de Metz, ancienne colonie romaine, où se trouvaient encore, malgré le

passage des Huns d'Attila, beaucoup de débris d'une ancienne splendeur, entre autres un cirque et une naumachie, que furent célébrées les noces de Sigebert et de Brunehaut. Elles eurent un caractère particulier de grandeur et surtout de délicatesse civilisée qui frappa d'étonnement les frères du roi d'Austrasie, habitués à épouser par la simple cérémonie germaine du denier, et quelquefois même sans cérémonie aucune, leurs reines, généralement au nombre de trois ou quatre et prises presque toujours dans les basses classes franques ou gallo-romaines.

Sigebert en effet, épousant une princesse, une femme dont le rang était égal au sien, désirait pour lui complaire, la sachant attachée à la civilisation romaine, que les fêtes de ses noces fussent autant que possible dignes de celles que les rois de Tolède donnaient à leur cour élégante et polie.

Or il y avait justement alors, parcourant le monde pour y chercher fortune, un étrange personnage, à la fois héritier des poëtes faméliques de l'empire et précurseur des trouvères errants du moyen âge ; c'était le poëte Venantius Fortunatus, qui devint plus tard évêque de Poitiers.

Voyageant en ce moment en Gaule, allant d'un monastère à la villa d'un riche Gallo-Romain, partout enfin où ses vers classiques pouvaient suffire à payer l'hospitalité, Fortunatus accueillit avec empressement l'invitation qui lui fut faite de venir à Metz pour rehausser par l'éclat de son génie poétique les luxueuses cérémonies que préparait le roi Sigebert.

Bien accueilli par le roi, largement hébergé, et même richement payé, Fortunatus se mit à composer, pour célébrer l'heureuse union de son bienfaiteur, un épithalame dans le goût de Tibulle ou de Properce, qui fut récité par lui-même au milieu du festin solennel qui termina le jour des noces.

C'eût été pour un vrai poëte un admirable spectacle, une vraie bonne fortune que ce banquet du roi Sigebert. Dans une salle immense tendue d'un mélange d'étoffes tissées d'or et soie et de fourrures rares sur lesquelles étaient attachés de larges boucliers blancs, des trophées d'armes étranges, d'angons, de francisques et de scamasaxes, se dressaient de longues tables chargées de vases et de plats de toute espèce; on y pouvait admirer des merveilles d'orfévrerie, de grands bassins d'or et

d'argent incrustés à la fois de pierres gravées, de camées rares et de pierreries brutes, butin des rois francs, débris des trésors romains ou burgondes; et, tout à côté, d'énormes et grossiers plats de bois, taillés à coups de hache, supportaient des sangliers et des cerfs entiers; ici, c'étaient de fines coupes en verre de couleur, la plupart décorées d'émeraudes ou de rubis, fragiles épaves échappées par miracle aux rudes étreintes des mains barbares; là, au contraire, de grandes cornes d'auroch, grossièrement montées en argent, antique héritage des aïeux de la Germanie. Devant chaque convive, des rondelles plates de pain sans levain servaient d'assiettes, assiettes qu'on mangeait au dessert, alors qu'elles s'étaient imprégnées de sauces et de jus. Comme mets à l'usage des nobles francs ou germains, on servait de grosses pièces de viande rôtie, fortement épicées, qu'ils déchiraient à l'aide des couteaux qui ne quittaient jamais leur ceinture de cuir; aux évêques, aux nobles gallo-romains, aux sénateurs d'Auvergne, la province alors la plus civilisée, on présentait, dans des écuelles d'argent ou de vermeil, des consommés de volaille, des ramures de jeune cerf frites et coupées par

minces tranches, des oiseaux délicats accommodés au safran, au benjoin, au cumin, et ces poissons de la Moselle, indignes héritiers des mulets d'Apicius ou du turbot de Domitien, mais qu'avait cependant célébrés le poëte Ausone de Bordeaux. Quant aux boissons, on versait indistinctement dans toutes les coupes les vins préparés à la mode romaine, l'hypocras, la bière et même le jus sanglant exprimé de viandes à moitié cuites.

Les convives étaient la fidèle image de la confusion de races qui régnait alors dans la Gaule. Près du roi et de la reine, aux places d'honneur, se trouvaient les évêques et les ducs païens des Thuringiens et des Bavarois, vassaux souvent turbulents du royaume d'Austrasie; tout le long des tables étaient mêlés les uns aux autres les antrustions et les clercs, les guerriers francs, les nobles gallo-romains, les Wisigoths de l'escorte de la reine, les sénateurs des anciennes villes municipales. Il ne fallait rien moins que la présence du roi pour empêcher que des querelles ne s'élevassent entre les hommes de guerre disant hautement que celui qui savait lire ne pouvait être qu'un lâche, et les héritiers des grandes familles séna-

toriales regrettant le temps disparu où la barbarie des armes germaines le cédait à la majesté de la toge romaine.

Cependant, le repas ne fut troublé, chose rare, ni par des rixes, ni par des querelles, et, lorsque le poëte Fortunatus réclama le silence pour chanter les louanges des deux époux, tous l'écoutèrent religieusement. Il est vrai qu'une grande partie des leudes francs et que la totalité des chefs de Bavière et de Thuringe n'y comprenaient pas grand'chose, et que les Gallo-Romains, sevrés depuis longtemps de toute espèce de poésie, se contentaient, pour admirer, de retrouver au passage la chute classique de l'hexamètre.

Nous supposons que nos lecteurs n'auraient pas (et grand Dieu ! qu'ils auraient raison), la patience des invités du roi Sigebert; aussi leur ferons-nous grâce de cet épithalame, bien inférieur à ce que pourrait composer en quelques heures un médiocre élève de rhétorique. Disons seulement que Fortunatus trouva le moyen d'employer cent vingt vers à ne rien dire; ce petit poëme n'est qu'un assemblage de lieux communs, mal rattachés les uns aux autres; ce qu'on y apprend de plus clair, c'est

que Brunehaut avait des dents de perles, un teint de lis et de rose, des yeux brillants comme le diamant, ce qui peut servir pour toutes les jeunes mariées, qu'elle était une Vénus nouvelle et son époux un second Achille; le malheureux Sigebert aurait aussi bien pu être assimilé au dieu Mars, afin de ne pas déroger à la comparaison divine concédée à sa femme; mais Fortunatus avait besoin d'une *brève* et de deux *longues*, et voilà pourtant à quoi tient la réputation d'un homme, quand c'est un poëte qui écrit l'histoire.

Les débuts du mariage de Sigebert et de Brunehaut furent véritablement heureux; les deux époux semblent avoir eu l'un pour l'autre une sincère affection; Brunehaut admirait en son mari le courage indomptable, l'énergie virile, apanage des races barbares; il avait de plus conservé cette honnêteté native, cette candeur dont, cinq siècles avant, Tacite faisait honneur aux Germains, mais que tous les autres Mérovingiens, sans exception, de Clovis jusqu'aux frères alors vivants de Sigebert, avaient complétement perdue par suite du contact corrupteur de la civilisation en décadence dont

les mauvais côtés seuls les avaient séduits. Quant à Sigebert, il trouvait en revanche dans Brunehaut une femme douée non-seulement de tous les charmes extérieurs, mais encore instruite, intelligente, de bon conseil et de grand secours pour les arguties de la politique, réservées d'ordinaire par les rois francs à quelque Gallo-Romain, à quelque homme de la race vaincue dont ils se méfiaient toujours un peu. Grâce à l'influence de la reine, la cour d'Austrasie, jusqu'alors la plus sauvage, la moins civilisée des cours mérovingiennes, changea complétement d'aspect; au lieu des chefs des tribus germaines de l'autre côté du Rhin, on y vit affluer les nobles gaulois et romains de toutes les parties de l'ancienne Gaule.

Bientôt la cour de Sigebert affiche la prétention de ressusciter celle des Théodose et des Justinien. Par les conseils de la reine, une ambassade ira bientôt conclure à Constantinople, entre l'empereur Maurice et le roi *illustre* (titre reconnu aux Mérovingiens par les empereurs depuis le consulat de Clovis), un traité d'alliance, même, chose plus rare à cette époque, un traité de commerce. L'Austrasie entre vérita-

blement dans le concert des peuples civilisés réduits alors à l'empire d'Orient et aux États des rois goths. Brunehaut, qui a renoncé à l'hérésie d'Arius pour embrasser le catholicisme, est dès lors bien vue des évêques, cette grande puissance des temps barbares. Autour de la nouvelle reine se pressent des hommes de race romaine, Firminus, comte de Clermont, qu'elle chargera de ses missions à la cour de Constantinople, Flavianus, qui porte le titre emprunté à la hiérarchie byzantine de grand domestique, Florentianus, futur maire du palais, puis un Wisigoth, le cubiculaire Charigisel, venu d'Espagne avec la reine et qui sera tué quelques années plus tard, à Tournay, aux côtés de Sigebert; enfin, comme pour faire honneur à la science qui élève les plus humbles au niveau des plus grands, au milieu de tous ces seigneurs, dans le cercle intime qui entourait la souveraine, vient prendre place un simple esclave, Andarchius, racheté par ordre de Sigebert à un sénateur de Marseille. Cet Andarchius s'était rendu célèbre dans toute la Gaule pour sa profonde connaissance de Virgile et surtout pour sa science du droit romain.

Le droit romain! A côté du droit barbare,

c'était la perfection ; et le rêve de Brunehaut était de l'acclimater sous le ciel brumeux de l'Austrasie. Substituer à l'anarchie l'ordre impérial, à la guerre intestine la paix civile, faire fleurir le commerce, les arts pacifiques, bâtir des palais, mais aussi des hôpitaux et des églises, construire de nouvelles routes et réparer les anciennes, en un mot rendre la vie à ce grand corps meurtri, inanimé, de la Gaule romaine, faire de ces provinces morcelées, déchirées, un tout bien homogène, un grand empire, une France enfin, c'était le rêve de l'épouse de Sigebert ; peu s'en fallut qu'elle ne réussît et que l'histoire de la vraie France, au lieu de dater de Charlemagne ou d'Hugues Capet, de datât de Brunehaut.

Sigebert eut le mérite de comprendre la valeur morale de son épouse, il lui abandonna la direction entière de la politique intérieure comme de la politique extérieure. Ses États d'ailleurs, quelques mois après son mariage, s'étaient considérablement accrus par suite du décès de son frère Caribert ; la moitié de Marseille partagée avec Gontran, et plusieurs cités romaines, entre autres celles de Tours, de Poitiers, d'Alby et de Bayonne, avaient été réunies à ce que

le roi d'Austrasie possédait déjà outre-Loire. Quant à lui, laissant Brunehaut organiser ses États, il ne se réserva que le soin de la guerre et la direction des armées.

La guerre, du reste, à cette époque, ne restait jamais longtemps sans éclater. Nous allons bientôt la voir mettre aux prises les trois royaumes francs qui se partageaient alors la Gaule.

Tout le monde a lu dans Augustin Thierry (*Récits des temps mérovingiens*, chap. 1er), le poétique récit de la mort de Galeswinthe. On sait que, sœur aînée de Brunehaut, Galeswinthe était devenue la femme de Chilpéric, roi de Neustrie, appelé souvent aussi roi de Soissons, frère de Sigebert et son aîné de quelques années. Chilpéric, en épousant Galeswinthe, avait renoncé, pendant quelque temps, à ses mœurs renouvelées de celles du roi Salomon, l'auteur de la Sagesse. Mais, bientôt, le royal couple de Neustrie avait cessé d'être uni; une des anciennes maîtresses du roi, habile, impérieuse et cruelle, avait repris sur lui tout son empire; cette fois, Frédégonde, la fille franque aux cheveux rouges, avait voulu être reine, et Galeswinthe, assassinée, avait été dormir

l'éternel sommeil à la pâle lueur des lampes sacrées, sous les voûtes d'une basilique.

A peine la nouvelle de ce meurtre parvenait-elle à la cour d'Austrasie, que l'époux de Brunehaut appelait aux armes tous ses guerriers; Gontran lui-même, le roi de Bourgogne, quoique ami du repos et de la paix, partagea l'indignation de Sigebert ; il fit, comme lui, proclamer son ban de guerre dans tous ses États ; et Chilpéric, mal soutenu par ses leudes, qu'avait peut-être indignés ce lâche attentat, mais qu'avait sûrement effrayés l'alliance des deux rois, Chilpéric se vit bientôt, malgré tous ses efforts, réduit aux dernières extrémités.

Heureusement pour lui que Gontran, en sa qualité d'aspirant à la canonisation, s'avisa de l'impiété qu'il y avait à se faire la guerre entre frères; il s'interposa comme médiateur entre Sigebert et Chilpéric. Sigebert lui-même, malgré toutes les obsessions, toutes les prières de Brunehaut pour qu'il continuât la lutte, conservait au fond du cœur un reste d'affection fraternelle pour le misérable Chilpéric ; il céda aux instances de Gontran ; au nom de Brunehaut, il accepta le prix du sang, le *wer-gheld*, et l'élite des Francs des trois royaumes, présidée

par le roi de Bourgogne, accorda à la reine d'Austrasie les cinq villes de Bordeaux, Limoges, Cahors, Béarn (très-probablement Maslac, près Orthez), et Bigorre (Tarbes), que l'infortunée Galeswinthe avait reçues comme douaire, de son meurtrier.

Brunehaut, devant la ferme résolution de son mari, qui ne voulait pas lutter contre son frère, se vit forcée d'accepter cette compensation, suffisante aux yeux des Francs pour payer le sang de sa sœur. Mais, pour elle, elle voua à Chilpéric et surtout à Frédégonde une de ces haines terribles qui éclatent et tonnent dans la sombre histoire des vieux âges comme un volcan dans la nuit.

CHAPITRE II

568 — 575

Invasion des Huns, 568. Mauvaise foi de Chilpéric. Ses incessantes attaques contre Sigebert, 573. Défaite de Chilpéric. Sigebert et Brunehaut à Paris, 575. Départ de Sigebert pour Tournay. Saint Germain de Paris.

Il y avait peut-être aussi une autre raison que l'amour fraternel pour pousser Sigebert à épargner ce frère dénaturé, qui avait déjà tenté peu auparavant de lui enlever son trône, en profitant d'une guerre dangereuse que le roi d'Austrasie avait eu à soutenir contre les Huns, et cela dans l'intérêt de toute la Gaule.

Pour la seconde fois, les Huns Avares, invinciblement attirés par les richesses de la Gaule, s'avançaient contre l'Austrasie. Devant eux tout fuyait; la terreur populaire grossissait encore le danger; les cheveux des Huns, tressés en longues nattes flottantes, devenaient, dans les récits du vulgaire, autant de serpents irrités, sifflant comme ceux de la tête de Méduse;

les cavaliers errants, que l'envahisseur envoyait battre le pays en éclaireurs, aperçus de loin aux lueurs douteuses du crépuscule, étaient devenus dans l'imagination gallo-franque, grâce à leur accoutrement bizarre, autant de fantômes et de spectres, muette et effrayante armée qui servait d'avant-garde à ces hordes qu'on disait nées des démons et des sorcières.

Cette fois, Sigebert, malgré tout son courage personnel, ne fut pas victorieux; ses troupes, épouvantées, en proie à une superstitieuse terreur, ne voulaient pas combattre, et il en fut réduit à traiter avec le chef des Huns Avares; du reste, il semble que le roi avait pris auprès de Brunehaut quelque habitude de la politique et de la diplomatie; le guerrier franc sut se montrer aussi négociateur habile; dissimulant l'effroi des siens, il séduisit par ses manières civilisées, par des présents habilement distribués, le kan des Avares et son entourage; bref, d'un ennemi il sut se faire un allié, qui jura solennellement de ne jamais plus porter les armes contre lui.

C'est après cette paix que se place une courte irruption des troupes de Sigebert dans la Provence, part du roi Gontran (4). Les historiens

accusent le roi d'Austrasie d'avoir fait cette guerre sans raison; il avait au contraire deux raisons : la première, c'était qu'il se croyait à bon droit lésé par Gontran, qui, lors du partage de la succession de Caribert, avait gardé pour lui seul tous les trésors de ce prince; la seconde, c'était un juste mécontentement de ce que Gontran ne fût pas venu à son aide dans sa lutte contre les Avares, lutte qu'il soutenait pour la défense commune de tous les royaumes francs. Puis, Brunehaut le poussait à cette revendication de toute la Provence; il s'y trouvait en effet une ville importante, partagée entre les deux frères, par suite fort mal gouvernée, que la reine d'Austrasie désirait acquérir en totalité; toujours préoccupée de rendre la vie au commerce, à l'industrie, ces richesses des peuples civilisés, elle comprenait tout ce que Marseille, l'antique métropole du négoce occidental, aurait pu déverser de richesses et, par suite, de bien-être, de civilisation, dans la Gaule franque, sans les ineptes exactions des officiers du roi Gontran, bêtement avides comme tous les fonctionnaires fiscaux, et toujours en querelle avec les Romains intelligents et moins rapaces que l'Austrasie leur envoyait comme collègues.

Du reste, cette guerre n'eut pas de suite, les deux frères, n'ayant pas de véritable haine l'un contre l'autre, entrèrent bientôt en arrangement.

Le calme renaît donc dans les États francs, mais ce n'est que pour quelques mois. Voici maintenant Chilpéric qui, regrettant toujours les villes cédées à Brunehaut, veut se dédommager en enlevant à Sigebert les deux importantes cités de Tours et de Poitiers; il envoie pour les conquérir son fils Clovis; mais Sigebert, et Gontran comme défenseur de la foi jurée, font marcher leurs troupes contre le jeune prince neustrien. Clovis, vaincu par le patrice Mummolus, qui commandait les deux armées réunies de Bourgogne et d'Austrasie, s'enfuit avec quelques fidèles jusqu'à Bordeaux que possède depuis peu de temps Brunehaut, comme prix du sang de Galeswinthe; il y entre par surprise, s'en empare, mais en est bientôt chassé par le margrave Sigulf (du parti de Sigebert), qui appelle à son aide les guerriers des tribus basques, toujours avides de bataille et surtout de butin, et les Gallo-Romains des Landes, qui avaient conservé dans leurs farouches solitudes l'énergie belliqueuse de leurs ancêtres.

Complétement battu, poursuivi une journée entière par les Basques, qui couraient sur ses traces en sonnant de leurs trompes de chasse, Clovis parvint cependant à regagner le royaume de son père.

En vain Gontran s'interpose : par ses soins une assemblée d'évêques se réunit à Paris et veut réconcilier Sigebert et Chilpéric; au printemps suivant, Chilpéric recommence la guerre et charge un autre de ses fils, Théodebert, de conquérir ces deux riches villes de Tours et de Poitiers, qui lui tenaient tant à cœur; le duc austrasien, Gondebaud, qui tâche de les défendre, est forcé de battre en retraite. Théodebert ravage la Touraine, pille même les couvents, égorge jusqu'aux clercs. Cette fois, c'en est trop; Brunehaut, Sigebert le reconnaît enfin, avait bien raison lorsqu'elle le conjurait d'être sans pitié pour Chilpéric. Il faut en finir, et le roi d'Austrasie se décide à un grand et redoutable parti; il appelle à lui, sous ses catholiques bannières, ornées des images des saints, toute la Germanie païenne.

Et alors, la Gaule entière tremble d'épouvante; en effet, la Germanie n'a que trop bien répondu à l'appel de Sigebert. Déjà les Soua-

bes, les Bavarois, les Alamans, les Thuringes, tous les hommes aux longues moustaches blondes sont entrés en Austrasie; le Rhin est franchi, les païens sont dans la Gaule. Sigebert leur a promis les trésors du roi de Soissons, aussi leur nombre augmente de jour en jour; c'est une véritable inondation de barbares; sur tous les grands chemins qui de la Germanie mènent à la Gaule, on ne voit plus que des hordes sauvages, se hâtant de gagner les campagnes où mûrit la vigne, les villes où l'or se récolte à coups d'épée, comme dans les grandes forêts le bois à coups de hache.

Les évêques de Gaule prient Dieu de détourner les effroyables calamités qui les menacent; Gontran lui-même s'émeut; il se ligue avec Chilpéric pour s'opposer à l'entrée des Germains de Sigebert sur le territoire de Neustrie; les évêques lui ont dit que l'invasion barbare est pour les royaumes comme la tache d'huile pour les étoffes : elle s'étend et gagne sans cesse. Mais Sigebert ne craint rien; il est décidé à aller jusqu'au bout, ses bandes sont réunies, il va envahir la Neustrie. Il arrive au bord de la Seine, près de l'endroit où elle reçoit la Marne, et, pour éviter de la traverser

devant les troupes de Chilpéric, massées sur l'autre rive, il fait un détour de quelques lieues, gagne le territoire de Gontran dans la plaine de Melun, et le somme de le laisser passer, en ces termes brefs et menaçants : « Si, pour ton malheur, tu ne me laisses pas traverser le fleuve, je me jetterai sur toi avec toute mon armée. » Gontran s'épouvante, fait reculer le corps d'observation qu'il avait sous les murs de Melun, et laisse Sigebert maître de faire tout ce qu'il voudra. Le roi d'Austrasie entre donc en Neustrie; mais Chilpéric fuit devant lui; des bords de la Seine il recule jusqu'aux bords du Loir, à Alluye. Vainement Sigebert le provoque, lui écrit : « Si tu n'es pas un lâche, arrête-toi enfin et accepte le combat. »

Chilpéric répond par d'humbles prières; il s'avoue coupable, demande grâce. Gontran, encore une fois, supplie son frère d'Austrasie de se montrer clément, lui montre le danger que font courir à toute la Gaule ces Germains qui ne respectent même pas toujours les propres domaines de Sigebert. Et celui-ci, cédant à ses instances, épargne encore une fois son frère.

Mais Chilpéric était incorrigible; à peine quelques mois se sont-ils écoulés qu'il entraîne

le faible Gontran à s'unir avec lui contre Sigebert; tandis que son fils Théodebert attaque les villes austrasiennes de la Loire, Chilpéric lui-même envahit et met à feu et à sang le territoire de Reims, domaine de Sigebert. C'est par trop de trahison et d'ingratitude; désormais rien n'arrêtera plus Sigebert, ni les hommes ni Dieu même, et il jure à Brunehaut que Galeswinthe sera vengée; il rappelle ses Germains, et ce ne sont plus seulement les trésors du roi de Soissons qu'il leur promet, c'est la Neustrie tout entière. Les villes, les terres, les hommes, tout est à eux, ils n'ont qu'à venir le prendre. Gontran, épouvanté, rompt son alliance avec Chilpéric et sollicite une paix qu'il obtient facilement; Sigebert n'en veut qu'à Chilpéric. En quelques jours celui-ci est battu, son fils Théodebert est, dans une rencontre, tué près d'Angoulême, ses leudes l'abandonnent; voulant sauver leurs terres promises aux Germains, ils proposent à Sigebert de le reconnaître pour leur roi; toute la Neustrie est prête à se soumettre à sa domination; et, tandis que Chilpéric, qui a vu tous les siens le fuir comme un maudit, va chercher un refuge dans les murs de la forte place de Tournay, où accourent

bientôt le bloquer les Austrasiens et leurs auxiliaires germains, Sigebert, après avoir parcouru et soumis la Neustrie jusqu'à Rouen, entre triomphalement dans Paris, l'ancienne capitale de Clovis, qui va devenir la sienne, et où Brunehaut est venue l'attendre pour lui rappeler que rien n'est fini tant que Chilpéric vit encore.

Après quelques jours de repos passés auprès de sa femme et de ses trois enfants, Childebert, son fils, et ses deux filles Ingonde et Clodosinde, Sigebert s'apprêta à se rendre à Tournay pour y terminer cette guerre qui s'était si souvent renouvelée. Sur sa route, la grande assemblée des Francs de Neustrie, réunie à Vitry près de Douai, devait le proclamer roi, après avoir prononcé la déchéance de Chilpéric. Tournay était étroitement bloqué, Chilpéric se sentait perdu; un seul leude lui était resté fidèle; quelques rares soldats, des esclaves d'une fidélité douteuse, c'était là tous ses défenseurs; Frédégonde, sa conseillère habituelle, malade, en couches, était réduite au désespoir et ne savait quoi tenter. Les deux meurtriers de Galeswinthe se voyaient aux abois; la curée n'allait pas tarder.

Et voici qu'alors l'Église chrétienne frémit

du fratricide qui va se commettre; chaque jour on sentait s'approcher davantage de la gorge haletante de Chilpéric le couteau du roi Sigebert. L'évêque qui occupait le siége de Paris, Germain (qu'il ne faut pas confondre avec son prédécesseur, Germain d'Auxerre), essaya d'arrêter cette terrible justice en laquelle il ne voyait qu'un crime. Il écrivit d'abord à Brunehaut pour qu'elle détournât son mari de ce meurtre que tous prévoyaient; mais c'était mal connaître le cœur humain que de s'adresser à la sœur de Galeswinthe pour implorer le pardon du mari de Frédégonde; Brunehaut ne répondit pas favorablement à la missive épiscopale, et l'évêque de Paris se résolut à faire une seconde tentative, cette fois auprès de Sigebert lui-même.

C'était le jour fixé pour le départ du roi d'Austrasie; autour du palais de la Cité (5) se pressait l'escorte royale, les cavaliers d'élite enfiévrés d'impatience, Gallo-Romains d'outre-Loire, vêtus de la cuirasse de peau aux ornements de bronze, Wisigoths venus avec la reine, couverts de légers habits de toile, armés de la large épée ibérique, puis les antrustions du roi brandissant leur angon (6), gigantesque harpon

de fer qui ne sortait plus des blessures une fois faites et pêchait l'ennemi dans le tourbillon des mêlées. Bientôt le roi parut, il avait l'air grave et sévère, on voyait qu'il partait avec une terrible et immuable résolution. Sans parler, d'un bond il sauta sur son étalon de guerre, et le groupe des cavaliers se mit en marche. Aux acclamations de la foule la cité et le faubourg du Nord furent bientôt traversés. Mais, comme Sigebert allait franchir la porte, voici que, pareil à un de ces prophètes qui sortaient d'une caverne ou d'un tombeau pour prédire aux rois d'Israël les calamités que Jéhovah tenait suspendues sur leur tête, un homme pâle, amaigri par la fièvre, se jeta à la bride du cheval de Sigebert, et s'adressant au roi : « Si tu pars, dit-il, dans l'intention de ne pas tuer ton frère, tu reviendras victorieux ; sinon, c'est toi qui mourras ! » Cet homme était Germain, l'évêque de Paris, qui, malade, s'était arraché à son lit pour parler lui-même à Sigebert. Au milieu du grand silence qui s'était fait aux paroles de l'évêque, le roi, muet, impassible comme la statue de la Justice, doucement écarta Germain et continua sa route ; bientôt l'escorte royale disparut au bout du long chemin qui menait vers

le Nord, ses bannières s'effacèrent à l'horizon, la foule, inquiète des prédictions de Germain, silencieusement rentra dans Paris, et l'évêque, attristé, retourna prier dans sa sombre basilique.

Cependant, dans le palais des empereurs, entourée de ses fidèles et de ses flatteurs, Brunehaut, heureuse et rayonnante, se voyait enfin près de toucher à son but; elle n'avait plus que quelques jours à attendre pour voir revenir son mari avec ces deux joyaux si ardemment convoités, la couronne de Neustrie brillant sur son casque royal et, ballottant au collier de son cheval de guerre, la tête sanglante de Chilpéric.

CHAPITRE III

575 — 576

Annonce de la mort de Sigebert. Brunehaut, captive de Chilpéric. Mérovée. Le roman de Brunehaut.

Autour de Brunehaut affluaient depuis quelques jours les notables de Neustrie, avides de lui faire leur cour; évêques, magistrats des villes, et ceux des chefs de guerre qui n'avaient pas été appelés à l'armée de Sigebert, se pressaient au palais de la Cité, pour faire assaut de fidélité et de dévouement.

Néanmoins, une vague inquiétude obsédait depuis quelque temps l'esprit de la reine; les paroles menaçantes de Germain revenaient sans cesse à sa pensée; elle sentait planer au-dessus de sa tête la menace d'une catastrophe.

La catastrophe éclata bientôt; un matin, la reine se réveille dans un palais désert; étonnée, elle veut sortir: les portes se ferment devant elle; elle demande ses fidèles : ils arrivent à sa

voix, et c'est pour lui répondre qu'ils ne sont plus les gardes de la reine, mais les geôliers de la veuve.

En effet, la nouvelle de la mort de Sigebert venait d'arriver à Paris; on avait appris que le roi d'Austrasie, au moment même où les Francs l'élevaient sur le pavois, avait été poignardé par deux jeunes gens qu'avait su fanatiser Frédégonde; une révolte avait suivi le meurtre; les leudes austrasiens, mécontents de l'entourage presque entièrement gallo-romain et wisigoth de Sigebert, avaient massacré ses principaux officiers; les Neustriens, qui se trouvaient en grand nombre dans l'armée, étaient retournés au parti de leur ancien prince, Chilpéric; et Chilpéric lui-même, subitement revenu, grâce à la formidable énergie de Frédégonde, l'arbitre et le maître tout-puissant de la Gaule, s'avançait à marches forcées sur Paris, déclarant que les Parisiens répondaient sur leurs têtes de Brunehaut et de son fils Childebert, l'héritier du royaume d'Austrasie. De là, la terreur de l'entourage de la reine et l'abandon où on l'avait laissée.

On comprendra facilement quelles durent être les inquiétudes de Brunehaut pour la vie

de son jeune fils; Childebert disparu, l'Austrasie appartenait à Chilpéric, et le digne fils du roi Clotaire Ier, le fils de l'assassin des enfants de Clodomir, et qui plus est l'époux de Frédégonde, n'était pas homme à reculer devant l'assassinat d'une victime de cinq ans, surtout quand le prix du meurtre devait être un royaume.

Heureusement, Brunehaut avait conservé un fidèle, le duc Gondebaud; par les soins de celui-ci, pendant une nuit sombre, l'enfant, enfermé dans un panier, fut descendu d'une fenêtre du palais; recueilli aussitôt par un homme dévoué au duc, il fut immédiatement emmené à bride abattue dans la direction du Nord-Est; sur la route des relais, une escorte, étaient préparés, et le jeune prince parvint heureusement à Metz.

Metz, qui se voyait à la veille de perdre son titre et ses avantages de capitale, acclame l'orphelin; la plupart des grands chefs et des leudes austrasiens, heureux de la longue minorité qu'ils prévoient, élèvent Childebert sur le pavois consacré, et le fils de Brunehaut se trouve avoir ainsi sauvé son trône et sa vie, en dépit de Chilpéric.

A ces nouvelles, Chilpéric, furieux, presse sa marche; si Childebert lui a échappé, il ne veut pas du moins perdre Brunehaut, sa précieuse captive. Bientôt, il arrive sous les murs de Paris; mais, là, il s'arrête, il n'ose entrer dans la ville. En effet, lors du partage des biens du dernier roi de Paris, Caribert, il avait été décidé que la ville resterait indivise entre les trois frères survivants : Gontran, roi de Bourgogne ou d'Orléans ; Chilpéric, roi de Neustrie ou de Soissons, et Sigebert, roi d'Austrasie ou de Metz, et que nul des trois rois n'y entrerait sous aucun prétexte, sans la permission de ses deux autres frères. Saint Hilaire, saint Martin et saint Polyeucte avaient été spécialement chargés de punir celui qui oserait enfreindre cette convention; Sigebert, dans le feu de la conquête et de la vengeance, ne l'avait pas respectée, et Sigebert était mort. Etait-ce un hasard, était-ce un effet de la vengeance des Saints offensés? cela donnait beaucoup à réfléchir à Chilpéric.

Enfin le monarque embarrassé eut une idée lumineuse ; il se fit apporter de nombreuses reliques, tout ce qu'on en put trouver aux environs, convoqua tout le clergé d'alentour, et,

précédé des châsses d'une centaine de Bienheureux et de Martyrs, dûment canonisés, il entra sous leur protection dans Paris, persuadé et convaincu que les Saints, dont il avait d'ailleurs généreusement payé le concours, le protégeraient contre la colère de leurs collègues irrités.

En effet, tout se passa fort bien, et l'évêque Germain, qui sans doute était depuis longtemps le partisan du pieux Chilpéric, lui fit même, comme témoignage de sa satisfaction, la gracieuseté d'opérer un miracle le jour de son entrée, en rendant à un paralytique l'usage de ses membres. Le roi, ayant donc repris pleine confiance devant cette manifestation évidente de la bonne volonté du Ciel à son égard, se rendit tout d'abord au vieux palais de la Cité. Là Brunehaut l'attendait, tenant serrées contre elle ses deux filles tremblantes.

Ce fut un moment solennel que celui où se trouvèrent en présence l'assassin et la sœur de Galeswinthe, le meurtrier et la veuve de Sigebert. D'un côté, une jeune femme, veuve avec deux enfants, et veuve de la veille, trahie par les siens, abandonnée de tous ceux qui

l'auraient dû défendre et lui donner leur vie; de l'autre, le roi Chilpéric et les leudes de Neustrie, les vaincus d'hier devenus les vainqueurs d'aujourd'hui, et furieux de leurs défaites; avec eux, des leudes d'Austrasie, traîtres à la mémoire de leur maître, ceux-là mêmes qui n'avaient pas attendu que le cadavre de Sigebert fût refroidi pour acclamer son meurtrier, et qui, plus acharnés encore que les Neustriens, en voulaient d'autant plus à Brunehaut qu'ils se sentaient plus coupables envers elle.

Mais, dans toute cette tourbe d'hommes sanguinaires, qui n'attendaient qu'un geste du roi pour la massacrer, Brunehaut, de son admirable instinct féminin, encore aiguisé par le danger, avait deviné un protecteur.

C'était un jeune homme de haute taille, de mélancolique figure; tandis que tous les autres guerriers portaient leurs cheveux ou relevés sur le front, ou coupés courts, lui, au contraire, privilége exclusif de la famille royale, laissait flotter sur ses épaules une opulente chevelure blonde que le fer n'avait jamais touchée. Ce jeune homme était Mérovée, fils de Chilpéric et de cette malheureuse reine Audovère

que les intrigues de Frédégonde avaient fait répudier, puis exiler au monastère de Saint-Calais. La jeunesse de Mérovée s'était passée dans l'amertume. Il sentait peser sur ses épaules, comme une chape de plomb, la lourde haine de sa marâtre. Impitoyablement surveillé par Frédégonde, il avait eu bien des fois à encourir les reproches et la colère, souvent injuste, de Chilpéric. La prison pouvait l'attendre aussi bien que le trône, déjà même sa belle-mère avait essayé de le faire périr par le fer et par le poison.

Le mot de Virgile est éternellement vrai : « Rien n'enseigne à compatir à l'infortune comme de l'avoir soi-même supportée. » A la vue de cette reine infortunée, de cette veuve désolée, Mérovée fut ému; sa pensée le reporta vers le jour fatal où, chassée du toit de Chilpéric, Audovère était partie pour l'exil, emportant avec elle le bonheur de ses fils; et puis, Brunehaut, pâle dans ses longs vêtements couleur de mauve, était si belle, d'une beauté si noble et si différente de celle de toutes les reines barbares que le jeune homme avait connues, épouses de Caribert, de Gontran et même de Chilpéric, pauvres filles sans naissance, sans instruction,

et qui n'avaient souvent pour elles que le caprice momentané du maître !

Dès cet instant, Mérovée aima Brunehaut, d'un amour immense et dévoué ; sans se dissimuler vers quel abîme il penchait, pour elle il renonça à tout, à son avenir, à sa vie même ; il n'eut plus qu'un désir, qu'un but, qu'une passion, secourir et partager l'immense infortune de la reine d'Austrasie. Ce fut sans doute grâce à ses instances que Chilpéric, qui éprouvait parfois, surtout en l'absence de Frédégonde, une véritable affection pour ses fils, épargna la veuve de son frère et se contenta de l'exiler au cœur de la Neustrie, dans la cité de Rouen. Il lui laissa même une petite partie de ses trésors, mais non ses deux filles, qui furent envoyées à Meaux.

Pendant les quelques jours que Brunehaut passa encore à Paris avant de partir pour le lieu de son exil, Mérovée prit tous les prétextes possibles pour parvenir jusqu'à elle, cherchant à la consoler, à adoucir la tristesse de sa poignante situation. Brunehaut, de son côté, inconsciemment se sentit émue de voir dans son abandon et son deuil naître ce grand et profond amour. Dans la vie de toute femme

sonne une heure, heure parfois heureuse, plus souvent amère, l'heure du roman; c'était dans les larmes et la captivité qu'elle avait sonné pour Brunehaut, comme plus tard elle sonnera pour la reine enchanteresse, Marie Stuart, d'un de ses mélancoliques sourires changeant le geôlier en amant.

A peine Brunehaut avait-elle quitté Paris pour Rouen que Mérovée chercha les moyens d'aller la rejoindre au plus vite. Par une heureuse coïncidence, Chilpéric préparait justement alors une expédition pour mettre la main sur les deux villes, depuis si longtemps convoitées, de Tours et de Poitiers; Mérovée supplia son père de lui donner un commandement dans cette campagne; Mérovée part en toute hâte; à peine arrivé à Tours, qui avait ouvert ses portes à l'armée neustrienne, il en sort sans prendre de repos, sous le prétexte d'aller voir sa mère à Saint-Calais près du Mans, mais, au lieu de la route du Mans, il prend celle de Chartres, de là gagne Evreux, et, tout bouillant encore d'impatience, bien qu'épuisé par ce rapide voyage, il arrive aux portes de Rouen.

Depuis quelques jours, Brunehaut se trouvait dans la ville, habitant probablement une des

nombreuses dépendances du palais épiscopal, sous la protection et aussi sous la garde de l'évêque Prétextat, faible et vénérable vieillard, doux à tous, indulgent pour tout. L'arrivée subite, inattendue, du fils de Chilpéric frappa l'évêque de stupeur. Ce fut bien autre chose encore quand Mérovée lui apprit quel était le but de son voyage : revoir, aimer et ne plus quitter Brunehaut, la mortelle ennemie de son père. Mais le vieil évêque depuis longtemps connaissait et chérissait Mérovée ; c'était son filleul, son fils spirituel. A tous les reproches, à toutes les observations de Prétextat, Mérovée trouvait réponse : sans Brunehaut, il mourrait. Emu de ce grand amour, des larmes de son filleul, l'évêque de Rouen prêta une main trop complaisante, ou plutôt trop compatissante, à l'intrigue qui devait lui coûter si cher. Mérovée et Brunehaut se revirent et s'aimèrent. A cette époque, les lois ecclésiastiques, encore un peu vagues, étaient souvent transgressées. Un jour, cédant aux prières, aux larmes des deux amants, Prétextat, croyant le péché moins grand, voulut du moins les unir, et le beau-fils de Frédégonde épousa devant les autels du Seigneur la veuve du roi Sigebert. Sans apprêts

le mariage eut lieu, triste dans l'église vide, sans chants de clercs ni de vierges, triste comme un office des Morts. Et c'était en effet à la Mort, la pâle fiancée, que venait de se vouer l'imprudent époux de Brunehaut.

Pendant quelques jours les deux nouveaux mariés ne songèrent pas à l'avenir; au contraire, ils cherchaient à en détourner leur pensée; ils ne demandaient, ils n'espéraient rien que quelques heures de félicité; le présent était tout pour eux, ils sentaient bien que leur bonheur était sans avenir, qu'il serait court, court comme un de ces mélancoliques soleils qui rompent parfois l'uniforme tristesse du ciel gris d'hiver.

Quelques semaines se passèrent ainsi; oublieux des autres, du monde, et chacun d'eux oublieux de lui-même, Mérovée et Brunehaut vivaient dans l'évêché de Prétextat qui couvrait de sa protection ces tragiques amours. Mais dans Rouen on apprend bientôt que, furieux, exaspéré, se répandant en épouvantables menaces, Chilpéric arrive avec ses gens de guerre. L'effroi est à l'évêché; Prétextat tremble pour ses protégés et cherche le moyen de soustraire au sort qui les menace les deux infortunés que sa main a unis.

Sur les vieilles murailles de Rouen, datant des Romains, il y avait, construite en bois, une petite chapelle, consacrée sous le vocable de saint Martin, lieu d'asile vénéré comme tous les sanctuaires placés sous la protection de l'un des deux grands patrons des Gaules. Adossé à l'édifice sacré, et participant au privilége d'asile, se trouvait un modeste logis, refuge ordinaire de quelques coupables ou de quelques malheureux. Ce fut là que Prétextat conduisit Mérovée et Brunehaut, là qu'il les confia à la tutelle du saint vénéré, qu'ardemment il pria pour eux. Puis, plus calme parce qu'il n'avait plus à craindre que pour lui, il attendit, prêt à tenir tête à l'orage, la venue du terrible roi de Neustrie.

Chilpéric arriva bientôt, mais l'asile était inviolable; les exemples étaient fréquents alors de la manière redoutable dont les saints se vengeaient de ceux qui méprisaient leurs droits. L'excommunication, si terrible aux âmes alors heureusement superstitieuses des rois mérovingiens, serait venue foudroyer Chilpéric, s'il avait tenté d'arracher par la force les réfugiés de l'enceinte sacrée.

Dans ces circonstances, le roi voulut user de

ruse; il feignit de céder aux prières de l'évêque de Rouen, auquel il voua au fond du cœur une haine de Mérovingien. Il fit parvenir à son fils et à Brunehaut des messages conciliants, des promesses de pardon et d'affection, enfin il alla jusqu'à leur jurer sur l'Évangile que, « si c'était la volonté de Dieu, il ne les séparerait pas. »

Mérovée crut à la parole de son père; il quitta avec Brunehaut l'asile inviolable de la basilique; et, le soir même, à la table de Prétextat, qui les bénissait les larmes aux yeux, Chilpéric, Mérovée et Brunehaut rompaient le pain symbolique.

Deux jours après, entouré des gardes de Chilpéric, des plus dévoués serviteurs de Frédégonde, Mérovée, prisonnier, partait pour Soissons, commençant cette longue série d'étapes douloureuses dont la dernière sera le suicide, et peut-être l'assassinat. Brunehaut resta captive à Rouen; son court roman est désormais fini; une seule fois, elle reverra pour quelques heures Mérovée, que chasseront aussitôt d'auprès d'elle les leudes de l'Austrasie et qui ira périr à Tournay, victime de Frédégonde. Dès lors la femme sera morte en Brunehaut;

elle ne sera plus que la reine, législatrice, guerrière et parfois vengeresse.

En vain, ses nombreux détracteurs l'accuseront-ils, dans leur coupable légèreté, sur la foi de quelques légendes absurdes, de débauches, de nombreuses passions, même de séniles et honteuses amours; ces accusations s'évanouiront devant l'impartialité de l'histoire, comme s'écarta désormais l'amour de la couche fatale au-dessus de laquelle planaient les ombres sanglantes de Sigebert et de Mérovée.

CHAPITRE IV

575 — 584

Le règne de Childebert, 575. Révolte de la Champagne en faveur de Brunehaut, 576. Retour et fuite de Mérovée, 576. Le duc Lupus, 581. Dévouement de Brunehaut. Chilpéric, tuteur de Childebert. Révolte et réaction en faveur de Brunehaut, 583. Childebert commence à régner par lui-même, avec les conseils de sa mère. Mort de Chilpéric, 585.

Entre les deux rivières de la Meuse et de la Marne s'étendaient de vastes plaines habitées par une population mélangée de colonies franques et d'anciennes tribus gallo-romaines, mais qui, depuis longtemps vivant côte à côte, s'étaient fondues en un même peuple. La civilisation y était plus avancée que dans le reste du nord de la Gaule, grâce peut-être au grand nombre de Romains qui habitaient encore cette province, cette *Campania*, mise par les géographes de l'empire au niveau de l'opulente *Campania* d'Italie, grâce aussi sans doute à

l'influence du célèbre siége épiscopal de Reims et des nombreux établissements religieux qui s'étaient fondés autour de cet important évêché.

Dépendante de l'Austrasie, mais formant en quelque sorte, sous le titre de duché (*ducatus*), un État séparé, la Campania ou Champagne avait toujours été dévouée à Brunehaut. Quand ses habitants apprirent la catastrophe de Rouen, ils voulurent essayer de sauver leur reine dont les jours leur paraissaient à bon droit en péril. Tout près d'eux, à Soissons, résidait alors Frédégonde; ils essayèrent de surprendre la ville, voulant faire de l'épouse de Chilpéric un otage qui leur aurait répondu de la sûreté de Brunehaut. Malheureusement, cette tentative échoua, et la Champagne, horriblement ravagée, paya cher son dévouement.

Cette prise d'armes ne fut cependant pas tout à fait inutile pour Brunehaut; les chefs principaux, qui gouvernaient alors l'Austrasie au nom du jeune Childebert, crurent leur honneur intéressé à ne pas laisser la mère de leur roi prisonnière de la Neustrie. Ils la réclamèrent à Chilpéric, qui consentit à la leur rendre, n'osant la faire tuer par crainte de Gontran et de

l'Austrasie, et heureux de l'éloigner encore davantage de Mérovée.

Mais, revenue au palais de Metz, Brunehaut, bien qu'elle portât le titre de reine, se vit sans aucun pouvoir; les vrais maîtres du royaume, c'étaient le maire du palais, gouverneur de Childebert, l'évêque de Reims, Ægidius, malgré son origine romaine tout dévoué au parti de l'aristocratie franque, puis des ducs, des comtes, des leudes puissants, amis et complices du maire et de l'évêque. Sous cette prédominance des chefs austrasiens on sent déjà la féodalité qui s'agite; plus de pouvoir unique et central, mais une réunion de chefs des différents cantons, décidant ce que bon leur semble; oppression complète des villes qui sont tenues en mépris par les rudes chasseurs des grandes forêts des Ardennes et du Rhin, sujétion complète, de fait sinon de droit, non-seulement des colons et des serfs, mais même des petits propriétaires libres, des Francs qu'on forcera à se faire les clients (plus tard les vassaux) des leudes principaux, tel est le rêve des ducs et des comtes des contrées de l'Est en face desquels va se trouver Brunehaut.

Ces ducs, ces comtes, c'est Rauching, qui

fait enterrer vivants ceux de ses serfs qui se marient sans sa permission, et qui, nouveau Néron, éteint les torches qui éclairent ses banquets contre la chair nue de ses esclaves; ce sont Ursion et Bertfried, qui tenteront avec l'évêque Ægidius d'assassiner leur roi Childebert. Pendant les premières années qui suivent son retour, Brunehaut va avoir à lutter contre eux, lutte inégale où seront en jeu son autorité et sa vie.

Elle crut d'abord avoir contre ces ennemis un secours, l'aide d'un bras dévoué. Traqué de tous côtés, échappé à mille dangers, portant encore les marques d'une tonsure imposée, un jour, Mérovée, son mari, parvient à la rejoindre; son père l'a fait moine, Frédégonde a lancé sur lui sa meute d'assassins, il a manqué de périr par les intrigues du duc austrasien Gontran-Boson; mais rien n'a pu l'arrêter; murs des couvents, poignards des assassins, trahison des faux amis, il a triomphé de tout, et le voilà dans Metz, apportant à sa reine aimée la consolation de son amour et le secours de son épée.

Mais les leudes sont là, Ægidius, l'évêque soudoyé par Frédégonde, Ursion, Bertfried,

Rauching et les autres; ils s'apprêtent à livrer à Chilpéric le fils rebelle qu'il réclame. Encore une fois, Mérovée n'a plus d'asile; à peine entré dans Metz, il lui faut repartir, reprendre cette route errante qu'il suit depuis des mois; par bonheur, probablement sur la prière de Brunehaut, quelques-uns de ses fidèles de Champagne offrirent un refuge au prince fugitif; il resta parmi eux quelques semaines, bien gardé, défiant toutes les embûches; malheureusement, victime, comme on le sait, d'une perfidie, il quitta ces populations vaillantes et dévouées pour se rendre dans le pays de Tournay, où une couronne devait l'attendre, et où il ne trouva qu'une trahison; prêt d'être livré à Frédégonde, il préféra en finir avec sa vie d'angoisse, et se fit frapper par la main de son frère d'armes, Gaïlen, l'inséparable compagnon de sa triste fortune.

Brunehaut pleura longtemps celui dont elle avait bien involontairement causé le malheur et la mort; cette funeste fin redoubla sa haine contre le couple royal de Neustrie; elle parvint à tirer de sa torpeur habituelle le roi Gontran de Bourgogne, qui ouvertement la prit sous sa protection. Elle va pouvoir enfin venger, à la

fois, Galeswinthe, Sigebert et Mérovée ; une nouvelle alliance va encore l'aider dans sa lutte avec la Neustrie : sa fille Ingonde (7) est devenue l'épouse du fils du roi des Wisigoths et Gontran lui-même vient d'adopter Childebert ; les deux royaumes d'Austrasie et de Bourgogne sont unis dans une même pensée ; mais, de nouveau, inquiets du pouvoir que prend Brunehaut, les chefs austrasiens s'agitent, refusent d'obéir à la reine ; ils vont, poussés par Ægidius, jusqu'à se liguer avec Chilpéric ; ils rejettent pour leur jeune roi le protectorat de Gontran, et ils osent demander à Chilpéric d'adopter le jeune Childebert, dont lui-même a tué le père. En vain, Brunehaut en larmes se précipite-t-elle au milieu de leur assemblée, et, devant tout le peuple, à genoux, les supplie-t-elle d'épargner à sou fils cette suprême infamie, tous la repoussent, restent sourds à ses prières ; un seul duc, le Romain Lupus, duc de Champagne, veut prendre son parti, mais c'est inutilement. Et quelques jours plus tard, furieux de ses reproches, les autres leudes, à la tête de leurs bandes en armes, viennent assaillir chez lui le duc de Champagne. Tous abandonnent l'homme dont les révoltés demandent la tête, il reste seul. Seul ? non :

au milieu du tumulte, tenant de sa main de femme une inutile épée, Brunehaut est accourue; elle se jette entre les rangs austrasiens : « O nobles francs, dit-elle aux soldats, ne persécutez point l'innocent; » elle va continuer à parler, déjà les soldats l'écoutent; mais, au galop de son cheval de guerre, arrive le comte Ursion : « Retire-toi, femme, s'écrie-t-il, c'est bien assez que tu aies été notre maîtresse pendant la vie de ton mari; maintenant que ton fils règne, c'est nous qui sommes les maîtres; retire-toi, ou nous t'écraserons sous les pieds de nos chevaux. »

Mais, sans peur, Brunehaut resta; les soldats, les simples hommes de guerre, avaient encore un certain respect pour la veuve de leur roi; ils semblaient hésitants; Ursion craignit quelque revirement soudain en faveur de la reine : il laissa s'échapper Lupus. Par exemple, toutes les richesses du duc de Champagne furent scrupuleusement pillées par Ursion et les leudes ses amis qui, feignant de les rapporter dans le trésor royal, les cachèrent avec soin dans leurs demeures particulières.

Dès lors, toute l'Austrasie obéit à Chilpéric, père adoptif de Childebert; il en profite pour

déclarer la guerre à Gontran; deux ducs neustriens, Didier ou Desiderius, de Toulouse et Bladast de Bordeaux, envahissent d'abord les provinces d'outre-Loire appartenant au roi de Bourgogne; malgré quelques échecs de Bladast, qui avait eu l'imprudence de s'attaquer aux Gascons des Pyrénées, les troupes de Neustrie restent maîtresses d'Agen, de Périgueux et de presque tout le territoire que possédait Gontran dans le sud-ouest de la Gaule. Encouragé par ce succès, Chilpéric prépare pour l'année suivante une formidable invasion contre la Bourgogne proprement dite : trois de ses ducs, Didier, Bladast et celui qui commandait à Tours et à Poitiers, attaquent la Bourgogne au sud par le Berry, tandis que Chilpéric en personne, à la tête d'une imposante armée réunie sous les murs de Paris, vient mettre le siége devant le château de Melun, qui couvrait de ce côté les frontières burgondes; de plus, l'armée austrasienne, entraînée et guidée par les leudes du parti neustrien, se mettait en marche pour le rejoindre.

Gontran paraissait perdu; mais l'histoire de ces temps est fertile en péripéties; à peine le siége de Melun était-il commencé que Gontran, qui

commandait à des troupes plus disciplinées que celles de son frère, surprend le camp en désordre de Chilpéric et détruit la plus grande partie de son armée; presque au même moment, le petit peuple d'Austrasie, commençant à s'apercevoir que le joug de la reine Brunehaut est moins pesant aux humbles et aux faibles que celui de ses ducs orgueilleux, subitement se révolte contre eux; l'armée elle-même, qu'accompagne le jeune roi Childebert, s'est soulevée en même temps contre ses chefs, et surtout contre l'évêque Ægidius, pour le moment devenu général; déjà des voix les accusent de vendre leur pays, de trahir leur roi, et brusquement, un soir, les simples guerriers, excités par les partisans de Brunehaut, se précipitent sur les leudes qui les commandent : de ceux-ci quelques-uns sont tués, d'autres n'échappent à la mort que par une fuite précipitée. Ægidius, l'objet principal de la haine populaire, ne trouve son salut qu'aux pieds du jeune roi Childebert; réfugié, caché dans la tente royale, il entend toute la nuit les vociférations des soldats qui demandent sa tête, et il ne parvient à s'échapper qu'au petit jour sur un cheval sans selle, perdant dans cette fuite ridicule, tant étaient

grandes sa hâte et sa terreur, jusqu'à une partie de ses vêtements épiscopaux.

C'en était fait une fois encore de la puissance des grands chefs austrasiens; aux applaudissements de tout le peuple, du clerc et du soldat, de l'habitant des villes et du colon des campagnes, Brunehaut, écartant comme un mauvais rêve l'adoption honteuse de Chilpéric, reprenait son double pouvoir de reine et de mère, et ce pouvoir d'une femme et d'un enfant allait donner à la monarchie austro-franque, sinon la paix à l'extérieur, du moins un peu de repos, un peu d'ordre à l'intérieur, et enfin une prospérité inconnue depuis bien longtemps.

Chilpéric, sans armée, effrayé de ces revers, de la coalition de Gontran et de Brunehaut, se réfugia avec Frédégonde dans la citadelle de Cambray; le dernier fils qui lui restât de Frédégonde venait de mourir; ceux d'Audovère n'étaient plus, il était donc sans héritier, et d'après la loi franque ses États devaient revenir au jeune Childebert, déjà successeur désigné de Gontran; Brunehaut, qui caressait toujours le rêve de l'unité de la domination franque, n'avait donc plus grand intérêt à continuer une guerre qui pouvait lui aliéner à jamais l'esprit

des Neustriens, et qui ne devait que donner un peu plus tôt à son fils un royaume qui lui reviendrait plus tard par droit de succession. D'ailleurs le pacifique Gontran, redevenu l'allié et le conseiller de la reine d'Austrasie, aspirait après le repos. En outre, Brunehaut sentait que la réorganisation de ses États, bouleversés par le mauvais gouvernement des leudes, l'occuperait trop pour qu'elle tînt beaucoup à continuer cette guerre intestine; aussi, grâce à l'entremise de Gontran, une réconciliation, peu sincère peut-être, ne tarda-t-elle pas à rendre à la Gaule une tranquillité momentanée.

Brunehaut comprenait bien qu'il y avait toujours en Austrasie un élément turbulent qui ne pouvait manquer d'y produire tôt ou tard de nouveaux troubles; les chefs de guerre et nombre de leudes voulaient à tout prix, comme plus tard les hommes d'armes des grandes compagnies, *combattre et gaigner*. Brunehaut eut au VIe siècle, comme l'eut au XIVe le sage roi Charles V, l'intelligence de débarrasser son pays de cette trop active population. Depuis longtemps elle entretenait de bons rapports avec la cour impériale de Constantinople, vers laquelle la portaient tous ses goûts et tous ses instincts

de femme civilisée. Moyennant une somme de cinquante mille sous d'or, qui devaient remplir le trésor royal mis à sec par Ægidius et ses amis, elle s'engagea à combattre, pour le compte de l'empereur, les Lombards(8), qui menaçaient alors le peu de provinces que l'empire d'Orient eût conservées dans la péninsule italienne. Le jeune Childebert, alors âgé de quinze ans environ, prit, sous latutelle de ducs expérimentés, le commandement de l'expédition. Du reste, cette guerre fut de courte durée; les Lombards, effrayés, se soumirent en offrant de payer tribut, et Childebert, sans doute rappelé par Brunehaut, regagna le pays des Francs où se préparaient de grands événements.

Le roi Chilpéric venait de marier sa fille Ringonthe à un des fils du roi des Goths, et il avait trouvé d'une haute économie politique de lui donner en dot, malgré les réclamations de Brunehaut, plusieurs villes et cantons d'Aquitaine qui appartenaient au royaume de Childebert. Bien loin d'écouter les justes remontrances de la régente d'Austrasie, Chilpéric fit assassiner un de ses ambassadeurs, et ce fut sans doute à la suite de cet attentat que Brunehaut ordonna à son fils de regagner en

toute hâte son royaume, que menaçait de nouveau l'éternelle mauvaise foi du mari de Frédégonde.

Childebert revint donc en Austrasie, et il alla s'établir sur sa frontière, à Meaux, pour surveiller de près le roi Chilpéric, fixé alors à Paris, et pour pouvoir, si toutes les négociations devaient échouer, envahir, au premier signal de guerre, les provinces neustriennes.

Cependant, Chilpéric, comme tous ceux de sa race, grand amateur de vénerie, était venu passer quelques jours à sa villa de Chelles, à trois lieues au nord de Paris. Un matin, avant de monter à cheval pour se rendre à la chasse, il entra doucement dans la chambre de la reine, qui, n'étant déjà plus toute jeune, avait l'habitude de s'occuper minutieusement de sa toilette et de sa coiffure; Frédégonde tournait le dos à la porte; le roi, avec une aimable familiarité, qui lui était sans doute peu ordinaire, frappa légèrement sa femme d'une badine qu'il tenait à la main. « Finis donc, Landry, s'exclama la reine avec un mouvement d'impatience. » (Or, Landry était un jeune comte du palais, d'agréable figure, habile à tous les exercices du corps.) A cette réponse inattendue, le roi resta

un instant stupéfait ; Frédégonde, qui s'était enfin retournée, s'aperçut un peu tard de sa méprise, elle voulut se disculper, tourner l'affaire en plaisanterie, mais le roi, sans dire mot, le sourcil froncé, sortit de la chambre de la reine. Il se jeta sur son cheval, et, galopant furieusement, disparut dans la forêt. La journée se passa; la nuit venait que le roi n'était pas encore de retour; son approche est enfin signalée; la tête de Frédégonde n'était pas en ce moment bien assurée sur ses épaules; la figure crispée de Chilpéric ne présageait rien de bon. Le terrible moment approche; voici le roi dans la cour, devant la porte de son palais; il s'apprête à descendre de cheval; fatigué de sa longue chasse, il appuie, pour quitter la selle, ses deux mains sur l'épaule d'un de ses serviteurs ; au même moment, un inconnu s'approche, frappe en un clin d'œil Chilpéric de deux coups de couteau, l'un sous l'aisselle, l'autre en plein ventre. Le roi vomit le sang, tombe sans voix, sans souffle, et expire subitement. Frédégonde avait sauvé sa tête.

CHAPITRE V

584 — 587

Suite du règne de Childebert. Gontran protége Frédégonde et s'empare du royaume de Paris. Révolte de Gondebaud, 584. Tentative d'assassinat de Frédégonde. Le duc Rauching. Complot contre Childebert et Brunehaut. Traité d'Andelot, 587.

A peine Chilpéric avait-il rendu le dernier soupir qu'un profond désordre régna dans la villa de Chelles. Frédégonde, peu sûre de l'affection générale, était partie précipitamment pour Paris, où elle s'était mise sous la protection de l'évêque Ragnemode et à l'abri des murs consacrés de la basilique de Saint-Vincent (aujourd'hui Saint-Germain des Prés). Au contraire, les trésoriers du roi défunt, suivant l'invariable habitude des agents financiers de cette époque, s'étaient empressés de porter à Meaux, aux pieds de Brunehaut, les richesses en or monnayé, en lingots, en objets précieux,

de la couronne de Neustrie, entre autres, un grand plat d'or dont parle avec amour, à différentes reprises, le vénérable Grégoire de Tours, fort amateur, paraît-il, de vaisselle plate et d'objets d'or. Childebert, qui se croyait l'héritier de son oncle décédé sans fils, se hâte de prendre la route de Paris, avide de mettre à la fois la main sur la ville et sur Frédégonde, tombée par sa faute dans la triste position où s'était vue, quelques années auparavant, la mère du jeune roi d'Austrasie. Déjà d'ailleurs, sans trouble, sans révolte, la Neustrie s'apprête à reconnaître comme rois Childebert et Gontran, car ce sont les derniers *Chevelus*.

Mais, nouvelle péripétie, Frédégonde produit tout à coup un enfant de quatre mois; c'est un fils qu'on a cru mort en naissant, celui dont elle est accouchée à Cambray; par crainte du fer et du poison, on l'a, dit-elle, élevé secrètement dans une villa perdue au fond des bois; mais c'est bien le fils de Chilpéric, et elle réclame, pour lui comme pour elle, la protection de Gontran. « Que mon seigneur, lui fait-elle dire, vienne en grande hâte, qu'il prenne possession du royaume de son frère; je suis la mère d'un petit enfant que je désire lui con-

fier; quant à moi, humble veuve, je m'en remets à sa charité. »

Gontran, ému de cet appel touchant, alléché par l'espoir de cette importante et profitable tutelle, et, par-dessus tout, comme on le vit plus tard, désireux de réunir à ses propres États la ville de Paris, se rendit immédiatement, avec un corps d'armée, auprès de l'éplorée Frédégonde. A peine était-il entré dans les murs de l'ancienne capitale de Caribert, que Childebert arriva de son côté devant Paris, mais sans pouvoir y pénétrer, la ville étant déjà occupée par les troupes de son oncle.

Il fallut bien se résoudre à entrer en négociations; Frédégonde, simple veuve, et Brunehaut, régente, sont forcées de s'en remettre à l'arbitrage de Gontran, l'aîné de la famille et, aux yeux des Francs, le chef de la race mérovingienne. Le détail de cette affaire diplomatique rappelle vaguement la fable de La Fontaine, *l'Huître et les Plaideurs*. Chilpéric laisse deux royaumes, celui de Neustrie ou de Soissons et presque tout celui de Paris, enlevé en partie à Sigebert (cohéritier de Caribert comme Chilpéric et Gontran); cette partie-là du moins devrait, comme héritage paternel, re-

venir à Childebert; mais le bon Gontran rappelle les traités passés jadis entre les trois frères : il y est dit que celui qui, sans le consentement de ses frères, entrera dans Paris perdra par cela même sa part. Or, Sigebert est évidemment entré dans Paris sans le consentement de Chilpéric à qui il faisait la guerre et dont il voulait la tête; il a donc perdu sa part, et cette part, Gontran se l'adjuge.

Chilpéric, de son côté, est entré dans Paris sans le consentement de Gontran et sans celui de Childebert qui représente son père Sigebert : adjugée à Gontran la part de Chilpéric. Puis, mis par cette affaire en goût d'agrandissement, le royal arbitre prétend même qu'adoptant les deux enfants de ses frères, Childebert et le jeune fils de Chilpéric, il est réellement leur père et que, par suite de l'autorité paternelle, tous leurs États doivent lui appartenir, sa vie durant, en pleine et entière propriété.

Frédégonde, sans appui, craignant avec raison pour ses jours, accepta tout ce que voulut Gontran, qui se mit incontinent à administrer la Neustrie, nommant des comtes et des évêques, percevant surtout des impôts. Mais Brunehaut tint hardiment tête au roi de Bourgogne

et défendit les droits de son fils; elle consentit seulement à abandonner à Gontran la part qu'elle pouvait réclamer du royaume de Paris. « En revanche, lui disait-elle, rends-moi du moins l'homicide Frédégonde; du moins qu'on juge celle qui a tué la tante, le père, l'oncle et les cousins de mon fils le roi Childebert. »

Mais Gontran peu à peu s'était laissé prendre aux larmes, aux douces manières de Frédégonde, dont la facilité en affaires politiques l'avait d'ailleurs charmé. « Nous réglerons cela plus tard, » répondit-il, et pour le moment il n'en fut plus question.

Le jeune fils de Frédégonde fut reconnu roi sous le nom de Clotaire II, et Gontran garda tout le royaume de Paris, essayant de s'y faire des partisans, surtout dans le clergé, en le comblant de présents, et en redonnant force exécutoire aux anciens testaments faits en faveur des églises (testaments que cassait souvent Chilpéric, qui en ce cas se substituait volontiers aux Saints légataires). Au bout de quelque temps, grâce à l'influence du clergé, le roi Gontran était adoré à Paris; il avait été solennellement reconnu comme tuteur de Clotaire par l'assemblée des leudes, alors peu enthousiastes

de la rapace Frédégonde, et, un jour qu'il adressa au peuple réuni dans une église les touchantes paroles suivantes : « Je vous en supplie, vous tous qui êtes ici, tant hommes que femmes, gardez-moi une fidélité à toute épreuve; ne me tuez pas comme vous avez tué mes frères; laissez-moi au moins trois ans que je puisse élever mes pauvres neveux Clotaire et Childebert, à qui je sers de père; craignez qu'après ma mort, Dieu veuille vous l'épargner! vous ne périssiez avec ces deux malheureux orphelins, alors qu'il ne resterait de notre race aucun homme fort pour vous défendre, » tous les assistants se mirent à fondre en larmes et à prier pour la conservation des jours de leur bon roi.

Malgré cet enthousiasme populaire, Gontran, d'après Grégoire de Tours, jugeait cependant plus prudent de n'aller jamais nulle part sans être accompagné d'une quantité respectable de gardes du corps.

Affermi dans l'ancien royaume de Paris, le roi Gontran, malgré toutes les réclamations de Brunehaut, avait commencé à s'emparer des villes d'Aquitaine appartenant à Childebert : Tours et Poitiers étaient déjà en son pouvoir,

lorsque ses rêves d'ambition furent soudainement mis à néant.

L'Aquitaine venait de se révolter, et c'était au génie politique de Brunehaut, craignant pour Childebert les forces, devenues trop redoutables, de Gontran, maître à la fois de la Bourgogne et de la Neustrie, qu'était due cette nouvelle péripétie.

Depuis trois ou quatre ans vivait, caché dans les îles d'Hyères, un fils de ce roi Clotaire Ier, père de Sigebert, de Gontran, de Chilpéric et de Caribert; né d'une des nombreuses concubines du roi, il avait d'abord été considéré par Clotaire comme son fils et élevé en conséquence; puis, la conduite de la mère ayant donné lieu à quelques soupçons, Clotaire déclara que l'enfant n'était pas son fils, mais celui d'un cardeur de laine; après de nombreuses aventures, traité tantôt en prince, tantôt en aventurier, ce pseudo-fils de Clotaire, nommé Gondebaud (ou Gondowald), s'était réfugié auprès du célèbre Narsès, commandant alors en Italie les troupes de l'empire d'Orient, qui lui avait donné les moyens de passer à Constantinople, où on l'avait accueilli comme un véritable membre de la race royale des Francs. Les empereurs Tibère II et

Maurice s'étaient intéressés à lui, l'avaient comblé de richesses, et, en 580, Gondebaud avait cru possible, après s'être entendu avec le turbulent duc austrasien, Gontran-Boson, d'aller réclamer en Gaule une partie de l'héritage paternel. A peine était-il arrivé que la ville de Marseille, habitée de temps immémorial par une population turbulente comme les Grecs ses aïeux, et qui supportait assez malaisément l'écrasant joug fiscal des Mérovingiens, s'était déclarée pour lui, entraînée d'ailleurs par son évêque Théodore. Le célèbre patrice Mummolus, l'ancien général de Gontran et le tacticien le plus renommé de son époque, avait aussi ouvert au prétendant les portes de la riche cité d'Avignon. Mais, là s'étaient bornés les succès de Gondebaud ; à la nouvelle de l'approche des armées franques, ses partisans l'avaient abandonné, notamment le duc Gontran-Boson, qui trouva moyen de se dédommager du peu de réussite de l'entreprise, en enlevant au malheureux prince tout ce qui lui restait d'argent.

Gondebaud, sans ressources, sans amis, avait été chercher un refuge dans les îles d'Hyères, attendant anxieusement une occasion de s'en

retourner à Constantinople, lorsque des émissaires de Brunehaut vinrent lui proposer le trône d'Aquitaine ; tout était prêt pour le soulèvement, les deux chefs militaires les plus estimés de l'époque, le duc Didier de Toulouse, que nous avons vu commander une des expéditions de Chilpéric contre Gontran, et l'ex-patrice de Bourgogne, Mummolus, devaient être à la tête de l'armée des révoltés ; les soldats ne manqueraient pas, tous les peuples de l'Aquitaine, du noble à l'artisan, abhorrant la domination des rois francs, qu'ils ne connaissaient que par leurs exactions fiscales. Gondebaud ne demandait pas mieux que d'accepter les offres de Brunehaut, et, quelques semaines plus tard, devant une nombreuse assemblée de chefs et de sénateurs d'outre-Loire, le fils persécuté de Clotaire, élevé sur le pavois, était salué du titre de roi d'Aquitaine, au grand contentement des populations méridionales, toujours jalouses de leur autonomie.

Le plan de Brunehaut était habile et bien conçu ; grâce au dernier partage opéré par Gontran, l'Austrasie ne possédait presque plus rien en Aquitaine, le roi de Bourgogne s'étant adjugé, outre son propre lot dans ce pays, tout

ce qu'y possédait l'ancien royaume de Paris, et de plus, comme tuteur du fils de Frédégonde, toute la part de la Neustrie, y compris les cinq données avec de si grands regrets par Chilpéric cités à Brunehaut, du consentement et sur l'avis de Gontran lui-même, pour payer le sang de Galeswinthe. Quant aux possessions austrasiennes, on sait qu'elles aussi étaient menacées par cet avide tuteur de princes mineurs. Gondebaud d'ailleurs déclara solennellement qu'il ne faisait pas la guerre à Brunehaut et à Childebert; il eut grand soin de respecter les quelques villes et les quelques cantons qui leur restaient au sud de la Loire. En peu de jours, Toulouse, la métropole aquitaine, Bordeaux, Angoulême, Périgueux, tombèrent au pouvoir du prétendant, qui fut bientôt maître de presque toute la vaste étendue de pays s'étendant du Rhône à l'Océan et des Pyrénées à la Charente.

Toulouse, seule, avait voulu résister, d'après les conseils de son évêque, qui, dans une précédente révolte, avait eu fort à souffrir de mauvais traitements et d'écrasantes amendes; mais les habitants, effrayés par la grande quantité de troupes qui suivaient Gondebaud, trouvèrent bientôt plus prudent d'ouvrir leurs portes et de

bien recevoir le prétendant. L'évêque lui-même, Magnulf, consentit par prudence à assister à un repas de cérémonie donné dans une église au nouveau roi d'Aquitaine. Partisan de Gontran, Magnulf, au milieu du repas, entama avec Gondebaud lui-même une discussion dangereuse. « Tu te targues, lui dit-il, d'être fils de Clotaire Ier, mais nous ne croyons guère que tu dises vrai, et, quand même tu aurais pour toi le succès, nous n'en serions pas encore convaincu. » — « Je suis réellement fils du roi Clotaire Ier, repartit Gondebaud, je veux reconquérir à présent une partie de ses États, et je serai bientôt à Paris où sera le siége de mon royaume. » Choqué de cette confiance, l'évêque répondit : « Si cela arrive comme tu le dis, c'est que véritablement il n'y aura plus de guerriers francs. » Gondebaud, qui paraît avoir eu à tout le moins la chrétienne vertu de la patience, feignit de ne pas entendre la réponse insolente de l'évêque ; mais le patrice Mummolus, placé à côté de Magnulf, s'en irrita et se mit à souffleter vigoureusement l'évêque; puis, le duc Didier, qui était à l'autre bout de la table, vint à son tour se mêler à la querelle; bref, Magnulf fut roué de coups de lance, de coups de poing et de coups de pied,

puis lié avec des cordes et enfin traîné hors de la ville avec défense d'y rentrer. Le siége épiscopal n'en fut pas pour cela bien longtemps vacant, un partisan de Gondebaud, le clerc Sagittaire, s'étant, dès qu'il avait vu l'issue de la querelle, offert pour remplacer son évêque. Il va sans dire que les biens du malheureux Magnulf furent consciencieusement pillés, et, chose plus grave, il en fut de même pour les riches trésors de l'église de Toulouse, au grand scandale de Sagittaire qui se déclarait volé.

Gondebaud, grâce à ces procédés violents, faisait tous les jours de nouveaux progrès, et Gontran commença à trembler pour la Bourgogne proprement dite; il voulut se rapprocher de Brunehaut, soupçonnant qu'elle pouvait bien être pour quelque chose dans cette guerre; des négociations s'engagèrent donc entre lui et la reine, et une ambassade de leudes austrasiens vint conférer avec le roi de Bourgogne sur les moyens de rétablir la paix entre les deux États. Malheureusement Brunehaut, forcée de choisir ses envoyés parmi les principaux membres de l'aristocratie, avait dépêché au roi Gontran, entre autres ambassadeurs, l'évêque de Reims, Ægidius, à qui elle avait pardonné, et le duc

Gontran-Boson. Gontran n'aimait pas Ægidius, qu'il soupçonnait avec assez de raison de fausseté et de traîtrise ; il s'emporta après lui en injures et en menaces ; mais, quand il eut vu Gontran-Boson, celui-là même qui avait été chercher à Constantinople ce Gondebaud qui lui ravissait la plus belle partie de ses États, ce fut bien autre chose, sa fureur ne connut plus de bornes ; après un échange de violentes paroles dans le goût homérique, le roi de Bourgogne refusa formellement de restituer à son neveu les cités usurpées, les cinq villes du domaine particulier de Brunehaut ; il ne voulut pas davantage consentir à livrer ou même à faire juger Frédégonde, déclarant qu'il ne la croyait pas coupable. Alors un des ambassadeurs, rude leude d'Austrasie, peu habitué à la politesse des cours et exaspéré de ce double refus, apostropha le roi avec toute la franchise dont se targuaient les nobles francs : « Nous te disons adieu, roi, puisque tu refuses de rendre le bien de ton neveu ; prends garde, nous connaissons la hache qui a tranché la tête de tes deux frères, ta tête aussi sera tranchée. » Et sur ce, les ambassadeurs sortirent de la salle royale et remontèrent à cheval pour regagner l'Austrasie ; mais, au mo-

ment où ils passaient sous les fenêtres du roi, on leur jeta par son ordre tout ce qu'on put trouver dans les cours et dans les écuries du palais, de fumier, d'herbe, de paille et de foin pourris, d'ordures de toute espèce. Et ce fut dans ce triste appareil que se retira l'ambassade, littéralement couverte d'immondices, au dire de Grégoire de Tours.

Cependant, la parole menaçante de l'envoyé, qui avait rappelé le souvenir funèbre de la mort tragique des deux rois, avait fait une certaine impression sur Gontran; puis, tout le peuple haïssait Frédégonde, qui déjà du reste regrettait le pouvoir et recommençait ses intrigues. Bref, le roi crut plus prudent de l'éloigner de sa résidence, et il l'envoya habiter cette même ville de Rouen où avait été autrefois exilée Brunehaut. Et, tandis que la destinée de Frédégonde s'assombrit visiblement, l'étoile de Brunehaut brille au contraire d'un éclat plus vif; naguère, les leudes refusaient de venger sa fille Ingonde, persécutée par son beau-père, le roi des Wisigoths, et maintenant ils tremblent devant elle : elle a pu faire punir un des plus puissants ducs d'Austrasie, Magnovald, qui avait froidement assassiné sa femme pour épouser sa belle-sœur;

et les amis du mort n'ont pas osé murmurer. Le gouverneur, le leude Wandelin, qu'on avait imposé à Childebert, n'a plus aucun pouvoir, tellement que, lorsqu'il mourra quelque temps après, nul ne songera à prendre sa place, et que la reine sera assez puissante pour pouvoir déclarer que ce sera désormais elle seule qui gouvernera avec son fils. Or, Childebert est jeune, de plus il reconnaît volontiers toute la supériorité de sa mère, et Brunehaut est reine, maîtresse absolue, tandis que Frédégonde n'est plus qu'une exilée, forcée, pour comble de honte, de supporter la présence et la suprématie de son ennemi Prétextat, l'ancien protecteur de Mérovée et de Brunehaut, rappelé en triomphe de l'exil où l'avait relégué Chilpéric.

Alors, la fougueuse reine de Neustrie semble prise d'un délire sanglant ; elle envoie un assassin pris parmi une troupe de jeunes clercs qu'elle maintenait auprès d'elle par tous les moyens, ivresse, séductions de tout genre, dans un perpétuel état d'exaltation et de dévouement sauvage ; cet homme part pour l'Austrasie : il doit frapper Childebert et Brunehaut, mais il s'y prend maladroitement, il est découvert ; Brunehaut lui fait grâce et, dédaigneusement,

le renvoie à sa maîtresse. Cette clémence d'ailleurs profita peu au pauvre diable, car Frédégonde, exaspérée de son insuccès et furieuse de sa maladresse, lui fit couper à son retour les pieds et les mains.

Du reste, il faut rendre à Frédégonde cette justice qu'elle ne se découragea pas : quelques semaines après cette première tentative, Gontran intercepta une lettre du roi des Wisigoths, Leuvigild, avec qui il était en hostilité à cause des mauvais traitements endurés par Ingonde. Cette missive, qui intéressa fort le roi de Bourgogne, était adressée à Frédégonde et conçue en ces termes : « Fais périr au plus tôt nos ennemis Childebert et sa mère; fais la paix, pour le moment, avec le roi Gontran, même au prix de grandes dépenses. Si l'argent venait à te manquer, nous t'en enverrions en secret; l'important est d'exécuter ce que nous te demandons. Quand nous serons débarrassés de nos ennemis, il faudra récompenser l'évêque de Tarbes, Amélius, et la noble dame Faileube, qui donnent à nos émissaires le moyen de parvenir jusqu'à toi. »

Cette lettre donna fort à réfléchir à Gontran; il craignit qu'après Brunehaut et Childebert,

l'idée ne vînt à Frédégonde de s'occuper de lui-même. Il résolut en conséquence de se rapprocher de Brunehaut et de rompre définitivement avec sa rivale. Comme gage de sa réconciliation, il avertit la reine et le jeune roi d'Austrasie du complot tramé contre eux.

Frédégonde n'en renonça pas davantage à ses idées de meurtre; elle fit fabriquer deux scamasaxes spéciaux avec de profondes entailles destinées à recevoir du poison. Puis, elle remit les deux instruments de mort à deux jeunes clercs de son entourage, en leur adressant pour encouragement le petit discours suivant : « Prenez ces armes et allez auprès de Childebert; présentez-vous à lui comme pour demander l'aumône; jetez-vous à genoux pour l'implorer, et, là, frappez-le au flanc. Que Brunehaut, dont toute l'arrogance repose sur la vie de son fils, soit entraînée dans sa ruine, et tombe enfin entre mes mains. Si Childebert est trop bien gardé pour qu'on puisse l'approcher, frappez alors Brunehaut elle-même. Si vous perdez la vie, je comblerai vos parents de richesses et j'en ferai les premiers de mon royaume. »

Malgré ces brillantes promesses en faveur de leur famille, les clercs hésitaient un peu; ils

pensaient, avec un égoïsme bien naturel, qu'ils paieraient presque sûrement de leur tête la haute fortune de leurs ascendants. Mais Frédégonde s'y prit si bien, les grisa de telle manière qu'ils partirent enfin, emportant avec eux un flacon donné par la reine et qui contenait une liqueur secrète, tellement énergique qu'elle devait leur ôter toute terreur.

Quelques jours plus tard, les deux clercs, arrêtés à la cour de Childebert, étaient mis à mort comme assassins, avant d'avoir pu frapper le roi ; l'histoire ne dit pas si Frédégonde tint ses promesses vis-à-vis de leurs familles ; pour notre part, nous en doutons fort.

Reconnaissant des avis et des ouvertures bienveillantes du roi Gontran, Childebert, accompagné de Brunehaut, alla le trouver à sa résidence de Châlon-sur-Saône. Le vieux roi l'accueillit à merveille, et, devant tous ses guerriers assemblés, il lui remit sa lance royale, sceptre belliqueux que portaient les Mérovingiens, déclarant qu'il le faisait son héritier, qu'il l'adoptait solennellement pour son fils (sans prétendre cette fois à aucun droit de tutelle). En même temps, il prenait l'engagement de lui restituer tout ce qui pouvait lui avoir été enlevé.

Cette réconciliation fut la perte de Gondebaud, qui, fier de ses succès, commençait d'ailleurs à menacer les possessions de Childebert et annonçait l'intention de réunir sous sa domination exclusive les trois royaumes mérovingiens. Quelques semaines après, écrasé par les forces réunies de Bourgogne et d'Austrasie, commandées par le comte de l'écurie, le connétable de Bourgogne et le patrice, successeur de Mummolus, il se voyait refoulé jusqu'aux Pyrénées; réfugié dans la cité des Convênes (Saint-Bertrand de Comminges), le roi d'Aquitaine fut livré par ses officiers; Mummolus, son ancien partisan, espérant obtenir miséricorde, le remit par trahison entre les mains du duc Gontran-Boson (venu avec le contingent austrasien), qui, désireux tout à la fois de regagner les bonnes grâces du roi Gontran, et d'éviter toute réclamation de Gondebaud au sujet des trésors qu'il lui avait volés, brisa d'un énorme coup de pierre la tête du malheureux prétendant.

Cependant le rétablissement de la concorde entre Brunehaut et Gontran avait exaspéré Frédégonde; elle cherche à exciter contre eux les grands de Bourgogne et d'Austrasie, elle

fait prendre, à force d'or et de promesses, les armes aux chefs sauvages des Bretons, aux Wisigoths d'Espagne; ses anciennes haines se réveillent plus ardentes; le malheureux Prétextat, remonté sur le siége de Rouen, est sa première victime : le jour de Pâques 588, il tombe assassiné au pied même des autels. Par l'entremise de son dévoué client, l'évêque de Reims, Ægidius, elle prépare de nouveau le meurtre de Brunehaut et de Childebert; le chef de ce nouveau complot était le duc Rauching, qui se prétendait, comme Gondebaud, fils de Clotaire Ier; aidé des deux comtes Ursion et Bertfried, il devait faire périr Brunehaut et Childebert; Childebert, bien qu'il eût à peine dix-sept ans, avait déjà deux fils, l'un, Théodebert, né d'une concubine, l'autre, Thierry, né de sa femme, la reine Faileube, qu'il venait d'épouser l'année précédente. Ces deux jeunes princes ne devaient pas être des maîtres bien gênants, l'un ayant environ un an, et l'autre étant âgé seulement de quelques semaines; il fut donc décidé entre les conjurés que l'Austrasie serait divisée en deux royaumes séparés; le premier, attribué à Théodebert et formé de la Champagne et des comtés environnants, devait

être gouverné par le duc Rauching; l'Austrasie du Nord formerait le second royaume que, sous le nom de Thierry, dirigeraient Bertfried et Ursion. Un autre complot, se rattachant à celui-ci, devait amener également la mort de Gontran. Un jour, en effet, le roi de Bourgogne, se rendant en toute sécurité dans son oratoire pour y faire ses prières habituelles, fut fort désagréablement surpris d'y trouver un assassin l'épée levée, qu'avait envoyé là son ex-protégée Frédégonde.

Décidément Brunehaut valait mieux.

L'assassin est arrêté, mis à la torture, questionné, d'après les procédés de l'époque, avec un soin scrupuleux. Cette forme d'instruction avait toujours le plus grand succès : l'émissaire de Frédégonde avoue tout ce qu'on lui demande, entre dans tous les détails : le roi Childebert et Brunehaut vont être frappés, comme Gontran a manqué de l'être; et c'est le duc Rauching lui-même, lui qui se vante d'avoir une main qui ne tremble pas, qui s'est chargé de porter le coup fatal. En toute hâte, encore ému du danger auquel il vient d'échapper, Gontran écrit à la cour d'Austrasie, et bientôt un rapide courrier apprend à Brunehaut le danger qui la menace.

Quelque temps après le courrier, Rauching, qui ne connaissait pas encore ce qui s'était passé à la cour de Gontran, arrive au palais de Childebert; à peine ce roi en est-il informé qu'il envoie en toute hâte, par *la poste des services publics*, des hommes de confiance chargés de saisir dans les diverses propriétés du traître ses tablettes et son or. Puis, calme, tranquille, mais l'œil sur lui, il le fait entrer dans sa chambre à coucher. Là les deux interlocuteurs parlent de choses et d'autres; Rauching cherche une occasion favorable pour frapper le roi, mais l'occasion ne se présente pas; peu importe, pense le duc, rien ne presse encore.

Mais l'entretien tire à sa fin, Rauching prend congé du roi; pour sortir de la chambre, dont l'accès est rendu plus difficile par quelques degrés, il soulève la lourde portière qui en ferme l'entrée; au même moment, tandis que ses mains sont occupées à soutenir l'épaisse tapisserie, les deux gardiens de la porte le saisissent brusquement par les jambes; il tombe en travers sur les marches, une partie du corps dans la chambre, l'autre en dehors; et, à peine son corps a-t-il touché le plancher qu'il a la tête hachée à coups d'épée, « *tellement que les débris*

de sa tête semblaient être de même nature que sa cervelle (9). »

Cette mort déconcerta les conjurés ; Ursion et Bertfried, qui avaient déjà réuni une armée de révoltés, la laissèrent se disperser. Et là, nous voyons ce qu'on ne voit presque jamais dans l'histoire de ces tristes époques, un éclair de bonté, une lueur de compassion ; et c'est encore à Brunehaut que le mérite en appartient. Bertfried, qui avait juré la mort de la reine et de son fils, était assurément bien coupable, et cependant elle lui pardonne, elle veut le sauver ; elle a tenu son jeune enfant sur les fonts baptismaux et elle n'oublie pas ce lien, cependant bien frêle, qui les a unis autrefois. « Viens te réfugier auprès de moi, lui écrit-elle, sépare ta cause de celle des autres conjurés et je te sauverai la vie. » Mais Bertfried refuse, il ne croit pas la partie entièrement perdue pour lui, et nous le retrouverons plus tard essayant encore de lutter et toujours protégé par la reine.

Gontran, Childebert et Brunehaut comprenaient bien à quel danger ils venaient d'échapper ; cette communauté de périls les rapprocha

davantage. Gontran voulut irrévocablement déshériter Clotaire, rompre avec Frédégonde ; les deux rois de Bourgogne et d'Austrasie convinrent d'une entrevue solennelle où ils devaient se rendre avec leurs familles et leurs conseillers, afin d'ôter de leurs rapports tout germe de discorde pour l'avenir.

Ce fut le 28 novembre 587, dans la villa d'Andelot près Chaumont, que se rencontrèrent les deux rois : la famille royale de Bourgogne était presque éteinte : il ne restait au roi Gontran qu'une fille, Clotilde, qu'il aimait tendrement et dont l'avenir le préoccupait à bon droit ; Childebert, au contraire, amenait avec lui sa mère Brunehaut, sa femme, la reine Faileube, sa sœur Clodosinde, ses deux fils Théodebert et Thierry ; on aurait bien cru que l'avenir était là.

Grégoire de Tours nous a conservé le texte du traité signé à Andelot par Brunehaut, Childebert et Gontran ; nous le donnons ici comme un type curieux des documents diplomatiques au sixième siècle de l'ère chrétienne :

« Au nom du Christ, les très-excellents seigneurs rois Gontran et Childebert et la très-glorieuse dame la reine Brunehaut se sont, dans

un même sentiment d'amitié, donné rendez-vous à Andelot, afin de résoudre, après mûre délibération, toutes les difficultés qui les séparaient ; par l'entremise des évêques et des grands, avec l'aide de Dieu, pour l'amour de la charité, il a été arrêté, décidé et convenu que, tant que le Dieu tout-puissant les laisserait jouir de la vie du siècle, ils se garderaient une foi et une amitié pure et sincère. Et en même temps, comme le seigneur Gontran, conformément au traité qu'il a fait avec le roi Sigebert, de vénérable mémoire, prétend être en droit de retenir en totalité la partie qui était revenue à son frère du royaume de Caribert, et que les ayant-cause du seigneur Childebert ont déclaré en son nom vouloir rentrer en possession de tout ce qu'avait eu son père, il demeure décidé, suivant une transaction et une détermination immuables, que la part du royaume de Caribert, qu'un traité avait concédée à Sigebert, savoir le tiers de la cité de Paris avec son territoire et ses habitants, ainsi que les places fortes de Châteaudun, de Vendôme et tout ce que ledit Sigebert avait possédé dans les pays d'Étampes et de Chartres, territoire et habitants, restera à perpétuité au pouvoir du roi

Gontran, en plus de tout ce que ledit Gontran a eu du royaume de Caribert, du vivant du roi Sigebert. Par compensation, le seigneur roi Childebert garde en son pouvoir, à compter de ce jour, la ville de Meaux, les deux tiers de celle de Senlis, et en totalité celles de Tours, Poitiers, Avranches, Aire, Conserans, Bayonne, Alby avec leurs territoires; et il est convenu que celui des deux rois qui survivra à l'autre héritera du royaume de celui qui perdra la lumière du jour, sans laisser de fils, et qu'il jouira de cet héritage à perpétuité, et, Dieu aidant, pour les siens comme pour lui-même. Il est convenu d'une façon toute spéciale, comme une condition que tous doivent scrupuleusement observer, que tout ce que le roi Gontran a donné ou, avec la permission de Dieu, pourra donner encore à sa fille Clotilde, en biens de tout genre, choses, hommes, villes, terres ou rentes, restera en sa possession; et, si la princesse Clotilde veut disposer à sa volonté de quelque bien venant du fisc royal ou de ses effets et de ses fonds, ou bien qu'elle veuille en faire don, qu'ils lui soient conservés à perpétuité, avec l'aide de Dieu, ne lui soient dérobés en aucun temps par qui que ce soit, et qu'elle

les garde en tout honneur, sécurité et dignité, sous la protection et sous la défense du roi Childebert, ainsi que tout ce qu'elle pourra posséder lors de la mort de son père. Le seigneur roi Gontran promet également que, si par un effet de la fragilité des choses humaines, ce que la miséricorde divine veuille bien empêcher, et ce qu'il ne souhaite pas, il advenait que le roi Childebert quittât la lumière de ce monde, lui Gontran encore vivant, il prendrait, comme un bon père, sous sa protection et sous sa tutelle, ses deux fils les rois Théodebert et Thierry, ainsi que les autres que Dieu pourrait accorder à Childebert; de telle sorte qu'ils pussent jouir paisiblement de l'héritage paternel. Il protégerait de même la mère du seigneur Childebert, la dame reine Brunehaut, sa fille Clodosinde, sœur du roi Childebert, aussi longtemps qu'elles seraient dans les pays des Francs; il en serait de même pour la reine Faileube : il serait attaché à elles, comme à une sœur et à des filles chéries, et les maintiendrait en honneur et dignité, avec tous leurs biens, villes, terres, rentes ou autres propriétés, et tant ce qu'elles possèdent présentement que ce qu'elles pourront, le Christ aidant, acquérir encore,

afin qu'elles conservent ces biens en pleine sécurité......... Quant aux cités de Bordeaux, Limoges, Cahors, Béarn et Bigorre, que Galeswinthe, sœur de la dame Brunehaut, a acquises en venant en France, comme don du lendemain (présent fait par l'époux le lendemain du jour des noces, sorte de douaire) et que, d'après un jugement rendu par le très-glorieux roi Gontran, assisté de l'assemblée des Francs, du vivant des rois Sigebert et Chilpéric il a été convenu que posséderait la reine Brunehaut, il est arrêté à partir d'aujourd'hui que ladite Brunehaut acquerra la propriété et la jouissance de la ville de Cahors et de ses dépendances. Les autres cités, énumérées ci-dessus, seront laissées au roi Gontran à titre viager, et retourneront après lui à la dame Brunehaut et à ses héritiers qui les posséderont en pleine propriété. Avec l'aide de Dieu, durant la vie du seigneur Gontran, elles ne pourront, à aucune époque ni sous aucun prétexte, être réclamées ni par la dame Brunehaut, ni par son fils, le roi Childebert, ni par les héritiers de ce roi. Il est également arrêté que le seigneur Childebert aura l'entière propriété de la ville de Senlis, et que le tiers qui doit en revenir au roi Gontran sera compensé à son

égard par le tiers appartenant au seigneur Childebert dans le pays de Resson (10)..... »

Le reste du traité, de peu d'importance, a pour objet d'empêcher les leudes dépendant de chaque souverain de transmettre à leur idée leur personne et leur dévouement d'un roi à un autre et de garantir les possessions accordées aux églises. On eut soin ensuite d'appeler la vengeance céleste sur celles des parties qui oseraient enfreindre un pacte aussi solennel. Et toutes les difficultés parurent aplanies à la satisfaction générale.

Le traité une fois signé, les deux rois procédèrent à un acte de justice, le châtiment du duc Gontran-Boson, qui, dans le cours de sa longue carrière, avait trouvé le moyen de trahir successivement tous ceux qui s'étaient fiés à lui, d'abord Chilpéric, puis le malheureux Mérovée, puis Childebert, puis Gontran, puis Gondebaud, et qui malgré cela avait eu l'effronterie de venir assister à la conférence. Gontran-Boson, à la nouvelle que l'assemblée des Francs, présidée par les deux rois alliés, venait de le déclarer digne de mort, s'était réfugié dans une des dépendances de la villa d'Andelot, occupée

par l'évêque de Trêves, Magnéric; là, après avoir soigneusement fermé les portes extérieures : « Je sais, dit-il à l'évêque, très-saint prélat, que tu es en grand honneur auprès de nos rois, j'ai donc recours à toi pour me sauver la vie. Ceux qui doivent me frapper sont à ta porte : sache bien que, si je n'échappe pas grâce à toi, avant d'être tué, je t'aurai tué. O saint évêque, obtiens mon pardon, ou nous allons mourir tous les deux. » Et, pour donner plus de poids à ses paroles, Gontran-Boson appuyait la pointe de son épée sur la poitrine de l'évêque. Celui-ci, effrayé des manières de cet étrange suppliant, se débattait en criant : « Laisse-moi sortir, je t'en prie, afin que j'aille intercéder pour toi auprès des seigneurs rois. » — « Non, non, répondait Gontran-Boson, je veux que tu restes avec moi; envoie plutôt un de tes clercs, qui rendra compte de ce que j'ai dit et qui parlera en ton nom. »

Mais, pendant cette discussion, les deux rois s'impatientaient : « Si l'évêque ne sort pas, s'écriait Childebert, croyant que le pauvre Magnéric y mettait de la mauvaise volonté, si l'évêque ne sort pas, il périra avec son protégé Gontran-Boson. » — « Mettez le feu à la mai-

son, disait le roi Gontran, l'évêque brûlera aussi s'il s'obstine à ne pas sortir. »

Sortir! l'évêque infortuné ne demandait que cela; malheureusement, Gontran-Boson s'y opposait énergiquement. A la fin cependant, Magnéric, grâce à ses clercs, put s'échapper de la maison qui était déjà en flammes et Gontran-Boson resta seul.

Le condamné supporta les flammes pendant quelques instants; bientôt, n'y pouvant plus tenir, il s'élança au dehors; à peine touchait-il le seuil qu'il fut percé de coups de lance. Mérovée était vengé au moins d'un de ses persécuteurs.

Mais, si Brunehaut savait punir ses ennemis ou plutôt les ennemis des siens, elle n'oubliait pas ses amis. On se souvient de ce duc Lupus qui s'était compromis pour elle au point de perdre ses biens et d'en être réduit à s'exiler à la cour de Bourgogne; Lupus était là, dans la suite de Gontran; on lui rendit ses terres, ses honneurs, et tous les dédommagements possibles lui furent accordés.

Tout étant donc arrangé pour le mieux, le vice puni et la vertu récompensée, comme dans les romans, Gontran et Brunehaut se firent de

mutuels présents et se convièrent réciproquement, eux et leur entourage, à de splendides festins. Après quoi, dit Grégoire de Tours, ces illustres personnes, s'étant embrassées, s'en retournèrent chacune dans leur pays.

CHAPITRE VI

587 — 596

Châtiment d'Ursion et de Bertfried. Complot contre Brunehaut découvert par la reine Faileube. Nouvelles tentatives d'assassinat de Frédégonde. Déposition d'Ægidius, 590. Expéditions de Childebert contre les Lombards. Mésaventure de Frédégonde à Tournay, 591. Mort de Gontran. Childebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne. Bataille de Droissy, 593. Mort de Childebert, 595. Bataille de Latofao, 596. Partage des États de Childebert entre ses deux fils.

La présence de Brunehaut et de Childebert était en effet fort nécessaire dans leur pays : les deux révoltés, Ursion et Bertfried, s'étaient retirés dans une église du canton de Vabre (aux environs de Carignan, dans les Ardennes), que sa situation sur une côte escarpée rendait de facile défense, et paraissaient décidés à s'y maintenir. Une expédition fut envoyée contre eux, et le commandement en fut donné à un beau-fils du duc Lupus, le comte Godegésile, sur la recommandation de Brunehaut qui, voulant

toujours sauver Bertfried, tenait à ce que la direction de l'entreprise fût confiée à un homme dévoué comme l'étaient pour elle tous les membres de la famille de Lupus. Le refuge d'Ursion et de Bertfried fut incendié par les troupes austrasiennes ; après une défense énergique, Ursion fut massacré. Godegésile, suivant les intentions de Brunehaut, se mit à crier dès qu'il le vit tomber : « Le principal ennemi du roi et de la reine est mort ; cela suffit : laissons la vie à Bertfried. » Grâce à cette intervention de Godegésile, Bertfried put monter à cheval et s'échapper.

Mais Childebert était devenu homme : le vieil instinct sanguinaire de sa race se réveillait maintenant en lui ; la clémence, c'est une vertu de civilisé ; pardonner, c'était bon pour Brunehaut, pour la fille des rois goths, mais non pour le descendant de Clovis et des rois sauvages du Nord ; furieux d'apprendre la fuite de Bertfried : « Si Bertfried échappe, s'écrie-t-il, je tuerai Godegésile. » Godegésile eut peur pour sa vie, il se remit à la poursuite du fugitif, bien décidé à tout faire pour sauver sa propre tête.

L'évêque Agéric était dans son palais de Verdun, priant dans son oratoire, lorsqu'un

homme poudreux, sanglant, monté sur un cheval épuisé, s'arrête devant la demeure épiscopale, pénètre dans l'oratoire, se jette aux genoux du prélat, le conjure de le sauver; ce suppliant, c'est Bertfried qui vient demander asile; toute l'armée de Childebert est à sa poursuite; elle arrive, elle entoure la maison; Godegésile à grands cris réclame le fugitif et menace l'évêque de la fureur du roi. Agéric ne sait plus que devenir; il craint la colère de Childebert, mais il ne voudrait pas non plus livrer Bertfried; la maison de l'évêque est lieu d'asile, il parlemente; impatientés, quelques soldats montent sur le toit, en arrachent les tuiles, enlèvent toute la couverture, et de là, à coups de flèche, tuent Bertfried qui essaie de s'abriter derrière l'évêque. Il paraît qu'Agéric fut fort choqué de ce manque de respect et ne pardonna jamais cette aventure à Childebert, malgré les nombreux présents que lui fit le roi pour apaiser sa colère.

En tout cas, Bertfried mort, la rébellion était bien éteinte; les Austrasiens commençaient à comprendre qu'ils avaient un maître, et, à la suite de ces exécutions, plusieurs leudes s'en allèrent à l'étranger, ne se sentant pas la cons-

cience tranquille; des ducs furent changés, un Romain, Florentianus, tout dévoué à l'influence de Brunehaut, fut nommé maire du palais, et l'aristocratie frémissante se résigna enfin à courber la tête sous ce joug égalitaire qui rappelait celui des Césars.

Malgré quelques légers différends dont la véritable cause était le caractère ombrageux, pour ne pas dire peureux, du roi Gontran, la paix semblait bien définitivement établie entre l'Austrasie et la Bourgogne. Grégoire de Tours, dont Brunehaut avait su reconnaître l'incontestable supériorité, et qui avait été mandé par elle à la cour de Metz, s'entremit utilement à cette occasion entre l'oncle et le neveu. Vers la même époque une ambassade du roi wisigoth Reccared était venue solliciter de Brunehaut la main de sa fille Clodosinde, main qui fut accordée malgré le triste sort d'Ingonde.

Il était bien rare que Frédégonde laissât longtemps ses ennemis en repos : un nouveau complot vint prouver à Brunehaut que sa rivale ne la perdait pas de vue. L'épouse de Childebert, la reine Faileube, étant malade d'une fausse couche, entendit, pendant qu'on la croyait endormie, parler à voix basse autour

d'elle d'une conspiration qui la menaçait; l'instigatrice était une certaine Septimie, chargée d'élever les enfants de Childebert. Faileube aimait fort Brunehaut qui l'avait fait épouser à son fils de préférence à une jeune fille de noble race franque, Theudelinde, que le parti des leudes protégeait. Elle s'empressa de raconter à sa belle-mère et à son mari ce qu'elle avait entendu; Septimie fut arrêtée, mise à la torture. Elle avoua qu'il s'agissait en effet d'écarter du roi sa mère et sa femme, et, si l'on n'en pouvait venir à bout, de le faire périr par des maléfices (*aliàs* poison); alors les conjurés régneraient sous le nom des fils du roi. C'est toujours la même idée que nous verrons se renouveler : on n'ose encore renverser complétement la royauté; mais la féodalité, qui perce déjà sous l'écorce de l'aristocratie franque, veut multiplier ces faciles minorités, pendant lesquelles les grands gouvernent à leur guise.

Septimie avait de nombreux complices : Droctulf, son amant, gouverneur des enfants royaux; Sunnégésile, connétable du roi; Gallomagne, référendaire; Septimie fut marquée au fer rouge et condamnée à tourner la meule dans une villa du fisc; Droctulf, les cheveux

rasés et les oreilles coupées, alla cultiver les vignes d'un domaine royal. Remarquons ici en passant l'application de la pénalité romaine.

Sunnégésile et Gallomagne, qui, réfugiés dans une église, en étaient sortis avec promesse d'avoir la vie sauve, ne furent condamnés qu'à l'exil, après avoir été privés des biens qu'ils tenaient de la libéralité royale. Encore leur exil fut-il bientôt commué en une amende, sur la demande du roi Gontran qu'ils prièrent d'intercéder pour eux. Nous verrons plus tard que cette clémence fut bien mal récompensée, du moins en ce qui concerne Sunnégésile.

Quelque temps après, pendant que le roi Childebert était avec sa mère et sa femme sur le territoire de Strasbourg, les principaux guerriers des pays de Soissons (11) et de Meaux vinrent lui dire : « Donne-nous un de tes fils auquel nous obéirons, afin qu'encouragés par la présence d'un prince de ta race, nous puissions mieux résister à tes ennemis et mieux défendre tes villes. » Childebert eut le tort de se rendre à cette sollicitation, présage d'un de ces partages d'État qui furent si funestes pour la puissance mérovingienne, et l'on s'étonne de

ne pas voir Brunehaut s'y opposer de tout son pouvoir; mais il faut réfléchir que Soissons était l'ancienne capitale de Chilpéric, qu'elle était depuis peu annexée à l'Austrasie; ses leudes regrettaient leur autonomie, et peut-être se seraient-ils rejetés dans les bras de Clotaire, le fils de leur ancien roi, si Childebert s'était refusé à leur demande : démembrement pour démembrement, mieux valait avoir à Soissons son fils que son ennemi.

Théodebert, fils aîné de Childebert, alla donc régner à Soissons, mais toujours sous la tutelle de son père. Les Soissonnais furent enchantés de voir une nouvelle cour s'installer au milieu d'eux, et ils firent tout pour préparer au jeune prince une brillante réception. Une seule chose manqua à l'entrée du nouveau roi, la bénédiction de l'évêque ; au grand désespoir des habitants, leur évêque n'était pas présentable; depuis quatre ans, nous dit son collègue Grégoire de Tours, il avait perdu le sens à force de boire.

L'installation du fils de Childebert effraya un peu Gontran, qui craignait pour son royaume de Paris, fort voisin de Soissons. Il en témoigna son mécontentement par quelques

mesures prises contre les Austrasiens, et en s'exhalant en vaines récriminations contre Brunehaut qu'il accusait, entre autres choses, un peu tard il est vrai, d'avoir voulu épouser ce Gondebaud, dont la révolte l'avait tant inquiété. Il fallut, pour lui rendre le repos, que Brunehaut lui jurât solennellement qu'elle n'avait jamais voulu prendre Gondebaud pour mari, pas plus qu'elle ne songeait à nuire, en quoi que ce fût, au père adoptif de son fils Childebert.

Mais il y eut quelqu'un d'exaspéré de voir Théodebert sur le trône de Soissons, ce fut l'ex-reine de ce royaume; Frédégonde en fut malade de rage, et, de nouveau, elle voulut essayer de ces poignards empoisonnés qui lui avaient déjà tant de fois réussi.

Brunehaut et Childebert étaient à la villa de Marlheim en Alsace, où l'on élevait Thierry, le second fils du roi, qu'il avait eu de la reine Faileube. Childebert allait entrer dans la chapelle dépendant de la villa, lorsque quelques-uns des gens de sa suite aperçurent un inconnu qui semblait chercher à s'y cacher. On entoure cet inconnu, on l'arrête; interrogé, il avoue bientôt qu'il a été chargé par Frédégonde de tuer le

roi : « Nous sommes douze hommes, ajoute-t-il, envoyés par elle ; six sont ici ; les six autres sont à Soissons, où ils guettent Théodebert. » Quant à lui, ajoutait prudemment le prisonnier, il avait été, au dernier moment, saisi de remords, et n'avait pu se résoudre à frapper le roi. Il dénonça d'ailleurs tous ses complices, qui, cette fois, furent sévèrement punis ; aux uns on coupa le nez et les mains ; les autres périrent dans les supplices, sauf deux ou trois qui, plus heureux, en furent quittes pour la prison.

Mais l'interrogatoire de cette bande de sicaires avait fait découvrir bien des choses que, depuis longtemps, soupçonnait Brunehaut ; plus d'un grand personnage austrasien avait été compromis. Ce Sunnégésile entre autres, à qui l'on avait fait grâce quelque temps auparavant, était du dernier complot, ainsi qu'Ægidius, l'évêque de Reims ; on reconnut même qu'Ægidius avait trempé dans la conspiration de Rauching, d'Ursion et de Bertfried, et, comme eux, avait juré la mort de Childebert et de Brunehaut.

Ægidius fut arrêté dans sa ville épiscopale, amené à Metz, où le roi s'était rendu et mis

sous bonne garde. Un synode d'évêques fut convoqué pour le juger ; mais il était contraire aux priviléges ecclésiastiques d'arrêter un évêque et de le retenir en prison sans l'assentiment de ses confrères. Ægidius, sur les réclamations du clergé, fut remis en liberté et reconduit à Reims. Il était probablement bien surveillé, car, quelque temps après, il comparut devant un nouveau synode réuni à Metz ; et voici en quels termes un témoin oculaire raconte ce procès qui fut, en raison de l'importance de l'accusé, un des événements de l'époque. L'évêque est amené devant les juges, ses collègues. Le roi avait chargé le duc Ennodius de l'accusation. Ennodius commença par demander à Ægidius : « Évêque, comment a pu te venir la pensée d'être infidèle au roi qui t'avait accordé dans une de ses villes les honneurs de l'épiscopat, et de te dévouer à ce Chilpéric, le perpétuel ennemi du roi, notre maître, l'assassin de son père, le persécuteur de sa mère et le ravisseur de ses États ? Et c'était dans les villes mêmes volées par Chilpéric à ton roi que tu acceptais des domaines enlevés au fisc royal. » — Ægidius répondit : « J'ai été l'ami du roi Chilpéric, je ne puis le

nier ; mais cette amitié n'a été pour Childebert la cause d'aucun dommage; les biens dont tu parles m'avaient été accordés bien avant que Chilpéric ne fût maître de ces pays, par des chartes du roi Childebert lui-même. » A cette affirmation d'Ægidius, Childebert se récrie ; on fait venir Othon, référendaire du roi à l'époque de ces prétendues donations et dont la signature figurait au bas des chartes ; Othon déclare que cette signature n'est pas la sienne, qu'elle est évidemment contrefaite. Et, après examen, les évêques eux-mêmes sont forcés de reconnaître que leur collègue est un faussaire.

Mais ce ne fut pas tout : on produisit de nombreuses lettres écrites par l'évêque à Chilpéric; elles renfermaient bon nombre d'injures contre Brunehaut ; il y était dit, entre autres, dans le style pieux des paraboles, qu'il fallait couper la racine pour faire sécher la tige : la racine, c'était Brunehaut, la tige, c'était Childebert.

Enfin, chose encore plus grave, on présenta à l'évêque le projet d'un faux traité, imaginé par lui, où Childebert convenait avec Chilpéric de partager le royaume de Gontran ; c'était ce même traité qui, présenté secrètement par Ægi-

dius au roi de Bourgogne, avait occasionné la rupture de 583 entre lui et Chilpéric et amené, par suite, la mort d'une multitude d'hommes et le ravage de bien des villes. Rien de tout cela ne put être nié par l'évêque, car le même traité s'était retrouvé dans une cassette du roi Chilpéric, cassette tombée dans les mains de Childebert lorsqu'on lui avait apporté les trésors de son oncle, après l'assassinat de la villa de Chelles. De plus, pendant le cours du procès, arriva un nouveau témoin à charge, Épiphane, abbé de Saint-Remy, qui venait déclarer qu'Ægidius s'était vendu à Chilpéric et à Frédégonde pour deux mille sous d'or et beaucoup de joyaux; il indiquait dans quelles circonstances l'évêque avait reçu l'argent; il dévoilait toutes ses entrevues secrètes avec le roi et la reine de Neustrie. Épouvanté, confondu, l'évêque finit par tout avouer. « Alors, les évêques, ayant entendu ces choses et soupirant de voir un prêtre du Seigneur coupable de si grands crimes, implorèrent pour lui un délai de trois jours, pendant lequel, se recueillant en lui-même, il chercherait les moyens de se disculper. »

Mais l'évêque de Reims était atterré, se sentait

perdu, et, au bout de trois jours, il se borna à s'avouer coupable, reconnaissant lui-même qu'il avait mérité la mort. Les évêques du synode en eurent pitié, ils obtinrent qu'on lui laissât la vie : après avoir été dégradé, Ægidius fut simplement exilé à Strasbourg, et Brunehaut le fit remplacer sur le siége épiscopal de Reims par un fils du duc Lupus, par Romulf, déjà depuis quelque temps dans les ordres.

Après ces importants procès, qui avaient prouvé à tous que les grands et les évêques eux-mêmes n'étaient pas au-dessus des lois, l'Austrasie paraissait tranquille, et Brunehaut crut pouvoir renouveler ses tentatives contre les Lombards d'Italie. L'empereur d'Orient se plaignait, avec quelque apparence de raison, il faut le reconnaître, que Childebert n'eût pas mérité les cinquante mille sous d'or qu'il lui avait accordés à condition de soumettre les Lombards au sceptre impérial. On se rappelle qu'en effet Childebert, loin de remettre les Lombards sous l'autorité impériale, s'était contenté de leur faire payer tribut à lui-même. Le tribut du reste n'avait été payé qu'une fois. Quelques expéditions peu importantes avaient bien

été envoyées contre ces débiteurs récalcitrants, mais, mal dirigées par des ducs austrasiens, elles n'avaient produit que peu de résultats. Il est à remarquer d'ailleurs que les leudes d'Austrasie se laissent battre volontiers quand leur roi ne les commande pas.

A ce moment de nouveaux rapports s'établissaient entre les cours de Metz et de Constantinople; Athanagilde, fils d'Ingonde, petit-fils de Brunehaut, était tombé au pouvoir de l'empereur d'Orient, et Brunehaut écrivait ou faisait écrire par Childebert lettres sur lettres à l'empereur, au patriarche, à tous les grands de la cour, pour qu'on lui rendît son petit-fils, qui jouait, ce semble, à Constantinople le triste rôle d'otage.

Il y eut probablement quelque traité que nous avons perdu, subordonnant la remise d'Athanagilde aux services militaires que rendrait Childebert en Italie, car nous le voyons envoyer une dernière expédition contre le roi des Lombards, Authar, dont la fille venait d'être fiancée au duc des Bavarois, vassal souvent insoumis des rois francs. Cette expédition, conduite par vingt ducs austrasiens, fut, après quelques succès, réduite à repasser les Alpes,

décimée par les épidémies, suite des excès faciles à commettre dans les riches plaines lombardes; néanmoins les Lombards offrirent d'eux-mêmes de reconnaître la suzeraineté du fils de Brunehaut et d'acquitter un nouveau tribut de 12,000 sous d'or, car ils étaient fort effrayés des victoires que remportait en Bavière l'armée commandée par Childebert en personne. En effet, le duc des Bavarois, allié des Lombards, avait été constamment battu et finalement détrôné au profit d'un autre chef dévoué aux intérêts du roi franc.

De nouveau, voici donc la paix pour l'Austrasie. Les adversaires étrangers sont soumis, Frédégonde elle-même est occupée pour le moment à une autre besogne que ses tentatives d'assassinat; elle cherche à rétablir parmi les gens de Tournay, ses partisans dévoués, l'ordre profondément troublé dans les circonstances suivantes : « Il survint une grande discorde entre les Francs de Tournay, parce que le fils d'un d'entre eux injuriait souvent le fils d'un autre, qui était devenu son beau-frère, en lui reprochant de négliger sa sœur pour des femmes de mauvaise vie. Rien ne corrigeant le mauvais mari, les deux jeunes gens en vin-

rent à ce point que le frère de la femme se jeta sur son beau-frère et le tua avec l'aide de quelques amis; alors les amis du mort tuèrent à son tour le meurtrier; puis, tous s'entre-tuèrent, si bien que des deux troupes il ne resta qu'un seul homme, parce qu'il n'y avait plus d'adversaire pour le frapper. »

Cette petite rencontre n'avait fait qu'exciter les Francs de Tournay; tout le pays se divisa en deux partis, et cette querelle de famille devint une véritable guerre civile. Frédégonde, impatientée de voir tant de gens se faire tuer pour une autre cause que pour son service, voulut calmer cette effervescence; mais, ne pouvant arriver à ses fins par la persuasion, elle eut recours à un de ces arguments tranchants qu'elle aimait à employer. Elle invita à un riche banquet les principaux meneurs qui avaient succédé aux deux jeunes gens; le banquet fut copieux; le vin, l'hydromel, la bière furent versés à flots, et, la nuit venue, les conviés, plongés dans toute la béatitude de l'ivresse, reçurent chacun, pour terminer la fête, un formidable coup de hache qui fit voler leurs têtes au milieu de la salle. Mais cette exécution eut un resultat auquel Frédégonde ne s'atten-

dait assurément pas : les deux partis se réunirent contre elle, l'assiégèrent dans son palais et envoyèrent immédiatement des messagers à Brunehaut pour la supplier de venir prendre sa rivale. Ce n'était pas chose facile que de venir à bout de Frédégonde : secourue à temps par quelques partisans, elle put cette fois encore échapper au danger.

Brunehaut, du reste, eut bientôt une compensation ; Gontran, très-pieux roi, mais très-versatile allié, mourut fort religieusement à Châlon-sur-Saône, et fut enseveli en grande pompe dans l'église du monastère de Saint-Marcel, où il ne tarda pas, malgré ses crimes, à acquérir la réputation et bientôt après le titre authentique de *saint à miracles*. D'après le traité d'Andelot, ses États revinrent à Childebert, qui partit immédiatement avec sa mère pour en prendre possession.

A peine Brunehaut et son fils se sont-ils éloignés, que Frédégonde, qui, depuis quelques années, travaillait silencieusement, en prévision de la mort de Gontran, tuteur du jeune Clotaire, à reconquérir le pouvoir, se proclame régente et donne la charge importante de maire du palais à ce comte Landry,

son complice et son amant. Landry, qui désormais va gouverner avec Frédégonde le royaume de Neustrie, se jette sur Soissons, l'ancien patrimoine de Chilpéric. Théodebert, qu'on y avait envoyé pour faire son apprentissage de roi, put du moins apprendre à merveille ce que c'était qu'une complète déroute. Trahi par beaucoup de ses guerriers, anciens leudes neustriens qu'avait su facilement gagner Landry, il n'échappa qu'à grand'peine.

La guerre était mal engagée pour l'Austrasie : immédiatement Childebert fit marcher contre Frédégonde une armée recrutée à la hâte et composée principalement d'auxiliaires d'outre-Rhin. Or, ces auxiliaires étaient de véritables barbares, ayant conservé toutes les mauvaises habitudes des Germains, entre autres, celle de se fort mal garder et de se griser en campagne régulièrement tous les soirs. Par malheur, le jeune roi d'Austrasie, occupé en Bourgogne, avait assez à faire pour y affermir sa récente domination. Gondebaud, duc d'Austrasie, ce duc dévoué qui avait sauvé Childebert enfant des mains de Chilpéric, fut mis à la tête de l'armée; mais il dut partager le commandement avec le patrice de Bourgogne,

Wintrion, qui commençait à trouver trop lourde la puissance d'un roi maître des deux grands royaumes francs. Au début de la campagne, tout alla bien ; les forces austrasiennes entrèrent sans difficulté, pillant et ravageant à leur aise, sur le territoire neustrien. Les Neustriens, qui tout d'abord avaient reculé, s'étaient concentrés dans les environs de la villa de Braine, où Frédégonde s'était rendue de son côté, « y faisant beaucoup de présents aux hommes de guerre, » et cherchant dans les ressources de son esprit un moyen de vaincre sûrement l'armée de sa rivale.

Les Austrasiens s'étaient arrêtés à Droissy, entre Soissons et Château-Thierry ; leur campement était établi dans une grande plaine, coupée de petits bois. On connaissait la présence de Frédégonde à Braine, c'est-à dire à quelques lieues, et toute l'armée s'attendait à une prochaine bataille ; cependant, chefs et soldats n'avaient pris d'autre précaution extraordinaire que de boire de la bière jusqu'à complète ivresse ; à peine avait-on posé quelques sentinelles qui, ayant pris part à l'orgie générale, n'avaient plus qu'une vague notion des choses réelles.

La nuit était venue, sombre et tranquille; nul autre bruit que celui des sonnettes de quelques chevaux paissant, comme d'habitude, aux alentours du camp. L'heure s'avançait, les feux s'éteignaient, lorsqu'à la lueur indécise des étoiles, une des sentinelles crut apercevoir un étrange phénomène; silencieusement, les petits bouquets de bois qui garnissaient la plaine semblaient se rapprocher et entourer le camp; étonnée, la sentinelle éveille quelques camarades, les interroge : « Ne voient-ils pas comme elle une forêt qui marche? » Mais on rit de son inquiétude : « Tu as trop bu, lui répond-on, tu déraisonnes; n'entend-on pas, comme d'habitude, les clochettes de nos chevaux qui paissent paisiblement dans la plaine? » La sentinelle se rend à ces observations, et tout retombe dans le silence.

Cependant, d'un mouvement insensible la forêt semblait toujours s'avancer vers le camp austrasien. Le jour allait paraître : fatigués de leur nuit de veille, engourdis par la rosée du matin, les gardes s'assoupissaient, lorsque, tout à coup, au premier rayon d'aurore, la forêt s abat, le sol se jonche de rameaux, de branches vertes, et la cavalerie neustrienne

apparaît aux portes du camp, saluant de ses cris de triomphe la réussite de son stratagème; à la tête de ses soldats est Frédégonde elle-même, tenant dans ses bras son jeune fils Clotaire; en quelques instants le camp est envahi; surpris dans leur sommeil, les Austrasiens ne font que peu de résistance; la plupart de leurs chevaux ont disparu : ces clochettes, dont le bruit les rassurait, étaient au cou des chevaux des Neustriens; en vain, quelques guerriers d'élite se rassemblent autour de leurs deux chefs; Gondebaud résiste, mais Wintrion, très-probablement gagné par Frédégonde, se hâte de prendre la fuite et décourage ceux qui veulent lutter encore. Enfin, Gondebaud lui-même, après avoir vu tomber à ses côtés les plus braves de ses compagnons, se voit réduit aussi à battre en retraite, et Frédégonde est victorieuse. D'après Paul Diacre, trente mille morts restèrent sur le terrain.

L'année suivante, Brunehaut et Childebert s'apprêtaient à venger leur défaite; mais Frédégonde s'en était méfiée; elle soulève les Bretons, vassaux toujours insoumis du royaume de Childebert, et, en même temps, un des peuples les plus sauvages du Nord, celui des Warnes,

envahit les provinces septentrionales d'Austrasie. Childebert est forcé de retarder encore sa vengeance; il envoie contre les Bretons les comtes des villes de la Loire à la tête des milices gallo-romaines de ces cités; lui-même marche contre les Warnes, plus redoutables que les Bretons; exaspéré de leur attaque, qui l'empêche d'en finir avec Frédégonde, il les bat épouvantablement; son triomphe est si complet, sa vengeance si absolue, qu'à partir de ce moment le nom des Warnes disparaît à jamais de l'histoire.

Il revient plus redoutable que jamais; c'est l'époque où le pape saint Grégoire, lui écrivant à lui et à sa mère, disait dans ses lettres que le fils élevé par Brunehaut était autant au-dessus des autres rois que les rois eux-mêmes sont au-dessus de leurs sujets. Une précieuse relique était jointe aux missives du pape; c'étaient des *clefs de saint Pierre,* faites avec du fer des chaînes du prince des apôtres, et qui devaient préserver sûrement celui à qui saint Grégoire les envoyait, de maladie, d'assassinat, de poison, bref, de tous les maux possibles.

Frédégonde en dut trembler; mais, en tout

cas, elle se rassura bientôt; à peine de retour à Metz, prêt à marcher contre la Neustrie, Childebert se sent fatigué, languissant; il n'a pas vingt-six ans et il s'affaisse comme un vieillard; en quelques jours, par une cause inconnue, la vie se retire de lui : le poison a fait son office.

Et voici de nouveau Brunehaut qui se retrouve sans appui, aïeule de deux jeunes enfants, dont les leudes veulent lui enlever la tutelle; la voilà retombée dans une aussi triste situation qu'au lendemain de la mort de Sigebert; la voilà seule; n'importe, l'heureuse Frédégonde, la protégée du sort, trouvera encore devant elle debout toujours, prête au malheur comme à la lutte, sa vieille ennemie Brunehaut.

Au moment même où mourait Childebert, Frédégonde envahissait par l'ouest les domaines du roi défunt, tandis qu'au nord, vers la Thuringe, apparaissait l'avant-garde formidable d'une nouvelle invasion de ces peuplades de Huns-Avares, sans cesse errantes, roulant, comme les vagues, des frontières franques aux limites de l'empire d'Orient. Brunehaut, prise entre ces deux attaques, traite avec les Avares, les renvoie au prix de quelque argent; le vrai

danger n'était pas là, mais bien du côté de Frédégonde, qui, sans déclaration de guerre (à la manière des barbares, avoue lui-même Frédégaire), avait envahi l'ancien royaume de Paris. Les deux jeunes fils de Childebert, pendant que Brunehaut s'occupait des Avares, étaient bien accourus au-devant de l'armée neustrienne que commandait Clotaire en personne, accompagné du maire du palais, Landry, peut-être bien son véritable père. Mais Landry, habile homme de guerre, n'eut pas grand'peine à triompher à Latofao de l'armée austro-burgonde, commandée par deux enfants, et composée en grande partie de leudes ennemis de Brunehaut.

Cette défaite simplifia fort le partage, que, malgré les avis et les prières de la vieille reine, le grand conseil des leudes voulut faire des États de Childebert; Frédégonde et Clotaire restèrent en possession du royaume de Paris, enlevé par leurs armes; Théodebert, l'aîné des deux fils de Childebert, eut l'Austrasie et les provinces germaines; Thierry, le cadet, mais né de la reine Faileube, eut les royaumes de Bourgogne et d'Orléans, l'héritage du roi Gontran, auquel on ajouta l'Alsace et le Brisgaw; Brunehaut devait avoir la régence d'un des

deux royaumes, ou plutôt la surveillance de l'éducation de l'un des deux rois. Si la reine n'avait écouté que ses préférences personnelles, elle aurait accompagné Thierry dans la Bourgogne, province civilisée, aux villes restées presque romaines; Thierry, d'ailleurs, était son préféré, le fils légitime, tandis qu'elle doutait fort que Théodebert, dont la mère était femme d'un jardinier d'une villa royale, fût bien réellement le fils de Childebert. Néanmoins, elle se résout à retourner dans cette fatale Austrasie, où elle a passé de si dures années, mais où sa présence est plus nécessaire qu'en Bourgogne : ce n'est pas dans les vieilles cités municipales de Châlon, de Langres, d'Autun ou d'Orléans, qu'est le danger qui menace la civilisation : c'est sur les bords du Rhin, dans la forêt des Ardennes, dans les gorges du Taunus, dans les marais de la Saxe. C'est là qu'il faudra lutter, combattre sans trêve, agir à toute heure, c'est là qu'ira Brunehaut.

CHAPITRE VII

Les lois de Brunehaut : son administration. Ses travaux d'utilité publique. La légende de Bavay.

Vers la fin du règne de Childebert, Brunehaut était, nous l'avons dit, devenue maîtresse absolue de l'administration intérieure. Elle en profita pour appliquer largement toutes ses idées civilisatrices. Les lois barbares furent abolies; un véritable code, inspiré par l'esprit profondément juridique des vieux légistes romains, remplaça la cohue étrange des décrets royaux et des coutumes populaires. Ces lois franques semblaient en vérité plus convenables pour une plèbe d'usuriers, une tribu de prêteurs sur gages que pour la race fière chez qui le même mot servait à désigner l'homme libre et le guerrier. Tous les délits, tous les crimes même s'y rachètent à prix d'argent : l'assas-

sinat est une fantaisie de luxe qui revient à quelques sous d'or, un peu plus ou un peu moins, suivant la qualité de la victime. Brunehaut n'avait pas oublié que le sang de sa sœur avait été estimé au prix de cinq villes, et elle avait en horreur cette mercantile législation.

Il est vraiment curieux de voir à quel point la reine d'Austrasie avait, dans cette époque de barbarie, de justes idées sur la législation. Nous retrouvons dans ses lois les perfectionnements les plus modernes. D'abord le jury : « Si, dit-elle, sept hommes de bonne foi et agissant sans haine ont affirmé sous serment la culpabilité d'un voleur ou d'un brigand, que le coupable qui a violé la loi meure en réparation de l'outrage fait à la loi. » Quant au juge qui relâche un coupable, ce qui arrivait souvent alors, il est également puni de mort. C'est la pure loi romaine, la loi Cornélia (Institutes, titre XVIII) qu'ose appliquer là Brunehaut, tandis que toutes les coutumes barbares des Burgondes, des Francs Ripuaires, des Bavarois, admettaient le rachat de la vie par l'argent.

Puis l'égalité devant la loi : « Si quelqu'un, quel qu'il soit, a tué un autre homme sans rai-

son légitime, qu'il soit tué lui aussi, et qu'à aucun prix il ne puisse racheter sa vie. »

Le rapt, l'enlèvement de la femme ou de la jeune fille, commis le plus souvent par les chefs puissants au préjudice des classes moyennes ou inférieures, est puni aussi sévèrement que le meurtre : pour Brunehaut l'honneur vaut la vie : sa loi est empruntée même pour la rédaction au Digeste (Cod., l. IX, tit. XIII) : « Que le ravisseur soit puni de mort... » Mais elle accentue sa pensée avec plus d'énergie que le froid jurisconsulte de Rome : « Qu'aucun de nos grands, coupable d'un rapt, n'espère nous fléchir; qu'en cas de fuite, il soit poursuivi partout comme un ennemi de Dieu; que le juge du lieu où il se trouve rassemble des hommes et le tue. » L'épouse, complice de son propre enlèvement, est également condamnée à la peine capitale.

Enfin, nous trouvons dans les lois du sixième siècle, au milieu de la barbarie franque, solennellement attesté le droit de représentation, droit dont les titulaires sont ordinairement des enfants, et qui, par suite, est presque toujours méprisé par les législateurs barbares, où, malgré quelque vaine apparence de justice. la force

prime toujours le droit. « Que les petits-enfants, ordonne Brunehaut, partagent la succession de l'aïeul avec leurs oncles et leurs tantes. »

Dans ce Code de Brunehaut l'organisation de ce que nous appelons la police n'est pas non plus négligé; la reine ne paraît pas avoir eu grande confiance dans *les jugements de Dieu*, tels qu'ils se pratiquaient alors; elle avait d'ailleurs vu tant de fois autour d'elle triompher les injustes et succomber les innocents qu'elle est bien excusable de s'en être méfiée quelque peu. L'épreuve gastronomique, alors en usage, du pain et du fromage (12) lui paraissait un moyen moins assuré de découvrir les coupables qu'une police sagement établie. Cette police, à peine connue même des Romains de l'empire, qui n'existait même pas de nom, Brunehaut la crée de toutes pièces. Son système est très-simple, mais très-pratique : la nation tout entière est en quelque sorte enrôlée dans cette organisation : le territoire de toutes les possessions de Childebert est partagé en *centaines* de feux, chaque centaine est sous la surveillance d'un magistrat nommé *centenier*, et, pour intéresser tout le monde à la surveillance des individus

suspects, au maintien du bon ordre, chacune de ces centaines est responsable des vols et des crimes qui se commettent sur son territoire. Remplacer la police par les citoyens eux-mêmes, c'est aujourd'hui un des rêves des politiques de l'avenir, on voit que l'idée n'est pas neuve et que l'honneur de sa première application en France revient à la reine Brunehaut. Et il faut dire du reste qu'en ce temps-là on s'en trouva si bien que Clotaire, peu suspect d'admiration pour les œuvres de Brunehaut, s'empressa d'adopter cette institution politique de sa plus mortelle ennemie.

Mais, dans ses lois, Brunehaut eut, malheureusement pour elle, le grand courage de toucher aux priviléges du clergé; ce fut une des causes de sa perte, la plus grande partie des évêques s'étant unis contre elle avec l'aristocratie guerrière; et, cependant, la suppression du droit d'asile, qui fut la cause de la colère de l'épiscopat, était devenue chose nécessaire. « Que le coupable, décrète la reine, soit rendu par l'évêque. » Et en effet, dans toute l'ancienne Gaule, chaque église s'était transformée en lieu d'asile, plus ou moins respecté suivant le crédit qu'on attribuait dans la cour céleste au saint

dont elle portait le nom. Les grandes basiliques de Saint-Martin de Tours, de Saint-Hilaire de Poitiers, de Saint-Vincent de Paris (actuellement Saint-Germain des Prés), de Saint-Victor de Marseille, etc., offraient aux malfaiteurs de toute espèce, non-seulement un refuge assuré, mais encore une agréable résidence. Tout le clergé veillait scrupuleusement à faire respecter le droit d'asile, par sentiment d'humanité d'abord, ensuite parce que ces lieux de refuge était pour lui une source de puissante influence et aussi de grands revenus. C'étaient en effet les clercs qui se chargeaient, moyennant finances, de fournir aux réfugiés, à ces reclus pour la plupart très-peu vertueux, toutes les choses nécessaires à la vie, et parfois même consentaient à leur procurer les divertissements les moins canoniques.

Il est juste d'ajouter que, sous l'inepte et barbare domination des rois chevelus, les lieux d'asile avaient pu rendre souvent de réels services en sauvant les faibles, en protégeant les innocents. Mieux que personne, Brunehaut le savait; elle avait conservé le souvenir de cette modeste chapelle de Saint-Martin qui l'avait sauvée, elle et Mérovée, de la foudroyante co-

lère du roi Chilpéric; en reconnaissance, elle faisait même, en ce temps-là, bâtir à Autun, en l'honneur de ce même saint Martin, une abbaye dotée par elle de cent mille manses et d'un revenu qui s'éleva plus tard à quatorze millions. Mais Brunehaut, ou plutôt la loi, régnant, la loi romaine, juste, impartiale, immuable, on ne poursuivra plus que des coupables et les églises-asiles ne seraient que des obstacles à la justice. Et elle promulgue hardiment son décret : « Que le coupable soit rendu par l'évêque. » Irritation du clergé, menaces d'excommunication, rien ne l'arrête. D'ailleurs le pape saint Grégoire la soutient : aux reproches de ses évêques elle répond en leur montrant une lettre de l'évêque de Rome qui déplore leurs débauches, flétrit leurs scandales et la charge de surveiller et de punir au besoin les mœurs dépravées du clergé des Gaules. Interdits de ce rude coup, les mécontents gardent désormais le silence, se contentant de travailler dans l'ombre à la chute de la reine. D'ailleurs quelques-uns de leurs collègues, de meilleur sens et de meilleure conduite, Syagrius d'Autun, Lupus de Sens, Aridius de Lyon, ont pris le parti de Brunehaut, et puis la masse du

peuple, les colons gallo-romains, les bourgeois des villes, même les simples hommes libres de la nation franque, tous sont pour elle, prêts au besoin à la défendre par les armes.

Mais les lois, la réforme de la législation ne sont pas le seul souci de Brunehaut : elle s'occupe, comme un Sully ou un Colbert, d'économie sociale. Le commerce, depuis les invasions barbares, n'existait pour ainsi dire plus dans les Gaules ; la plupart des routes étaient impraticables, les ports du Midi, Marseille, Fréjus, avaient été longtemps aux mains des Wisigoths, qui, souvent en guerre avec les rois mérovingiens, arrêtaient alors scrupuleusement les marchandises destinées aux États francs, et parfois aussi les marchands eux-mêmes. Le commerce de ces villes, n'ayant plus le vaste débouché des Gaules, avait d'abord décliné, puis s'était presque réduit à néant. Les descendants de Clovis avaient bien ensuite conquis la Provence, mais leur mauvaise administration fiscale avait achevé de ruiner les ports méridionaux. Seule, Marseille, avec sa population au sang prodigieusement actif, faisait encore quelque trafic; de temps en temps, un navire y abordait, chargé de toiles de lin et de

papyrus d'Égypte, ou d'épiceries et d'aromates de Grèce et d'Asie Mineure; quelques marchands de Constantinople y avaient même conservé des dépôts d'étoffes précieuses, notamment de soies brochées d'or qu'on ne tissait guère que dans les ateliers du Bosphore et dont les reines, les grandes dames franques et même les riches comtes des cours mérovingiennes étaient prodigieusement avides, au point de garder souvent des pièces de ces étoffes précieusement serrées dans leurs chambres de trésor à côté de leur or et de leur argent. Mais ce peu de commerce n'enrichissait pas les pays francs : si l'importation existait à l'état rudimentaire, l'exportation en revanche n'existait pas du tout. Sous Brunehaut, en quelques années tout est changé; les marchands étrangers trouvent sur toute l'étendue de ses domaines des protections et des encouragements; grâce aux routes nouvelles qu'elle a fait établir, aux anciennes chaussées romaines qu'elle a réparées, les marchandises circulent facilement; on commence à s'apercevoir que la Gaule est toujours, comme aux vieux temps des Phéniciens, riche en métaux de toute espèce; ses mines sont encore ouvertes, or, argent, plomb, étain,

fer, y abondent; en outre, ses vignes, avec un peu de culture, produisent plus abondamment que jamais; et bientôt l'exploitation des mines est reprise avec ardeur, le colon romain, protégé, n'étant plus écrasé par d'absurdes impôts comme ceux de Chilpéric, se remet à cultiver la vigne. Le vin, le plomb, le cuivre, de l'or et de l'argent, des peaux de bêtes, de la cire en quantité, telles sont les matières que peut exporter le royaume de Childebert; mais pour cela, il faut sur la Méditerranée une place de commerce, un port sûr et connu; c'est pourquoi Brunehaut, pendant tout le règne de Gontran qui a fait de Marseille son domaine exclusif, tandis qu'il ne devait en avoir que la moitié, cherche à rentrer en possession de sa part de cette ville. Enfin, Gontran meurt et Marseille revient en entier à Childebert. Il y a alors comme une renaissance du commerce; ainsi qu'aux beaux temps de l'empire romain, Tunis, Alexandrie, Constantinople, les ports d'Espagne, entrent en relation suivie avec Marseille; et, de cette ville jusqu'aux frontières du Nord, la reine élève sur ses routes, dans toutes les villes, pour recevoir les voyageurs, des hôtels, des maisons de secours (*xenodochia*). C'était alors chose in-

dispensable, l'auberge du moyen âge n'existait pas plus que l'hôtel moderne ; et les populations, rendues méfiantes par tant de guerres, d'invasions, de rapts, de pillages, avaient complétement perdu la patriarcale habitude de l'hospitalité, jadis cependant si en honneur chez les Gaulois.

Marseille n'était pas la seule ville qui vît refleurir le commerce et l'industrie : sur les frontière du Sud-Ouest, Cahors, rendue par Gontran, et restée le domaine particulier de la reine, avait été par elle embellie, fortifiée ; les solides murailles de l'antique cité des Cadurques protégeaient de vastes entrepôts où s'emmagasinaient toutes les marchandises échangées entre les Francs et les Wisigoths d'Espagne et de Septimanie. Plus tard, après la réunion de la Bourgogne à l'Austrasie, Lyon, Autun deviennent, grâce aux soins de Brunehaut, des centres commerciaux importants, ainsi que la vieille colonie romaine d'Agrippine (Cologne) et l'importante cité de Bavay, la capitale des provinces du Nord-Ouest, d'où partaient, rayonnant dans toutes les directions, sept des célèbres chaussées de Brunehaut.

Malheureusement, pour créer ou pour refaire

des routes, pour construire des hospices, il faut de l'argent, et cet argent, Brunehaut, imbue des idées de justice du Code romain, ne voulait pas le demander uniquement à ceux précisément qui en avaient le moins. Tandis que Frédégonde se fait aimer des leudes en les comblant d'or arraché au peuple, en les dispensant de l'impôt, et que son système financier se borne, soit à enlever le plus possible à ceux qui ne peuvent résister, soit à pressurer les juifs, cette matière alors éminemment imposable, Brunehaut, au contraire, partage équitablement à toute la nation le poids de ses impôts. Chose inouïe, les ducs, les comtes, les patrices, impiété suprême, les hommes d'Église, paieront tout comme le vilain des campagnes, tout comme le manant des cités. De là les haines, les révoltes ; à grand'peine, accorde-t-elle l'exemption d'impôt à quelques clercs, à ceux-là seulement qui sont voués au service des autels et qui s'appuient sur une promesse de son époux Sigebert. Les leudes, ducs et comtes austrasiens, patrices et *farons* de Bourgogne, les margraves des pays germains ont beau réclamer, ils paieront ; quelques-uns se révoltent, ils sont mis à mort et leur fortune fait retour

au fisc royal, d'après le Code Théodosien. De là ces accusations d'avarice, portées par les moines historiens du moyen âge, fort mauvais économistes et qui étaient d'ailleurs peu habitués à voir l'argent, une fois entré dans les coffres du roi, en ressortir aussitôt pour l'utilité générale.

Mais le pauvre peuple, contemporain de Brunehaut, ne s'y trompait pas ; nous la voyons toujours soutenue par les classes inférieures dans ses luttes avec les grands du royaume. C'est que le peuple avait bien compris que la reine était son alliée et que les intérêts de la royauté, contraires souvent à ceux de l'aristocratie, étaient les mêmes que ceux du peuple. Le souvenir de la forte unité romaine, de la puissante autorité des Césars, de la sécurité dont on jouissait sous eux, était universellement regretté par tous ceux qui n'avaient pas la force de se défendre eux-mêmes contre le désordre et l'anarchie barbares. Puis l'or que l'impôt rapportait à la reine, elle ne le gardait pas dans ses coffres de fer comme Chilpéric, elle ne le dépensait pas en constructions inutiles ou égoïstes, en palais, en fêtes ; tous ses travaux étaient d'une utilité générale, d'une absolue nécessité.

Et, si le nom de Brunehaut subsiste encore

aujourd'hui dans la mémoire du peuple de quelques provinces, notamment dans la Belgique, dans le nord et l'est de la France, dans quelques localités du centre et du midi, c'est surtout à ces grands ouvrages, dignes des Romains, qu'elle en est redevable. On a oublié la reine législatrice et guerrière, on s'est souvenu en revanche de la faiseuse de routes; les légendes mêmes s'en sont mêlées et l'on parle encore, en Flandre, en Lorraine, principalement, du démon du roi Brunehaut.

Tous ces grands travaux, raconte-t-on, ont été faits par un puissant enchanteur, le roi Brunehaut, qui avait à ses ordres un démon pour qui le temps ni la distance n'existaient pas: en une nuit, par exemple, les sept chaussées de Bavay, sortant d'une colonne mystérieuse, placée au centre de la ville, s'étaient déroulées, comme un tapis qu'on déplie, par-dessus les marais, les vallons, au travers des bois qui tombaient d'eux-mêmes, et cela jusqu'aux extrémités des États du roi magicien.

Cette légende locale, qui a transformé la reine en homme et en fantastique nécromancien, est facile à expliquer.

D'abord, si c'est dans le nord surtout, en

Flandre, en Lorraine que s'est conservé le souvenir de la reine, c'est que ce fut là qu'eurent le plus à se déployer ses instincts réparateurs, sa passion civilisatrice. Le midi de la Gaule, moins foulé par les invasions, avait conservé quelques restes du régime régulier des provinces romaines. La plupart des routes y existaient encore, les agglomérations urbaines, puissantes par le nombre, défendues par leurs évêques, y résistaient parfois aux pillages légaux des comtes barbares. De Marseille et d'Aix à Lyon, de Lyon à Autun, il y avait un certain mouvement de voyageurs qui rendait les chemins à peu près sûrs; mais dans le nord de la Gaule, derrière la rive du Rhin, où avait été le champ de bataille des barbares, il en était tout autrement : Germains, Vandales, Burgondes, Francs de toutes tribus, Ripuaires, Saliens, Huns d'Attila, tous y avaient laissé quelque ruine, quelque désastre, comme trace de leur passage; les grandes dalles des routes romaines, broyées par les lourds chariots aux attelages de bœufs, aux larges roues pleines, n'avaient jamais été remplacées; les habitants du voisinage, dans les rares jours de paix, comme à une carrière ouverte, y allaient chercher la pierre qu'ils y

trouvaient sans peine pour réparer leurs demeures ruinées ; puis les massacres, les enlèvements d'hommes, la misère avaient épouvantablement diminué la population ; sauf autour des villes ou de quelques habitations de nobles francs, la culture n'existait plus ; au lieu de bestiaux, les colons n'osaient guère élever que l'humble abeille, trop chétive proie pour tenter le soldat qui erre ou le bandit qui vague.

Donc, plus de grands troupeaux dans les plaines, à peine quelques hommes : les plus braves sont partis, se sont attachés à quelque chef de guerre, sont devenus soldats en attendant de devenir brigands ; seuls sont restés les vieux, les trop jeunes, les chétifs, la plèbe des misérables. En quelques années, le pays n'est plus qu'une sorte de désert, qu'une solitude désolée. La vie semble s'en être retirée ; il y règne, comme aujourd'hui dans la campagne de Rome, ce grand silence où s'endorment les peuples qui meurent et les civilisations qui s'éteignent.

Et voici qu'un jour, dans ces plaines du nord au ciel bas, aux lointains grisâtres, désertes et sans bruit, traversées seulement parfois d'un vol d'oiseaux de proie, d'un rapide galop de cavaliers en guerre, subitement le rare habitant

des champs, le colon isolé dans sa manse voit se dresser, coupant la ligne uniforme de l'horizon, de gigantesques chaussées de pierre. Un peuple d'ouvriers y travaille, et presse la besogne; à peine sont-elles terminées qu'elles sont incessamment parcourues par des troupes de voyageurs, des évêques, des ducs en grand cortége allant à la cour de Metz, de Worms ou de Cologne; de longues files de chameaux (13), escortées par des marchands, s'y profilent fantastiquement dans la poussière; successivement défilent des pèlerins en route pour les sanctuaires vénérés, des bourgeois des villes qui, par petits groupes, serrés les uns contre les autres, le large poignard sous le manteau, tentent, chose hardie, d'aller commercer avec les cités voisines; par moment, un grand bruit, un fracas inconnu: tous s'écartent et font place; c'est un chariot de la poste publique, de l'*evectio publica*, portant à quelque villa royale un comte ou un domestique du palais.

Stupéfait, le rustique colon tout d'abord admira ce mouvement et bientôt profita de cette activité; la Gaule sembla renaître, culture, commerce y refleurirent. Malheureusement, après la mort de la reine, cette animation, cette pros-

périté cessèrent brusquement : il n'en resta bientôt plus qu'un souvenir, qu'aux veillées de Flandre ou des Ardennes, les vieux redirent aux jeunes ; insensiblement, le souvenir devint confus ; ces grandes choses, pensait-on, que narraient les anciens, ne devaient pas être, en pays de loi salique, l'œuvre d'une faible femme, mais bien d'un homme, d'un roi et non d'une reine ; et l'on ne parla plus bientôt que du roi Brunehaut. Enfin vint le vrai moyen âge, la nuit féodale, où les rois étaient peu de chose, où les robes de pourpre des héritiers de Charlemagne se déchiraient aux éperons des seigneurs ; pensif devant les grands chemins déserts, aux pierres disjointes, plus grands encore dans l'abandon, le paysan, qui menait sa charrue, se dit en lui-même qu'un roi, ce pauvre jouet de ses fiers seigneurs, n'avait jamais pu seul venir à bout de ces gigantesques travaux, agir ainsi pour le bien du peuple d'alors.

Cette prospérité si brillante et si courte, qu'on se rappelait encore avec admiration, et qui avait laissé de si visibles traces, c'était quelque chose de surhumain, ce devait être une œuvre de magie. Et, petit à petit, dans les soirées d'hiver, après la journée passée à labourer, le long

des chaussées en ruines, le dur sol féodal, on se mit à parler du démon qu'avait à ses ordres le puissant roi Brunehaut, de ce démon qui, en un clin d'œil, sur un mot du roi magicien, bâtissait des hospices, construisait des ponts, créait des routes; plus d'un bon chrétien dut avouer en son for intérieur qu'il regrettait le temps où travaillait pour les pauvres le démon de Brunehaut.

Il y a une trentaine d'années, aux environs de Bavay (14), quelques vieux paysans, vénérables restes d'un siècle écoulé et d'un temps qui n'est plus, lorsqu'ils virent passer, traçant son sillon de feu, sifflant, écumant, bouillonnant, la première locomotive : « C'est le démon revenu, s'écrièrent-ils, le démon du roi Brunehaut. » Oui, c'était bien lui-même, ce démon qui a agité tous les grands cœurs, qu'ils s'appelassent Socrate, Brunehaut, Stéphenson; c'était le bon démon, le génie du progrès qui, dans son élan de tempête, dans son vol d'ouragan, parfois heurte les temples grecs, ébranle les gothiques cathédrales, renverse les palais, mais du battement de sa grande aile, du moins, sur la mer houleuse des âges, ange ou démon qu'importe, gonfle et pousse en avant la voile de l'humanité.

CHAPITRE VIII

596 — 605

Brunehaut en Austrasie. Elle est chassée par Théodebert, 599. Le mendiant de la plaine d'Arcis-sur-Aube. Brunehaut à la cour de Thierry. Guerre contre Clotaire. Bataille de Dormelles-sur-l'Orvanne, 600. Défaite de Clotaire. Exil de saint Didier. Nouvelle guerre contre Clotaire. Défection de Théodebert et paix de Compiègne, 605.

Brunehaut avait agi prudemment en suivant Théodebert à Metz; le jeune roi, physiquement précoce, comme tous les Mérovingiens, ne l'était nullement du côté de l'intelligence. C'était un esprit faible, facile à dominer, écoutant aussi bien les perfides avis des leudes, ses ennemis, que les conseils de son aïeule. Cependant, Brunehaut ne se découragea pas; sa situation d'ailleurs semblait, en un point du moins, bien améliorée : elle n'avait plus à redouter les terribles ambassades de cette reine de Neustrie, dont le célèbre *Vieux de la mon-*

tagne ne fut qu'un misérable plagiaire. En 597, Frédégonde était morte, heureuse, honorée, emportant dans la tombe l'épithète d'*optima* (parfaite) que lui avait décernée, dans un jour de trop grande licence poétique, l'évêque de Poitiers, ce saint Fortunat, l'ex-flatteur de Sigebert et de sa femme. En revanche, le supérieur hiérarchique de Fortunat, le pape saint Grégoire, comblait de louanges la reine Brunehaut qui l'aidait en ce moment à convertir l'Angleterre et accueillait à merveille les missionnaires qui s'arrêtaient à la cour de Metz et y recevaient des secours de toute sorte avant d'aller affronter la rude barbarie bretonne ; il entretenait avec la tutrice de Théodebert une correspondance qui est venue jusqu'à nous, et qui doit évidemment suffire aux yeux de tous les catholiques pour faire de la reine d'Austrasie une véritable sainte.

Craignant pour la pauvre intelligence de Théodebert la redoutable influence féminine d'une maîtresse dévouée aux intérêts de l'aristocratie austrasienne, Brunehaut chercha à lui donner de bonne heure une compagne qui, tenant tout d'elle, lui serait entièrement dévouée et l'aiderait à diriger le roi. Elle crut avoir

trouvé la femme qu'elle désirait dans la personne d'une simple esclave, Blichilde, dont elle fit une reine d'Austrasie. Mais la reconnaissance est une vertu bien rare; à peine reine, Blichilde devint jalouse de Brunehaut, voulut régner sous le nom de son mari âgé de treize ans, et, pour ce faire, recourut à l'appui des éternels ennemis de sa bienfaitrice, les leudes. Néanmoins, pendant quelque temps, Brunehaut lutta, continua à diriger d'une main ferme, malgré les menaces d'une opposition grandissante, les destinées de l'Austrasie.

En 599, nous la voyons faire mettre à mort un des chefs de la coalition aristocratique, le duc Wintrion, celui-là même qui s'était laissé battre à Droissy et qui pressurait si horriblement le malheureux pays soumis à son pouvoir qu'il avait, quelques années auparavant, manqué d'être tué par les populations réduites au dernier désespoir. Mais cet acte de vigueur et de justice était trop hardi; si Brunehaut se mettait à punir les ducs et les comtes cruels ou prévaricateurs, qui serait en sûreté à la cour de Théodebert ? et une révolution de palais éclate; les leudes demandent, exigent le renvoi de la reine, Blichilde les appuie, et Théodebert,

le premier vrai roi fainéant, sans remords, dépouille son aïeule de ses richesses, la prive de ses serviteurs, et la fait jeter hors de sa cour, comme une mendiante importune.

Chassée du palais de son petit-fils, Brunehaut errait sur les routes; devant elle toutes les portes se fermaient, car chacun craignait, en lui donnant asile ou secours, d'attirer sur lui la colère des leudes. Vers ce pays dévoué de la Champagne, vers ces fidèles qui jadis avaient protégé Mérovée, qui, dans les mauvais jours, bravement avaient lutté pour elle, elle dirigeait sa marche fatiguée. Soutenue par son indomptable énergie, longtemps elle avança sur ces routes créées par elle, usant ses pieds meurtris aux cailloux noirs de ses chaussées; enfin, un soir, elle arriva dans sa fidèle Champagne; à l'horizon elle distinguait les murailles et les palissades de la ville d'Arcis-sur-Aube; mais la route était longue encore, les forces allaient lui manquer; en ce moment, près d'elle un homme passait en guenilles, besace à son dos courbé, misérable comme un mendiant du moyen âge (15); Brunehaut, à bout de forces, l'appelle et se nomme. A ce nom glorieux et aimé, l'homme s'arrête, court à la reine, la sou-

tient, la mène chez lui, et Brunehaut s'appuie sur le bras du mendiant, touchante et symbolique alliance de la misère et de la royauté. Si les palais, si les villas des grands se sont fermés devant Brunehaut, du moins le pauvre de tout cœur lui ouvre sa chétive demeure; à son tour, le peuple donne son aide à cette royauté qui a lutté pour lui.

Le lendemain, Brunehaut reprit sa route; grâce au secours du mendiant, elle put atteindre la cour du jeune roi Thierry, indigné, à la vue du triste état de son aïeule, contre son frère Théodebert. Brunehaut fut traitée en reine; et, à peine arrivée, un de ses premiers actes fut de récompenser magnifiquement celui qui l'avait secourue. Sûre de son cœur, de sa charité, elle crut ne pas pouvoir mieux faire que de lui donner une de ces places où la vie ne doit être qu'une charité, qu'un dévouement perpétuels, et le gueux de la route d'Arcis devint l'évêque Didier d'Auxerre.

Thierry était, nous l'avons dit, le petit-fils chéri de Brunehaut, le seul qu'elle regardât vraiment comme de son sang. Malheureusement, Thierry, avec d'incontestables qualités, l'honneur, l'énergie, le courage, n'avait pas échappé

à la fatale influence qui minait les fils de Mérovée. Ces hommes blancs du Nord, ces guerriers des pays de glace, fondaient en quelque sorte à l'ardente chaleur des excès, aux chauds rayons d'une civilisation trop raffinée pour leurs âmes simples. La vigueur primitive de leur virilité aux climats doux s'amollissait, l'honnêteté antique de leur vie pauvre au contact des tentations illimitées du pouvoir et de l'opulence rapidement s'évanouissait, et de cette grande neige des invasions barbares qui, deux siècles avant, recouvrait tout le sol de l'Europe, il n'allait rester que la boue noire des dégels.

Thierry, comme tous les Francs, était surtout adonné au vin et aux femmes; du moins, n'avait-il pas le troisième défaut, qui d'ordinaire, chez ses compatriotes dégénérés, marchait avec les deux premiers, une avare rapacité. Tous ces derniers Mérovingiens sont d'une inquiétante précocité : on dirait qu'ils sentent que leur vie doit être courte; l'avenir est pour eux douteux, les voluptés sont là; pour eux la coupe est toujours pleine, la femme toujours parée; et, à peine sortis de l'enfance, affolés par les premiers aiguillons de la sensualité, ils

plongent à corps perdu dans les flots alanguissants du plaisir sans peine et de l'amour trop facile. A treize ans, à douze ans même, ils sont déjà pères; à vingt-cinq ans ils sont vieux, à trente ans ils sont morts, si le fer ou le poison les a laissés vivre jusque-là. La plupart ont perdu l'énergie primitive qui fit royale leur race, grand leur peuple, haut leur renom; on n'en voit plus mourir sur les champs de bataille aux sons fiers du bardit, au grondement des mêlées furieuses; déjà, dans Tournay, Chilpéric vaincu ne sait que pleurer et gémir; Gontran, par peur de l'enfer, tremble devant un clerc, et, en attendant les vrais rois fainéants, nous allons voir le frère de Thierry, Théodebert, accepter la prison, la honte de la tonsure, sans penser au refuge contre l'infamie que savaient trouver les vieux héros de sa race, sans songer à cette noble épée, grâce à laquelle nul malgré lui n'est esclave.

Childebert, élevé en partie par Brunehaut, semble avoir échappé à la dégénérescence morale de sa race; il aimait la guerre plus que le plaisir, mais Thierry, dont les premières années s'étaient écoulées loin de la protectrice surveillance de son aïeule, élevé par des leudes

corrompus, par des clercs plus corrompus encore, n'avait pas échappé au fléau. Quand Brunehaut vint le retrouver, il n'avait pas treize ans, et il était déjà père d'un fils ; trois autres allaient bientôt suivre, dont on ne connaît même pas les mères. Et un des reproches que les historiens font à Brunehaut, c'est d'avoir corrompu son petit-fils ! hélas, il y avait longtemps que la triste besogne était faite ; au contraire, Brunehaut lutta, essaya de le marier avec une princesse espagnole, de sang wisigoth comme elle ; mais Thierry s'en détourna bientôt et reprit le cours, un instant interrompu, de sa vie de plaisirs et d'ivresse.

Du moins eut-il encore assez de bon sens pour ne donner à ces épouses, que l'usage lui permettait d'ailleurs (la loi civile admettant le concubinat), que souvent tolérait l'Église, aucune influence sur la direction des affaires. En cela, comme son père Childebert, il se confiait en son aïeule, et tandis qu'il parcourait les forêts de Bourgogne et d'Alsace, dépensant sa vigueur naissante en pleine explosion juvénile, à poursuivre le cerf ou le taureau sauvage, à passer de villas en villas, toujours en quête d'une chasse nouvelle ou d'un amour nouveau, Bru-

nehaut ressaisissait d'une main ferme les rênes trop lâches du pouvoir.

A peine est-elle établie à la cour de Thierry que c'est elle qui dirige tout ; elle renoue alliance avec l'empereur d'Orient, signe avec lui un traité défensif contre les Avares qui l'inquiétaient ; et, tranquille de ce côté, elle songe au fils de Frédégonde. Tant que régnerait, tant que vivrait cet héritier de l'astuce et de la cruauté maternelles, tout était à craindre pour le sang de Brunehaut ; elle fit donc taire ses rancunes particulières, le souvenir de ses offenses, et elle offrit aux leudes d'Austrasie d'attaquer de concert l'ennemi commun des petits-fils de Sigebert. L'espoir du pillage, l'amour des combats firent bien accueillir cette proposition, et l'on se prépara, dans les États de Théodebert, comme dans ceux de Thierry, à venger les défaites de Droissy et de Latofao.

Les deux armées austrasienne et burgonde se réunirent et marchèrent contre l'ennemi. La rencontre eut lieu près de Dormelles, sur les bords de la rivière d'Orvanne. Les Neustriens étaient commandés par leur roi Clotaire et son maire du palais, Landry. La bataille fut longue, acharnée ; mais Clotaire, effrayé de ce carnage

qui ne finissait pas, voyant le moment où, après ses fidèles, ce serait son tour à lui de tomber sous le fer, prit brusquement la fuite; dès lors ce ne fut plus qu'une déroute, qu'une boucherie ; les Austro-Burgondes, animés par Thierry qui chargeait à leur tête, en avant des plus braves, combattaient avec rage, en dignes fils de leurs aïeux. Le cours de l'Orvanne fut arrêté par des amoncellements de cadavres; bientôt ses eaux s'élevèrent au-dessus du niveau de ses rives; l'onde rougie, mêlée de sang, lentement déborda sur la plaine, qu'un lac écarlate recouvrit bientôt, comme si la Mort, la grande exterminatrice, jetait sur les cadavres un pan de son manteau à la pourpre sanglante.

Clotaire s'enfuit jusqu'au fond de la Neustrie, abandonnant sans résistance aux deux rois alliés, non-seulement tout ce malheureux royaume de Paris, si souvent disputé depuis la mort de son roi Caribert, mais encore une bonne partie de la Neustrie. Thierry, partageant la passion et la haine de Brunehaut, voulait poursuivre la lutte; marchant toujours en avant, il aurait bientôt acculé son ennemi à la mer. Mais, comme toujours, les leudes d'Austrasie voulurent la paix; il ne fallait pas

que leur propre souverain fût trop puissant; Théodebert, du reste, aspirait lui-même au repos de son palais de Metz; et il paraissait prudent à l'aristocratie des deux royaumes d'empêcher la destruction de la Neustrie, ce refuge toujours ouvert aux conspirateurs et aux mécontents. Du moins la paix, que Brunehaut fut forcée d'accepter, fut-elle glorieuse et utile : Clotaire se reconnaissait vaincu, à la merci des petits-fils de Sigebert; il cédait à Thierry tout le royaume de Paris, à Théodebert son royaume patrimonial de Soissons; bref, tous ses Etats, sauf le vieux pays salien, les environs de Tournay et douze cantons entre la Seine, l'Oise et la Manche.

L'année suivante, les deux frères, encore unis, marchèrent contre les Gascons qui avaient favorisé par une invasion en Novempopulanie la résistance de Clotaire. Soumis après une courte campagne qui mena Thierry jusque sous les murs de Pampelune, ils durent payer tribut aux rois francs et reconnaître pour leur chef un duc vassal des monarchies mérovingiennes.

La domination de Brunehaut est alors fermement établie en Bourgogne; un des plus grands seigneurs du pays, le patrice Ægila,

méprise imprudemment ses ordres, se met en état de révolte : il est arrêté, jugé, exécuté, sans qu'un seul des leudes ose prendre sa défense; on peut espérer que l'ordre est définitivement établi. Mais Brunehaut ne devait jamais connaître le repos; après les leudes, voici les saints qui s'en prennent à elle, malgré la générosité du roi Thierry, bienfaiteur des églises, de l'aveu même de Frédégaire.

Il y avait alors sur le siége épiscopal de Vienne en Dauphiné un ex-professeur de belles-lettres, qu'on a canonisé, sans trop savoir pourquoi. Didier ou Désidérius, c'était le nom de ce personnage, était en effet d'une orthodoxie douteuse; plus souvent à la cour des rois que dans son diocèse, il avait la réputation d'un orateur élégant plutôt que celle d'un austère prélat; son métropolitain, Aridius ou Yrieix, évêque de Lyon, le tenait en médiocre estime et le pape saint Grégoire l'accusait lui-même formellement de pencher vers les doctrines du paganisme. De plus, Didier aimait fort à s'occuper de politique, d'intrigues de palais; il blâmait volontiers les mesures que prenait la reine, et ne se faisait pas même faute de calomnier, sous le rapport des mœurs,

celle qu'il aurait dû respecter, n'eût-ce été que par déférence pour le pape avec lequel il se mettait ainsi ouvertement en contradiction. A la fin, sur la demande de saint Grégoire, un synode fut convoqué à Châlon-sur-Saône et l'assemblée des évêques de Bourgogne, après avoir dégradé saint Didier, le condamna à l'exil, en lui assignant comme lieu de résidence l'île Barbe, aux environs de Lyon.

Brunehaut avait trouvé à la cour.de Thierry quelques hommes d'élite qui étaient promptement devenus ses plus dévoués partisans, et qui travaillaient avec elle à établir dans ces pays livrés à la violence et à l'arbitraire une organisation régulière. C'était d'abord Aridius, l'évêque de Lyon, puis Lupus, évêque de Sens, et enfin un Gallo-Romain, Protadius, homme de grande famille et d'une haute intelligence, qui, malgré son origine, était considéré de tous les nobles francs. Protadius fut bientôt nommé patrice et chargé en cette qualité de gouverner le pays ultra-jurain et la ville de Salins. Brunehaut aurait voulu mieux faire pour lui : c'était l'homme qui lui paraissait le plus apte à remplir les délicates et importantes fonctions de maire du palais. Le maire était pour le mo-

ment un leude franc, Bertoald (16), brave guerrier, mais médiocre administrateur.

Frédégaire raconte que, pour faire périr ce Bertoald, afin de disposer de sa place, Brunehaut l'envoya réclamer les droits du fisc, faire rentrer les impôts arriérés dans les pays nouvellement cédés par Clotaire sur les bords de la Seine jusqu'à l'Océan.

Cette opinion de Frédégaire nous a tout l'air d'une calomnie; Brunehaut pouvait fort bien enlever sa charge à Bertoald, s'il était incapable, le faire juger, s'il était coupable, sans recourir à ce moyen fort peu sûr de le faire disparaître. Bertoald, en effet, pouvait emmener avec lui des troupes en quantité suffisante, se tenir sur ses gardes : au lieu de cela, Frédégaire nous le montre ne voulant prendre qu'une escorte de trois cents hommes, se livrant avec passion au plaisir de la chasse, s'arrêtant dans les villas royales, si bien que Clotaire envoya contre lui son fils Mérovée et ce Landry, l'âme damnée de Frédégonde et de son successeur; peu s'en fallut que Bertoald ne fût tué par surprise, mais bien par sa faute, dans la villa d'Arèle près Caudebec; et la meilleure preuve que Brunehaut ne devait pas

désirer sa mort, c'est la haine que semble avoir portée Clotaire à Bertoald, s'exposant ainsi, pour tuer un seul homme, à une nouvelle guerre et à une destruction probable. D'ailleurs, comment expliquer que Brunehaut, dès qu'elle apprend le danger que court Bertoald, réfugié dans Orléans et assiégé par Landry, envoie immédiatement à son secours Thierry, excite Théodebert à reprendre également les armes, en lui montrant que Clotaire a violé la paix récemment conclue après la bataille de Dormelles ?

Quoi qu'il en soit, Thierry, tandis que Théodebert envahissait par le nord les États de Clotaire, s'avançait pour dégager Bertoald ; il parcourait à marches forcées les vallées de l'Yonne et de la Loire. A son approche, Landry recula et ne s'arrêta que près d'Etampes, dans une forte position défensive ; son front de bataille était couvert par de vastes marais, formés par les deux petites rivières de la Juinne et de la Louet ; une étroite chaussée était le seul accès qui pût permettre aux Burgondes d'aborder l'ennemi. Cette difficulté n'arrêta cependant pas les troupes de Thierry ; son avant-garde, commandée par Bertoald, lui-

même, furieux contre Landry, se jeta tête baissée sur la chaussée, en un clin d'œil la traversa malgré tous les obstacles, et mit en déroute l'armée neustrienne. Bertoald succomba dans la bataille, ainsi que le fils de Clotaire, pauvre enfant de moins de dix ans, emmené par Landry dans la mêlée pour donner du cœur à ses soldats.

Thierry continue sa marche : il va maintenant tomber sur les derrières de Clotaire, que Théodebert a dû, suivant le plan commun de la campagne, attaquer dans la vallée de l'Oise. Pour le coup, Clotaire est bien perdu, et le roi presse sa marche, quand un courrier arrive lui annoncer que Théodebert vient de signer à Compiègne avec Clotaire un traité de paix et d'amitié! Thierry s'indigna, entra en fureur: Brunehaut, plus calme, n'exhala pas sa colère en vaines menaces; mais, dès ce moment, son inébranlable volonté condamna Théodebert; elle avait pu oublier l'outrageante façon dont il l'avait chassée, mais elle ne pouvait pardonner la paix signée par le fils de Childebert, par le petit-fils de Sigebert avec le fils de Frédégonde. Désormais nous allons la voir négliger en apparence la lutte avec le roi de Neustrie,

ne penser qu'à renverser Théodebert, ce faux fils et ce faux frère, dans les veines duquel coule, elle en est sûre maintenant, du sang d'esclave et non du sang de roi.

CHAPITRE IX

606 — 607

Protadius, maire du palais. Rupture avec Théodebert. Le camp de Kiersy-sur-Oise. Meurtre de Protadius, 606. Claudius, maire du palais. Vengeance tirée des assassins de Protadius. Trêve avec Clotaire. Mariage de Thierry. Retour de saint Didier. Sa mort.

Bertoald étant mort, il fallut songer à le remplacer ; son successeur était désigné d'avance : ce fut le patrice Protadius. C'était du reste l'homme le plus digne de ce poste important, à en juger d'après ce que dit de lui un de ses contemporains les plus hostiles : « Protadius était extrêmement fin et habile ; il ne travaillait qu'à abaisser les grands et qu'à remplir les coffres du roi (c'est-à-dire, à faire observer les lois et à faire rentrer les impôts) ; aussi se fit-il autant d'ennemis qu'il y avait de leudes francs en Bourgogne. »

Malheureusement pour Brunehaut, Protadius, exposé à tant de haines, ne devait pas la servir longtemps. Thierry, qui n'avait pas oublié la lâche conduite de Théodebert, et d'accord en cela avec Brunehaut, se décida à aller revendiquer par les armes la moitié de l'héritage paternel détenue par ce Théodebert, qui osait se dire son frère, tandis que la rumeur publique n'en faisait que le fils d'un serf royal.

Les Burgondes furent donc de nouveau appelés aux armes; Thierry, accompagné de Protadius, se mit à leur tête et l'on partit pour envahir l'Austrasie. Théodebert, de son côté, marcha au-devant de Thierry. Les deux armées furent bientôt à peu de distance l'une de l'autre dans les environs de Noyon. Thierry s'était arrêté à Kiersy-sur-Oise, et, voulant accorder quelque repos à ses troupes avant d'engager le combat, il donna l'ordre d'y camper.

Les camps mérovingiens ne ressemblaient nullement à ceux des Romains, ces chefs-d'œuvre de castramétation, si réguliers, si bien distribués. Les Francs campaient au hasard, seulement autant que possible près d'un bois;

ils ne se servaient pas de tentes ; leurs chevaux lâchés hors du camp paissaient à l'aventure.

Le campement de Thierry occupait un assez vaste espace de forme irrégulière ; il n'avait d'autre enceinte que des arbres abattus avec toutes leurs branches et mêlés aux lourds chariots de bagages qui suivaient l'armée ; derrière ce primitif rempart s'étendaient une multitude de petites huttes, faites de branchages et de roseaux, où les soldats s'abritaient avec leurs armes et leurs provisions, consistant notamment en grandes jarres de poterie pleines de vin et de bière qu'ils portaient, en marche, suspendues à leur angon recourbé ; les chefs eux-mêmes n'avaient que des cabanes de ramée, un banc, formé d'une planche clouée sur deux bouts de bois, était le seul meuble qui décorât le modeste intérieur où ils passaient cependant quelquefois des semaines entières ; pas de sentinelles du reste, pas d'appel, pas de cette musique militaire qui charmait les Romains et qui égaie les camps modernes ; nul exercice guerrier ; chacun vivait comme il voulait ; il n'y avait un peu de discipline qu'autour de la tente unique réservée au roi, grand pavillon carré en toile couleur de pourpre, à

l'imitation de ceux des Césars et des généraux Romains; là veillaient les gardes palatins, habillés à peu près à la romaine, portant la cuirasse ornée à la ceinture de nombreux lambrequins de cuir, et distingués par un casque bizarre, large cloche de fer à quatre pans, tombant sur les yeux et surmontée d'une longue aigrette rouge.

Or, tandis que le roi parcourait le camp qu'on venait d'établir, surveillant, en général attentif, l'installation peu compliquée de ses hommes, voici qu'une bande de leudes l'entoure et le presse bruyamment de faire la paix; le roi refuse avec indignation, et, tout en discutant avec lui, quelques chefs l'entraînent jusqu'à l'extrémité du camp, lui reprochant sa confiance en Protadius et accusant le maire du palais d'avoir été l'instigateur d'une guerre inutile et dangereuse.

Pendant ce temps, Protadius, qui ne se doutait nullement de ce qui se passait, était paisiblement assis dans le pavillon royal, fort occupé à faire une partie de dés avec Pierre, le médecin du roi Thierry. En un instant, une troupe furieuse, dirigée par le patrice Wolf, entoure la tente en vociférant, en menaçant

de mort le maire Protadius. Malgré l'éloignement, ces cris parviennent jusqu'à Thierry; il tremble pour Protadius, il veut aller à son aide, les leudes l'en empêchent; alors, il s'adresse à un de ses comtes, lui commande de courir en toute hâte à sa tente et de défendre à qui que ce soit de l'armée d'oser toucher au maire du palais. Uncilène part aussitôt: il arrive devant le pavillon royal que protégent encore les gardes de Thierry : « Voici l'ordre du roi, leur crie-t-il; qu'on tue à l'instant Protadius ! » Et les gardes, ne se défiant pas de la parole d'un de leur chef, d'un comte du palais, livrent à la fureur des assassins l'infortuné Protadius.

On comprend qu'avec de pareils soldats Thierry n'ait rien osé entreprendre ; triste, il revint à Autun sans oser même punir les meurtriers que la masse de l'armée avait pris sous sa protection. Mais, à Autun, on retrouva Brunehaut, et là tout changea. Des milices gallo-romaines, des troupes tirées des villes municipales d'Aquitaine, dévouées à la reine, y sont appelées pour tenir les Francs rebelles en respect.

Les leudes ont tué Protadius, ne voulant pas, disent-ils, obéir à un Romain, et c'est un

autre Romain, Claudius, homme juste, instruit, mais ferme, qui est immédiatement nommé à la place de Protadius. L'armée ne veut pas qu'on châtie les lâches meurtriers du maire du palais : Brunehaut ne prend pas de prétexte comme Clovis lors de l'affaire célèbre du vase de Soissons ; le patrice Wolf et Uncilène sont ouvertement arrêtés dans le palais même du roi, devant leurs amis. Wolf est mis à mort et Uncilène a les pieds coupés. Et c'est encore un Romain qui hérite de la charge du patrice. D'autres complices subalternes sont également punis.

L'ordre est rétabli ; Clotaire, qui craint la puissance plus sûrement établie du roi de Bourgogne, cherche à se rapprocher de lui, demande à être le parrain d'un de ses fils ; les leudes, effrayés, paient régulièrement l'impôt, et Brunehaut s'occupe plus attentivement que jamais de ses grands travaux d'utilité publique. Elle restaure sa ville favorite Autun, qui, malgré les ravages d'Attila, conservait encore le palais impérial habité par Constantin et ces fameuses écoles *Mæoniennes,* où se rendait la jeunesse de toute la Gaule.

Bien loin de favoriser, comme l'ont dit tous

les historiens à la suite les uns des autres, les mœurs par trop libres de Thierry, elle cherche à le marier, à lui trouver une épouse de sang royal ; c'est son principal confident, Aridius, évêque de Lyon, qu'elle envoie avec le comte Roccon et le connétable Æporin, pour demander au roi des Wisigoths d'Espagne la main de la princesse Ermenberge. Malheureusenent, si Brunehaut avait de l'empire sur Thierry pour tout ce qui touchait à la politique, elle n'avait que peu d'influence sur lui pour tout ce qui concernait la vie privée. L'union du roi et de la princesse espagnole ne fut pas heureuse : dédaignée de son époux, la nouvelle reine repartit au bout d'un an pour Tolède, et cette rupture manqua de faire éclater une guerre désastreuse. En effet, le père d'Ermenberge, le roi Witterich, ou Betteric, s'allia avec Clotaire, Théodebert, et le roi des Lombards Agilulf, pour venger l'injure de sa fille. Heureusement pour Thierry, Witterich mourut bientôt et la coalition se dissipa presque aussitôt.

Nous voici maintenant arrivés à un des événements qui sont le plus reprochés à Brunehaut, la mort de saint Didier. On se rappelle que cet impétueux évêque avait été déposé par

un synode et relégué à l'île Barbe. Au bout de quelques années d'exil, Brunehaut le crut suffisamment puni et lui fit grâce complète. Aussitôt l'évêque de Vienne revient à la cour; mais, bien loin d'avoir calmé sa fougue, l'exil n'avait fait que l'exaspérer; à peine de retour, il se met à accabler de reproches Thierry, au sujet du renvoi de sa femme. Thierry n'aimait pas qu'on s'occupât de ses affaires d'intérieur; mais il n'était pas sanguinaire; il se contenta pour toute punition de renvoyer l'évêque de Vienne dans son diocèse. En route, au passage d'une petite rivière, la Chalarone, dans le pays de Dombes, Didier fut assommé et dépouillé par quelques brigands. Ce fut par l'ordre du roi, d'après le conseil d'Aridius et de Brunehaut, disent les historiens hostiles à la reine, le moine Jonas et Frédégaire. Mais rien ne prouve cette accusation; malgré tous les soins de Brunehaut, les voyageurs étaient souvent victimes, comme Didier, de la violence des brigands; et nous avons peine à croire que l'évêque de Lyon, Aridius, qui paraît avoir été un très-recommandable prélat, ait oublié la charité chrétienne au point de faire assassiner un de ses collègues. D'ailleurs, la conduite que

Thierry et Brunehaut tinrent quelque temps après vis-à-vis de Colomban, prouve bien qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre aucune envie d'ajouter de nouveaux noms à la liste suffisamment longue des martyrs chrétiens.

Nous verrons en effet, dans le chapitre suivant, la reine Brunehaut et le roi Thierry, grièvement insultés en public par le moine Colomban, mépriser ses injures, et ne pas se départir du calme qu'il convient aux esprits sensés de montrer vis-à-vis des extatiques, des fanatisés et des fous de toute espèce.

CHAPITRE X

610

L'intérieur de Brunehaut : une villa royale sous les Méro vingiens. Saint Colomban : son exil.

En attendant que Colomban vienne à son tour troubler l'existence de Brunehaut, peut-être serait-il à propos de faire connaître au lecteur un intérieur royal de cette époque lointaine.

Il ne faut pas croire d'abord que toutes les villas des rois francs fussent, comme l'a dit Augustin Thierry, une sorte de grande ferme en bois, entourée de cahutes, de chaumières d'esclaves, et rappelant les villages de la Germanie.

Cette description se trouve, il est vrai, presque textuellement dans l'histoire de Sismondi, qui l'a copiée lui-même dans les œuvres du père Lery. Que les Mérovingiens eussent quel-

ques résidences à peu près semblables dans les sauvages cantons du Nord, aux bords embrumés de l'Escaut, ou au fond des grandes forêts austrasiennes, c'est possible; mais en Neustrie, en Bourgogne, même dans le sud de l'Austrasie, presque partout enfin, la villa des rois francs était fort différente du petit tableau de fantaisie, adopté généralement aujourd'hui comme type des demeures royales dans la France du sixième siècle.

Voici au contraire une description exacte de la villa de Bourcheresse, la demeure favorite de Brunehaut et de Thierry. La villa ou le palais, comme on disait indifféremment, s'élevait dans un vallon verdoyant, à peu de distance de l'antique cité romaine d'*Augustodunum* (Autun). Pour y arriver, on traversait d'abord un vrai parc à la française, où l'on voyait des allées droites, des arbres taillés, des grottes en rocailles, des tonnelles de vigne symétriquement disposées. Des statues ornaient les parterres qui dessinaient, en traits de fleurs, des oiseaux ou des figures géométriques; au centre du jardin se trouvait une vaste terrasse, entourée de balustrades de marbre, couverte de grands pots en terre cuite peints et dorés, où s'é-

panouissaient des fleurs rares et des orangers. Sur cette terrasse était bâtie la maison royale, de marbre ou de pierre de taille bien polie, basse, sans étages, s'étendant en longueur, l'une de ses façades au midi, l'autre regardant le nord; le toit était plat, en terrasse, surmonté seulement d'un léger belvédère. On pénétrait d'abord dans un véritable *atrium* à la mode romaine et qui n'en différait que par le nom; c'était le *proaulium* (dont nous avons fait préau). C'était sur le *proaulium* que s'ouvraient les grands appartements royaux : le *salutatorium*, où l'on recevait les visiteurs, puis le *consistorium*, véritable salle du trône, où, sous un dais de pourpre, reposait le siége en bronze doré du roi ; les murs étaient décorés de quelques fresques; le sol était revêtu de riches mosaïques et de plaques de verre de couleur incrustées dans du bitume. Dans cette salle se tenaient les grandes assemblées des principaux leudes, les conciles d'évêques; c'était là aussi qu'on recevait les ambassadeurs des rois étrangers; de grandes horloges d'eau, des clepsydres, indiquant les heures, les jours, les saisons, ornaient cette vaste pièce, un peu pauvre en mobilier ; les Francs méprisaient

l'usage romain des lits et des siéges moelleux; quelques bancs de bois assez simples, des escabeaux à trois pieds et sans dossier, tel était l'ameublement un peu dur des rois mérovingiens. On affichait dans le *consistorium* toutes les décisions, tous les décrets royaux qui prenaient dès lors force de loi.

Le *consistorium* était donc la pièce importante, le centre en quelque sorte de la vie politique chez les rois mérovingiens; à côté, une autre salle jouait également un grand rôle, et fort estimé, dans l'existence des commensaux du palais: c'était le *trichorum* (salle à manger), soutenu par deux rangs de colonnes, et où dînaient, à trois tables séparées, le roi et sa famille, les officiers qualifiés de commensaux ou de comtes du roi, et enfin tous les hôtes, moines, guerriers, voyageurs, qu'accueillait généreusement la fastueuse hospitalité mérovingienne. La villa renfermait en outre une multitude de chambres, peu grandes il est vrai, chacune n'ayant environ que trois mètres carrés, toutes sans cheminées, mais exposées les unes au midi pour l'hiver, les autres au nord pour l'été; puis des chauffoirs, des bains, dont tout le monde faisait grand usage à cause de l'ab-

sence totale de linge et de l'habitude de porter longtemps, des mois et des années, les mêmes vêtements sur la peau nue. L'édifice entier était chauffé, pendant les froids, par de grands tuyaux passant sous les planchers et venant d'un immense foyer établi dans les soubassements; pendant l'été, ces mêmes tuyaux apportaient au contraire l'air frais de vastes souterrains.

Autour du corps de logis principal s'étendaient des portiques, des oratoires, des salles de jeux; plus loin des écuries pour les chevaux et les chameaux, alors d'un usage général.

Du reste, la villa était bien construite : on avait toujours soin de laisser, entre le plafond des différentes pièces et le toit en terrasse, un espace vide qui garantissait tour à tour de l'excès du froid et de l'excès du chaud. Par exemple, les portes intérieures des appartements étaient inconnues; elles étaient remplacées par de lourdes tapisseries, des portières tissées de laine et de soie, auprès de chacune desquelles veillait un jeune esclave. On peut voir, par ce que nous venons de dire, que la villa mérovingienne n'était pas si barbare qu'on se l'imagine, et que, sauf l'inconvénient de cette trop

grande quantité de portiers intérieurs, elle soutiendrait avantageusement la comparaison avec nos modernes demeures.

Les arts d'agrément y étaient même en honneur; les repas avaient lieu au son de la cithare et du tambour, cet instrument *qui produit une harmonie très-délicieuse*, au dire d'Isidore de Séville, probablement peu blasé en fait d'impressions mélodiques. Une distraction fort recherchée consistait à se faire chanter par les clercs des évêques (17) présents à la cour, l'ordinaire de la messe ou les vêpres, qu'on n'écoutait en ce cas qu'au point de vue musical. Un seul détail rappelait la barbarie germaine : cloués aux portes extérieures de la villa, des trophées de chasse ensanglantés, têtes de cerf ou d'uroch, peaux de loup, ailes d'aigle ou de vautour, restaient là jusqu'à ce qu'ils tombassent en poussière, au grand détriment de l'odorat des commensaux royaux.

C'était donc dans cette habitation presque romaine, et par conséquent conforme à ses goûts, que Brunehaut résidait habituellement. Un jour d'été de l'année 610, le roi Thierry étant à la chasse, la vieille reine se tenait dans le *salutatorium*, assise sur son fauteuil de

bronze doré, devant une table d'argent massif; elle était vêtue d'une robe mêlée de laine et de soie, teinte de pourpre, sur laquelle retombait une chlamyde de même couleur, retenue sur sa poitrine par une agrafe d'or; un diadème de pierreries, montées en forme de trèfles et de fleurs de lis, brillait sur son front encore, malgré l'âge, poli comme l'ivoire; de larges bandelettes de soie écarlate s'enroulaient autour de ses cheveux blancs, nattés en longues tresses; à ses côtés se pressait tout le personnel de sa cour; d'abord, assises auprès d'elle et de sa petite-fille, Theudelane, la sœur du roi Thierry, les grandes dames de Burgondie, les épouses des patrices et des ducs, les *évêchesses* (18), nombreuses alors, chastement vêtues d'une robe montante et serrée, couleur de mauve tendre, en laine parsemée de fils d'or; puis, les jeunes filles attachées à la personne de la reine, coiffées uniformément de gracieux rubans violets comme l'améthyste, les femmes des comtes du roi, les bras ornés de bracelets d'or, la robe moulant leurs formes, et garnie soit de fourrures de taupe ou de loir, soit de franges en écorce odoriférante de cèdre, soit encore de délicates broderies en petites plumes d'oiseaux

rares, enchâssées dans des cordons de soie.

Autour de cette cour féminine allaient et venaient par la vaste salle les patrices burgondes (19), parés, comme des consuls romains, de la tunique à palmettes d'or et à bandes de pourpre, les ducs francs en habits de guerre, avec leurs lourds ceinturons décorés de bossettes en métal; mêlés à eux, des nobles d'outre-Loire, couverts ceux-là, à la mode d'Aquitaine, d'un petit manteau rond, d'une tunique à larges manches bouffantes, ayant aux pieds de fines bottines à haut talon armées d'un long éperon de fer; enfin des Wisigoths, venus pour voir la reine, leur compatriote, pour chercher fortune auprès d'elle, ayant encore leur tenue de voyage et de combat, des habits de toile, d'énormes bottes en cuir de cheval, et, battant à leur côté, la large épée, déjà célèbre, sortie des ateliers de Tolède.

Ces convives royaux, comme on les nommait alors, s'occupaient diversement : les uns causaient entre eux de leurs guerres ou de leurs voyages, les autres écoutaient des joueurs de cithare espagnols, les musiciens favoris de la reine; un assez grand nombre prenaient différents rafraîchissements, disposés sur des tables

tout autour de la pièce; dans la vaste salle la joie semblait régner; on est toujours gai dans les cours. A chaque instant arrivaient de nouveaux hôtes, tous empressés d'aller saluer Brunehaut à la mode franque, mode qui consistait à s'arracher délicatement un cheveu et à l'offrir à la personne qu'on voulait honorer; la lourde portière qui fermait le *salutatorium* se levait et retombait sans cesse. Une fois encore la voici qui se lève: c'est un moine qui entre d'un pas lent; sa robe de bure est effrangée par l'usage, déteinte par le soleil et la pluie; sa figure est pâle, sans expression; morne, il s'avance les yeux extatiquement levés au ciel; on dirait, au milieu de cette cour joyeuse, la figure de la Pénitence, détachée par miracle de quelque fresque des catacombes; il traverse la salle, sans parler, sans voir; devant lui, comme devant une apparition divine, les bouches se taisent, les têtes se courbent et les genoux s'inclinent.

La reine elle-même, la fière Brunehaut, se lève et courbe le front; elle fait appeler les enfants du roi Thierry; elle les amène au-devant de l'homme vêtu de bure: « Saint moine Colomban (20), lui dit-elle, voici les fils du roi: que ta bénédiction leur porte bonheur. »

Le moine se tait un instant, et, dans le grand silence de l'assemblée, lentement, les yeux mi-fermés : « Je ne les bénirai pas, répond-il, et sachez que jamais ne régneront ces enfants, car ce sont les fils de la débauche. »

A cette insulte si gratuite, si inattendue, Brunehaut frémit, les nobles francs s'indignent; mais, cependant, nul n'ose, comme il le devrait, punir l'insolent, et le moine sort paisiblement du palais en murmurant à voix basse quelque prière mystérieuse.

Lorsque Thierry apprit de sa grand'mère l'outrageante conduite de saint Colomban, il voulut en tirer vengeance, mais la religion, ou plutôt la superstition, l'empêcha de se montrer trop sévère; il se contenta d'interdire à tous ses sujets d'avoir aucun rapport avec le moine irlandais et ses compagnons, défendant en outre de leur fournir quelque provision que ce fût.

Bientôt la disette se mit dans les trois monastères fondés par Colomban, et le mystique personnage, s'apercevant que la foi qui transporte les montagnes, ne suffit malheureusement pas pour faire vivre les hommes sans manger, retourna à la cour de Bourgogne pour deman-

der à Thierry de lever cette sorte d'interdit alimentaire.

Quand le saint revint, le roi était justement à dîner, gaiement entouré de ses convives ordinaires; il ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer à Colomban, ce qui était tenu à grand honneur, quelques plats de la table royale. Mais, à la vue des coupes de cidre et de vin de Cahors, des mets délicats qu'on lui présentait respectueusement, le caractère irascible du saint se réveilla subitement. « Qu'est ceci, » dit-il ? « C'est, lui fut-il répondu, un envoi du roi Thierry. » — « Le Très-Haut, reprit Colomban avec l'urbanité et la modestie qui semblent l'avoir caractérisé, le Très-Haut réprouve les présents des impies; il ne faut point que nous autres enfants de Dieu nous touchions des lèvres aux mets impurs de ceux qui nous mettent à l'écart. » A ces mots, dit Frédégaire, d'eux-mêmes les vases se brisèrent et tombèrent en morceaux. Peut-être, si nous ne craignions pas d'être taxé d'incrédulité, ferions-nous remarquer que quelque mouvement trop brusque du saint homme put fort bien être la cause de ce miraculeux bris de vaisselle.

A la suite de cette nouvelle aventure, Colomban ne vint plus voir Thierry ni Brunehaut; mais, en revanche, il les accabla de lettres injurieuses, de menaces d'excommunication, si bien que Thierry, impatienté et qui, à chaque nouvelle injure, se contentait de dire : « Ce moine voudrait que je fisse de lui un martyr, mais je ne suis pas assez fou pour cela, » finit par le faire embarquer sur la Loire pour le ramener à Nantes, et de là en Irlande, son pays natal. Mais, le mauvais temps ne permettant pas de faire sans danger le voyage d'outre-mer, Brunehaut et Thierry laissèrent Colomban libre d'aller où il voudrait, pourvu que ce ne fût pas dans leurs États. Colomban se réfugia chez le fils de Frédégonde, Clotaire, par qui il fut d'autant mieux accueilli qu'il s'empressa de lui prédire la ruine de Brunehaut et de ses petits-fils, dont lui, Clotaire, devait être prochainement le vainqueur et l'héritier.

CHAPITRE XI

611 — 612

Le guet-apens de Seltz et la bataille de Tolbiac.

L'aristocratie austrasienne, qui dominait entièrement le faible Théodebert, véritable précurseur des rois fainéants, n'avait pas cessé, on l'a vu, de lutter plus ou moins ouvertement contre Brunehaut et Thierry. La guerre avait déjà été sur le point d'éclater par suite de l'insolence de la jeune reine d'Austrasie, Blichilde, qui, après avoir convenu avec Brunehaut d'une entrevue de réconciliation, s'était, poussée par les leudes, refusée à s'y rendre en des termes rien moins que respectueux pour l'aïeule de son mari. Dans leur haine mutuelle, Théodebert et Thierry essayaient chacun depuis quelque temps d'attirer à leur parti le roi de Neustrie; mais Clotaire était resté neutre,

d'après l'avis de saint Colomban, devenu pour le moment une sorte de ministre consultant.

Enfin, en 610, sans déclaration de guerre, Théodebert envahit l'Alsace, séparée de l'Austrasie lors du partage de l'an 596. Se rendant aux conseils de Brunehaut, qui sentait que la force du droit était du côté de la Bourgogne, Thierry, avant de recourir aux armes, demande à son frère de réunir une assemblée des principaux de la nation franque qui décidera de leur querelle. Théodebert y consent; le lieu de la réunion est fixé à Seltz; Thierry s'y rend, ainsi qu'il avait été convenu, avec une escorte de dix mille hommes, et se voit subitement entouré de plus de cent mille guerriers, de toutes les forces de l'Austrasie. Tombé dans ce piége, il est contraint de céder à son frère l'Alsace, le pays de Thurgovie, une partie de la Champagne (Troyes et ses environs); ce n'est pas tout; excités par Théodebert, les Alemans viennent ravager la Suisse burgonde. Thierry en a du reste facilement raison.

Mais alors, comme un défi à la morale publique, à ces lois de Brunehaut qui punissaient de mort celui, quel qu'il fût, qui tuait sans raison, le roi Théodebert égorge tranquil-

lement sa femme pour plaire à une de ses maîtresses. Ce meurtre indigna tout ce qu'il y avait encore d'honnêtes gens dans la nation franque; Brunehaut elle-même, bien que Blichilde fût son ennemie, se souvint de la pauvre Galeswinthe et voulut venger cette nouvelle victime. C'était d'ailleurs bien le moment d'exterminer ce Théodebert, qui, reniant les souvenirs de son père et de son aïeul, était plus coupable encore aux yeux de la reine que Clotaire lui-même. Par les soins de Brunehaut, de ses agents gallo-romains, un traité est conclu entre Thierry et Clotaire; ce dernier restera neutre, laissera Thierry anéantir ce Théodebert, ce fils de l'esclave, cet intrus dans la race royale des Mérovingiens; en revanche, Thierry donnera à Clotaire sa part des dépouilles, il lui restituera le duché de Dentelin, tout le pays entre la Seine, l'Oise et l'Océan, enlevé par l'Austrasie à la Neustrie.

Clotaire accepta avec empressement et devint l'allié de Thierry; affaibli comme il l'était, ses armées, que d'ailleurs on ne lui demandait point, n'auraient pas été d'un grand secours dans la lutte qui se préparait; il n'en rendit pas moins service à la cause de Thierry.

Colomban, qui était tout dévoué au fils de Frédégonde, part pour la cour d'Austrasie où, déjà, dans un précédent voyage, Théodebert, en haine de Brunehaut, l'avait admirablement accueilli. Mais Théodebert est devenu l'ennemi de Clotaire, et c'est pour amener la chute du malheureux roi d'Austrasie que Colomban va se rendre cette fois au palais de Metz; encore, si c'était l'horreur du meurtre de Blichilde qui faisait oublier au religieux irlandais les bienfaits dont Théodebert l'avait accablé : don d'un canton entier des bords du Rhin pour nourrir ses moines, cadeaux en or et en argent destinés aux autels; mais non, c'est la politique seule qui fait agir Colomban; d'ailleurs un meurtre était moins grave en ce temps-là qu'aujourd'hui aux yeux du clergé ; et tous les évêques de France avaient parfaitement absous Chilpéric de l'assassinat de Galeswinthe. Colomban n'exhortera donc pas avec onction le coupable au repentir; ce qu'il veut, ce n'est pas son salut, c'est son trône. Et, en effet, à peine arrivé au palais, introduit devant Théodebert, brusquement, sans préambule : « Fais-toi prêtre, lui dit-il, autrement tu risques fort pour ta vie éternelle et même pour ta vie terrestre. »

On était un peu habitué aux étrangetés de Colomban; cette proposition fit rire le roi et ses courtisans. « On n'a pas encore vu, lui répondirent-ils, de roi qui se soit ainsi fait prêtre ou moine de sa propre volonté. » — « Si Théodebert ne se fait pas prêtre volontairement, répliqua Colomban d'un ton prophétique, dans peu il le sera malgré lui. » Sur ce, le saint s'en alla, laissant le roi et le peuple d'Austrasie fort inquiets de cette prédiction de funeste augure. Clotaire et Colomban connaissaient bien les hommes : décourager l'adversaire, c'est le meilleur moyen de le vaincre; prédire au nom de Dieu une catastrophe, en ces temps superstitieux, c'était l'amener presque à coup sûr.

Au printemps, Thierry réunit dans les environs de Langres les contingents tirés de toutes ses provinces, mais où dominait l'élément gallo-romain, les Aquitains, dévoués généralement à la cause de Brunehaut, ayant envoyé toutes les milices de leurs importantes cités. Thierry, grâce à ces troupes imbues encore de l'esprit de discipline romain et bien commandées par le duc Chadoinde qui sera plus tard le généralissime de Dagobert, aura sur Théode-

11

bert un véritable avantage, celui de la civilisation sur la barbarie.

Une première rencontre a lieu sous les murs de Toul; les Aquitains et les Burgondes écrasent l'armée de Théodebert qui, épouvanté, prend la fuite, franchit les Vosges et se réfugie dans Cologne, espérant s'y refaire une seconde armée, grâce aux nombreux renforts qu'il attendait des points les plus reculés de ses domaines et des contrées barbares qui touchaient à ses frontières.

Cologne, cette ancienne colonie impériale placée par Claude sous le patronage d'Agrippine, était restée un centre de civilisation; il s'y trouvait encore, malgré les fréquents passages des invasions germaines, un petit foyer d'esprit romain. Brunehaut y avait séjourné à diverses reprises, au temps de ses régences en Austrasie, et les habitants de la ville, paisibles descendants des vieux colons romains, étaient restés attachés de cœur à cette reine qui les avait protégés contre les pillages et les mauvais traitements des leudes. On comprend quelle dut être leur épouvante en voyant défiler dans leurs rues étroites, garnies de magasins et d'entrepôts, le sinistre cortége d'hommes de

guerre qu'avait appelés à son aide des plus sauvages cantons de la Germanie l'entourage farouche du roi Théodebert.

D'abord, arrivèrent les leudes des frontières éloignées, les chefs austrasiens, les ancêtres des féodaux, menant à la bataille, du haut de leurs grands chevaux belges, leurs troupes de *fidèles*, comme des meutes de chiens à la curée. Puis, vinrent successivement les Saxons des bouches du Weser, coiffés de hures de sanglier, de têtes de loup grimaçantes, marchant sous la bannière d'Irmensul, où brillait leur emblème, la rose sauvage des forêts; les tribus des bords de la Baltique, les guerriers aux cheveux rouges, aux yeux verts; les Thuringes à la chevelure relevée en aigrette, aux longues moustaches blondes pendantes; les Souabes des monts Sudètes, nus à l'antique mode germaine, armés seulement de boucliers de bois et de gigantesques massues. Après eux, ce fut le tour des hommes du Nord de race danoise, conduits par leurs rois de mer et d'aventures, entre choquant leur courte hache et chantant les *bardits* des ancêtres. Enfin, comme pour fermer la marche de la barbarie, défilèrent dans Cologne, s'avançant aux sons rhythmés

de leurs blancs tambours de guerre, accroupis sur leurs maigres coursiers à l'échine osseuse, aux jambes grêles tachées encore de la boue du Danube les escadrons des Huns-Avares dont la face étrange, atrocement tailladée par le fer, épouvantait les Gallo-Romains. Toute cette armée campa sous les murs de la ville, attendant, en essayant de s'organiser, l'arrivée des troupes de Brunehaut.

Bientôt les coureurs de Théodebert signalèrent l'approche de l'ennemi. Favorablement accueilli par les populations de l'Austrasie méridionale, encouragé même par les évêques, notamment par celui de Mayence, Léonise, qui lui conseillait peu chrétiennement d'exterminer sans pitié son frère et toute sa race, Thierry était parvenu sans obstacle à quelques lieues de Cologne. Les Austrasiens et leurs sauvages alliés voulurent marcher au-devant des envahisseurs, et ce fut dans les plaines déjà célèbres de Tolbiac que se heurtèrent les deux armées franques, dont l'une, celle de Thierry, représentait véritablement la France future, tandis que s'incarnait dans l'autre, dans celle de Théodebert, le vieil esprit germanique.

Boucliers contre boucliers, les épées contre

les poitrines, brusquement, d'un premier élan les deux troupes s'entre-choquèrent ; en un instant, les haches entrèrent dans les têtes, les poignards dans les gorges ; serrés, comme emboîtés les uns dans les autres, les boucliers devinrent inutiles ; d'une fureur sans égale, les combattants s'entre-tuaient grisés de carnage ; les cris mêmes de guerre avaient cessé ; nulle tactique, que de frapper le plus possible. La mêlée était si épaisse que des rangs entiers de morts, poussés par les vivants qui les suivaient, s'avançaient rigides et pâles, n'ayant pas la place de tomber, s'enferrant chaque pas davantage sur les lances et sur les épées ; en plus d'un endroit, il y eut même, de chaque côté, des rencontres de bataillons entiers de cadavres (*authentique*) qui ne pouvaient même pas s'affaisser sur le sol, étreints dans les remous de cette tempête humaine. Par moments, comme un éclat de foudre, brillait au-dessus des glaives levés et des haches tournoyantes une forme d'homme toute rouge, bondissant sur un cheval ensanglanté, sans s'inquiéter de retomber sur les piques levées ou sur les pointes d'épée ; c'était quelque noble franc, en qui se réveillaient les vieux instincts de ses pères, et qui, habillé

d'écarlate suivant la mode des plus braves, pour que le sang ne parût pas, frappait sans cesse, sans repos, en proie à l'extatique fureur qu'inspiraient jadis à leurs fidèles les pâles fiancées promises par Odin aux guerriers qui savaient mourir.

Des deux côtés, du reste, la rage était égale; lourds Burgondes, rudes Austrasiens, sauvages hommes du Nord, miliciens d'Aquitaine, agiles fantassins de Gascogne, tous s'acharnaient à la moisson sanglante; une journée entière, du lever au coucher du soleil, les épées et les francisques, les massues et les lances, les angons et les scamasaxes tranchèrent les têtes, broyèrent les crânes, déchiquetèrent les membres, fracassèrent les os; enfin, après de longues heures de lutte, la Gaule de Brunehaut l'emporta; les hordes barbares plièrent et reculèrent en désordre. Définitivement vaincus, Théodebert et ses cavaliers, après avoir vu tomber Gondulf, le maire du palais d'Austrasie, s'enfuyaient vers Cologne; à leur poursuite s'élançaient haletants les vainqueurs, et la plaine de Tolbiac restait vide de combattants.

Cependant, le jour allait finir: les cris des blessés, les plaintes des mourants lentement

s'éteignaient; la nuit, nuit d'été calme et reposante, doucement descendait du ciel; inutiles, les plaintes s'étaient tues; sur ce grand champ moissonné de la fureur humaine régnait le vaste silence de la mort et des ténèbres; au loin seulement, dans la noire forêt des Ardennes, sentant le sang, mais craignant l'homme, les loups hurlaient d'impatience.

CHAPITRE XII

612 — 613

Triomphe de Thierry. Prétentions de Clotaire. Mort de Thierry, 613. Brunehaut régente. Les trahisons des leudes austrasiens. Défense de Sens par l'évêque Lupus. Le premier tocsin. Captivité et supplice de Brunehaut, 613.

D'un formidable élan l'armée de Thierry s'élança à la poursuite des vaincus. Cologne ouvrit ses portes; Théodebert (21), pourchassé au delà du Rhin par Berthaire, camérier du palais, fut arrêté avec toute sa famille; son fils, Mérovée, fut tué, et le roi détrôné rentra prisonnier dans Cologne. Thierry lui laissa la vie, mais il le fit immédiatement dépouiller de ses vêtements royaux qu'il donna à Berthaire, ainsi que le cheval richement harnaché qu'avait monté le roi d'Austrasie.

Thierry et Théodebert quittèrent bientôt Cologne; celui-ci pour s'en aller dans un monas-

tère de Châlon recevoir, en échange du diadème emperlé des rois, l'humble tonsure monacale; celui-là, au contraire, pour rentrer triomphant dans Metz, où l'attendait pleine de joie pour le présent, pleine d'espérance pour l'avenir, son aïeule Brunehaut, qui avait auprès d'elle ses quatre arrière-petits-fils, Sigebert, Corbus, Mérovée et Childebert.

Clotaire, dès qu'il avait appris la nouvelle du triomphe de Thierry, s'était emparé de tout le duché de Dentelin, auquel il avait joint par extension quelques autres pays dont la cession ne lui avait nullement été promise dans le traité. Brunehaut, qui ne demandait du reste probablement qu'un prétexte pour lancer contre le roi de Neustrie les forces victorieuses de Thierry, engage son petit-fils à saisir l'occasion; Thierry, cependant, avant de marcher contre Clotaire, le somme de sortir des territoires envahis. Le roi de Neustrie ne tient pas compte de ces réclamations; ce n'en est que plus heureux pour Thierry; il a pour lui le bon droit, ce qui est quelque chose, la force, ce qui est beaucoup, et il va réunir aisément à sa couronne les lambeaux de provinces que possède encore Clotaire; Brunehaut va donc enfin

voir son petit-fils, l'héritier de Sigebert, régner, maître absolu du double droit de la naissance et de l'épée, sur ce beau royaume de France qu'avait rêvé Clovis, et qui n'existera que bien rarement dans l'histoire, sous Charlemagne et sous Napoléon.

Mais la Mort semble la complice, la fidèle alliée du sang de Frédégonde; Thierry a déjà rassemblé de nouveau à Metz ses armées triomphantes; le seul souffle de ses chevaux suffirait à renverser le frêle et tremblant édifice de la royauté neustrienne, et voilà que tout s'arrête : Thierry est tombé subitement malade; du camp on l'a rapporté dans son palais, mourant déjà et du même mal que son père Childebert. « C'est Dieu, soupire saint Colomban, qui est venu venger par la maladie les souffrances de Colomban, son serviteur chéri; c'est Dieu qui a exaucé les vœux ardents de Clotaire. » Le roi de Neustrie n'avait-il pas plutôt invoqué les mânes de sa mère? En quelques jours, Thierry meurt d'une dyssenterie, dit Clotaire, du poison, dit Brunehaut.

Et alors, les rôles sont changés; tout maintenant favorise Clotaire; un grand nombre des anciens leudes de Théodebert, par haine de

Brunehaut, passent au parti du roi de Neustrie; et Arnoul, Pépin (22), les deux ancêtres des Carlovingiens, les ducs Alethée, Sigoald, Roccon, Endelon, c'est-à-dire les chefs de l'aristocratie austro-burgonde, l'encouragent à attaquer Brunehaut, et, impatients de trahir, le préviennent de se hâter. Clotaire entre donc, facilement victorieux, dans les États de Thierry, appelant autour de lui tous les partisans de Théodebert, tous les ennemis de Brunehaut; il avance jusqu'à Andernach près Coblentz; la reine recule de Metz à Worms, emmenant avec elle ses arrière-petits-fils; mais, dans l'immense douleur que lui a causée la mort de Thierry, elle ne perd pas courage; il lui reste des amis, des fidèles; elle le croit du moins; une fois encore la vieille reine saura faire tête à la tempête; elle envoie un des leudes, sur qui elle croit pouvoir le plus compter, Herpon, qu'elle a nommé connétable de Bourgogne, demander à Clotaire ce qu'il vient faire dans les États des enfants de Thierry et le sommer d'en sortir.

Clotaire refuse; il demande différentes choses, restitutions de provinces, tutelles des orphelins royaux, puis que Brunehaut se présente devant

les leudes assemblés et se soumette à leur jugement, c'est-à-dire qu'elle se livre elle-même à ses mortels ennemis. Brunehaut savait déjà du reste qu'entre Clotaire et elle, tous deux seuls en présence, ce devait être une guerre à mort.

Pour que le pouvoir ait plus d'unité, elle rompt audacieusement avec la fatale coutume qui partage les États des rois francs entre tous leurs héritiers; un seul de ses arrière-petits-fils régnera; ce sera l'aîné, Sigebert, dont le nom aimé mais fatal devait rappeler à la vieille reine son lointain passé, mais ses malheurs comme ses joies. Sigebert est élevé sur le pavois au milieu d'une assemblée réunie dans les plaines de Worms; et, à peine proclamé, le monarque de douze ans part pour la Thuringe; il va faire armer les peuples feudataires, afin de combler les vides qu'ont faits dans les rangs de ses troupes les nombreuses désertions des leudes d'Austrasie; Warnachaire, successeur de Claudius, le maire actuel du palais de Bourgogne, un de ceux qui font parade de leur dévouement pour Brunehaut, le duc Alboin et d'autres grands, doivent guider l'inexpérience de l'enfant.

Ils revinrent bientôt, amenant d'assez nombreux contingents qui se fondirent dans l'armée que la reine, pendant la courte absence de son petit-fils, avait de son côté rassemblée en Bourgogne.

La vieille reine crut alors pouvoir résister par les armes à Clotaire, qui s'avançait avec une extrême lenteur, comme s'il eût attendu, tous les jours, l'annonce d'un de ces événements imprévus qui avaient déjà plus d'une fois changé à son profit le cours probable des choses.

Sigebert, accompagné de ses trois jeunes frères, se mit à la tête de l'armée destinée à arrêter l'invasion neustrienne, tandis que son aïeule restait à Autun, occupée à faire prendre les armes aux peuples de l'Helvétie, qui dépendaient, comme sujets ou comme tributaires, de la couronne de Bourgogne. Mais Sigebert, nous l'avons vu, n'était encore qu'un enfant; l'armée obéissait en réalité à un conseil militaire, présidé par le maire du palais, Warnachaire, et composé d'Arnoul, de Pépin et des principaux *farons*, tant évêques que laïques, tous gagnés à Clotaire et secrets ennemis de Brunehaut. Warnachaire (23), Arnoul, Pépin

avaient d'avance fait leurs conditions; le prix de leur félonie devait être, pour Warnachaire, la mairie à vie, pour Arnoul, l'évêché de Metz, pour Pépin, la pleine propriété des terres qu'il administrait en qualité de *domestique* du palais d'Austrasie. Il ne s'agissait plus que de trouver l'occasion de trahir : ces occasions-là se rencontrent aisément.

D'abord, dès le début de la campagne, une partie du contingent austrasien déserte et passe à Clotaire; l'armée de Sigebert commence à se troubler; ceux qui ne sont pas du complot s'inquiètent, perdent courage. Malgré sa jeunesse, le fils de Thierry avait la valeur de ses aïeux; il veut, en dépit de ces désertions, marcher à l'ennemi; perfidement Warnachaire l'y encourage. Bientôt on est en vue de l'armée de Clotaire, dans les plaines que traverse l'Aisne (près de Châlons-sur-Marne). Sigebert donne le signal du combat; à la tête de sa cavalerie il va s'élancer sur l'ennemi; mais, au lieu de le suivre, les leudes qui l'entourent restent immobiles, les soldats reculent; on lui impose la retraite; le conseil de guerre force le jeune roi à revenir sur ses pas, à reculer jusqu'à la Saône; et, durant le trajet, on éloigne de

lui le peu d'hommes qui lui sont restés fidèles.

Et, pendant ce temps, tous les gouverneurs des villes burgondes ouvrent leurs portes à Clotaire et à ses lieutenants. Une seule résista, ce fut la cité de Sens, qui obéissait à l'évêque Lupus, un des rares prélats dignes de comprendre Brunehaut et par suite de lui être fidèles. Devant l'armée de Clotaire, il fait fermer les portes, appelle aux remparts les habitants de la ville; Clotaire va donner l'assaut : un bruit étrange l'étonne et l'arrête; c'est, pour la première fois dans l'histoire, le tocsin qui sonne aux clochers de Sens. Jusqu'ici les cloches n'avaient servi qu'à annoncer les solennités religieuses, qu'à appeler aux offices : pour la première fois, c'est aux armes qu'elles appellent et c'est le péril qu'elles annoncent.

Effrayé, Clotaire battit en retraite, comme si les cloches sacrées lui parlaient au nom de Dieu et lui défendaient d'avancer.

Mais cet échec fut le seul; arrivée au centre même de la Bourgogne, l'armée de Sigebert, que suit de près celle de Clotaire, s'est arrêtée; Clotaire la rejoint; les troupes des deux côtés fraternisent et proclament avec enthousiasme le fils de Frédégonde seul roi de tous les pays

francs. Les conjurés se précipitent sur la tente où reposent, ignorants du péril, les enfants de Thierry, fatigués d'une longue marche; ils se jettent sur eux pour les livrer à Clotaire.

Dans le tumulte, un seul échappe, Childebert (24) : il saute sur un cheval qui se trouvait là par hasard et, droit devant lui, s'enfuit à l'aventure. Nul ne sut alors ce qu'il était devenu, on le crut mort dans sa fuite, de misère ou de faim; mais une vieille tradition, consolante légende à laquelle nous voulons croire pour notre part, prétend que de ce proscrit descend une des plus nobles familles qui aient porté la couronne impériale, la famille des Habsbourg. Du moins, le sang de Brunehaut ne serait pas éteint à jamais et battrait encore de nos jours dans des cœurs dignes de la reine d'Austrasie.

Les trois autres enfants, Sigebert, Corbus et Mérovée, furent livrés à Clotaire qui fit froidement égorger les deux premiers; le troisième seul fut épargné; tout jeune, il était peu à craindre; c'était d'ailleurs le filleul de Clotaire, qui, superstitieux comme tous les cruels, craignait d'attirer sur lui la vengeance divine, en immolant celui que l'Église nommait son fils spirituel. Cette fois, c'en était fait de la race de

Sigebert, du trône de ses fils, et les ossements de Frédégonde en devaient tressaillir de joie dans leur caveau funèbre de Saint-Vincent de Paris.

On comprend quelle dut être, en revanche, l'horrible, l'épouvantable douleur de Brunehaut, quand lui parvinrent ces fatales nouvelles. Quel asile pouvait-il lui rester? D'ailleurs, en avait-elle encore besoin, ne valait-il pas mieux pour elle mourir immédiatement, maintenant que du tronc desséché de sa race tous les rejetons étaient coupés?

Cependant, poussée par un dernier espoir de vengeance, elle voulut encore essayer de lutter, et, malgré l'âge, malgré ses quatre-vingts ans, soutenue par les restes de son énergie d'autrefois, elle se jeta dans l'Helvétie où elle espérait trouver des vengeurs pour les siens. Depuis quelques années, sa petite-fille, Théodelinde, vivait retirée dans le château d'Orbe, que Thierry lui avait donné pour apanage, avec les pays des environs, le canton de Vaud et l'Uchtland; là Brunehaut espéra, grâce à l'influence de sa petite-fille, pouvoir refaire une armée.

Dominant une gorge escarpée du Jura, le châ-

teau d'Orbe était une vieille forteresse romaine, d'aspect morne et sévère, flanquée de tours épaisses, entourée de hautes murailles en ciment; on eût pu au besoin y soutenir un long siége. Brunehaut y arriva bientôt; Théodelinde la reçut et voulait bien l'aider, venger, elle aussi, les pauvres enfants assassinés. Mais, avant qu'aucune mesure ne fût prise, précédé comme d'un messager de mort, de la terrifiante nouvelle, arriva le connétable Herpon, un des leudes les plus acharnés contre Brunehaut, à qui cependant il devait, comme nous l'avons dit plus haut, sa charge et sa fortune; nul n'ose prendre la défense des deux femmes proscrites par Clotaire; nul bras d'homme dans la contrée n'ose se lever pour les défendre; et le château n'avait pour garnison que quelques femmes et quelques clercs.

Pas de résistance possible; Herpon, ce serviteur infidèle, s'empare de Brunehaut, et, triomphant, calculant déjà de quels grands bénéfices on paiera sa capture, il entraîne la reine vers le camp de Clotaire, établi à Rionne, sur les bords de la Vigeanne. Il y parvint bientôt; à la nouvelle de son approche, Clotaire avait convoqué tous les leudes et tous les évêques de

son parti, Warnachaire à leur tête, qui d'une voix unanime avaient demandé la mort de Brunehaut, et une mort qu'elle sentît venir.

On amena donc la reine, à peine arrivée, encore brisée de la route, souillée de la poussière du chemin, devant cette assemblée de juges étranges, où se mêlaient aux armes de fer les crosses d'or, aux manteaux de guerre en peaux de bêtes les longs vêtements blancs et les étoles de soie des évêques. Là, elle put reconnaître tous ceux en qui elle s'était confiée et qui l'avaient trahie; elle put voir, nouvelle douleur pour une âme rigide et juste, l'injustice triomphante, la trahison récompensée.

Mais Brunehaut ne pouvait plus souffrir : sa race était éteinte, sœur, épouse, mère, aïeule et bisaïeule, elle avait vu mourir de mort tragique tous ceux qu'elle avait aimés ; il n'y avait plus en son âme place pour de nouvelles douleurs; toutes elle les avait épuisées; elle semblait déjà jouir du grand repos de ceux qui ne sont plus. L'âme cuirassée du triple airain du désespoir, comme enveloppée du linceul inerte, elle resta insensible, indifférente à tout, morte déjà de la mort des siens. Et, quand on l'entraîna en présence de ces leudes en furie,

de ces Pépin, de ces Arnoul, de ces Warnachaire, qui hurlaient de joie en voyant prise enfin la reine-lionne qui si longtemps les avait fait trembler, devant ce déchaînement de rage et de sauvagerie, devant ces grincements de joie sanglante, froide elle demeura, sans mot dire, sa figure de marbre ne changea pas, et l'on eût dit que cette bande d'assassins en délire n'insultait qu'un cadavre. Même quand Clotaire, ce disciple bien-aimé de saint Colomban, s'approcha l'écume et l'injure à la bouche, semblable à sa mère, et qu'il s'écria comme infamie suprême : « C'est toi qui as tué Sigebert et Mérovée, Chilpéric, mon père, Théodebert et son fils, mon fils à moi, Mérovée, enfin Thierry et ses trois enfants (ces arrière-petits-fils de la reine dont il venait d'égorger deux lui-même), » la vieille reine ne s'indigna même pas.

Exaspérés, Clotaire, roi très-pieux, Arnoul, le futur évêque, Pépin, cet ancêtre de Charlemagne, ne savent plus que faire; il faut cependant qu'elle souffre, qu'elle pleure, il faut entendre ses lamentations, boire ses plaintes, savourer sa douleur. A la torture Brunehaut ! Et pendant trois longs jours, autour du camp on la promène sur la monture infamante, le chameau,

destiné, comme l'âne de nos jours, aux plus vils usages, à porter les goujats de l'armée ; la bande des leudes la suit, en la frappant comme une esclave, des verges et du bâton qui déshonorent. Et, pendant ces trois jours, pas un mot, pas une plainte ne sortit des lèvres de la reine. Clotaire, ses leudes et ses évêques étaient encore les vaincus. Enfin, le quatrième jour, fatigués eux-mêmes de cette lutte inégale contre une vieille femme, ils se décident à en finir.

On amène un étalon fougueux, à ses flancs on suspend des éperons acérés. A la queue du cheval indompté on attache la reine par un pied, par une main et par ses cheveux blanchis ; puis le cheval est lâché ; frémissant, il s'élance droit devant lui ; par les halliers, les vallons, par les plaines et les collines, il va soufflant, écumant, cherchant à repousser de ses ruades le poids inconnu qu'il traîne après lui, et, à chaque ronce, à chaque épine, à chaque pierre, Brunehaut laisse de son sang, de sa chair et de sa vie ; derrière galopent les leudes, excitant la course meurtrière de l'étalon effaré, criant, sonnant de leurs trompes de chasse, chantant à tue-tête, d'une formidable joie. Le corps de Brunehaut n'est déjà plus qu'une masse informe,

mais le cheval va toujours, comme le fantastique coursier des ballades allemandes; il laisse loin derrière lui les montures épuisées des bourreaux; enfin, au déclin du jour, dans un vallon désert, à quelques lieues du camp de Clotaire, il s'abat à bout de forces.

Et alors, quelques pauvres gens, quelques timides clercs qui de bien loin, tout tremblants, avaient suivi cette épouvantable tragédie, craintivement s'approchèrent, apportant à la reine l'humble et touchante aumône de leurs prières et de leurs regrets. Ils s'apprêtaient à l'ensevelir; mais les leudes francs voulaient qu'il ne subsistât rien de leur ennemie; ils arrivent à l'endroit où le cheval est tombé, à coups de fouet ils écartent le menu peuple; par leurs ordres, un bûcher s'élève, et il ne reste bientôt du corps de Brunehaut que quelques cendres mêlées à celles d'un brasier; le vent de nuit les dispersera dans quelques heures comme la poussière du grand chemin. Mais, la nuit venue, semblables à des fantômes glissant dans l'obscurité, les pauvres et les clercs revinrent timidement, sans bruit; ne pouvant distinguer dans cet amas de cendres ce qui restait de la reine, ils prirent pêle-

mêle les débris du bûcher et de la victime, et, pieusement, ils les emportèrent vers Autun, psalmodiant à voix basse les offices des trépassés. Sous le grand autel de la cathédrale d'Autun qu'avait fondée Brunehaut, ils soulevèrent une pierre, creusèrent une fosse, et là déposèrent les cendres, les os à demi brûlés, les fragments d'étoffes ou de parures ramassés sur le bûcher; puis la pierre fut reposée, et l'autel élevé par la reine aux jours de sa puissance couvrit de sa protection les restes de la suppliciée (25).

Et pendant bien longtemps, pendant les longues années du règne de Clotaire, tandis que saint Arnoul, saint Colomban, le second saint Didier (Didier d'Alby), saint Goéric, saint Faron, saint Romaric, tous commensaux royaux, priaient pour leur maître et bienfaiteur, pour ce roi pieux et doux, généreux envers l'Église, quelques pauvres gallo-romains pillés, frappés par les leudes, quelques tristes clercs, tourmentés par leurs évêques, quelques misérables voyageurs, quelques mendiants sans gîte et sans pain, qui tous se ressouvenaient des lois protectrices et des asiles tutélaires d'autrefois, venaient s'agenouiller devant l'autel de Saint-Mar-

tin d'Autun, de cœur disant pour Brunehaut ces prières du pauvre et du malheureux, qui valent mieux, il faut l'espérer, que celles d'un saint Arnoul ou d'un saint Colomban!

CHAPITRE XIII

L'OPINION DE L'HISTOIRE

> Une brune viendra d'Espagne pour régner aux pays des Gaules; elle verra périr bien des rois et mourra sous les pieds des chevaux.
>
> (Prédiction de la Sibylle.)

Après avoir raconté toute la longue vie de Brunehaut, si pleine de malheurs, de catastrophes, de péripéties de toute sorte, il nous a paru convenable d'exposer en quelques lignes ce que les principaux historiens, tant anciens que modernes, ont pensé de cette grande reine qui a eu l'honneur, comme on peut le voir par l'épigraphe ci-dessus, de préoccuper jusqu'à la fabuleuse Sibylle.

Nous avons, et il n'y a pas grand mérite à cela, la prétention d'avoir donné un récit plus

exact que ceux de nos devanciers; dans notre volume, il n'y a pas un fait, pas un détail, qui ne soit tiré d'un auteur contemporain de Brunehaut, ou du moins d'un écrivain du même siècle, qui pouvait encore recueillir des souvenirs réels et sincères. Nous nous sommes, en revanche, énormément méfié de ces écrivains du moyen âge qui ont induit en erreur la plus grande partie des auteurs d'histoires de France. Ce sont des guides dangereux ; autant ils sont précieux pour les faits dont ils ont été témoins, autant ils sont peu croyables quand ils parlent de temps un peu éloignés, et surtout des origines de l'histoire. Ils se laissent entraîner à tout croire, ils admettent tout sans contrôle ; on voit bien qu'ils sont trop avides de miracles, trop curieux de prodiges, trop amoureux de légendes ; mais ils sont, avec cela, d'une si charmante naïveté qu'un peu plus on y voudrait croire comme eux. Le plus frappant exemple du peu de confiance qu'on doit avoir dans ces récits du temps passé, c'est la célèbre Chronique de Saint-Denis.

Commencé, on le sait, par les ordres de Suger, ce curieux recueil, fort bien fait ensuite au jour le jour par des témoins oculaires, pré-

sente, sous le fallacieux prétexte de nous raconter les origines de la France, une série de fables et d'inepties, à croire vraiment à une gageure contre le bon sens du lecteur.

Au moins, les auteurs contemporains de Brunehaut sont plus sérieux ; Grégoire de Tours, le pape saint Grégoire Ier, tels vont être les témoins appelés par nous pour déposer en faveur de la reine.

A tout seigneur tout honneur, écoutons d'abord le pape : « Brunehaut, dit-il, est une reine pieuse, une régente habile, une femme, une mère vraiment chrétienne ; nulle n'est plus charitable qu'elle ; on ne sait pas le nombre de ses bienfaits. C'est à elle, après Dieu, qu'on doit la conversion de l'Angleterre ; c'est grâce à elle que le royaume des Francs est autant au dessus des autres nations que les rois sont au dessus de leurs sujets. »

Grégoire de Tours va nous dire ensuite que Brunehaut était un modèle de vertu ; et il louera à différentes reprises sa sagesse, ses mérites et sa charité.

Or, il n'y a que trois contemporains qui aient parlé de Brunehaut : on voit que l'avis des deux premiers lui est favorable ; le troisième

contemporain, saint Fortunat, évêque de Poitiers, va renchérir encore: « la reine est plus qu'une mortelle, c'est une déesse, etc.... » Mais, comme Fortunat louait tout le monde, même Frédégonde et Chilpéric, pourvu qu'on lui fît quelque cadeau, nous faisons peu de cas de son opinion, et nous ne nous appesantirons pas sur ses éloges, de peu de poids à côté de ceux des deux saints Grégoire.

Maintenant, brusquement, l'opinion va changer. Brunehaut vient de mourir; et c'est le fils de sa rivale, Clotaire, qui établit sa dynastie sur le trône désormais unique de la nation franque.

Frédégaire écrit; et, nécessairement, pour plaire au roi régnant, il attaquera la mémoire de Brunehaut ; c'est lui qui invente la fable de l'amour de Brunehaut pour Protadius, l'histoire des tablettes trouvées par Warnachaire (voir note 23). Puis, vient l'hagiographe Jonas, triste moine italien, esprit fanatique et grossier, disciple précisément de ce Colomban, l'ennemi le plus acharné de la reine; avec lui, commencent les fables les plus absurdes, ces récits, honteux pour la vraie piété, où l'on voit Dieu s'occuper miraculeusement de cas-

ser la vaisselle de Brunehaut et de Thierry

Aimoin, l'auteur anonyme des *Gesta Francorum,* et l'évêque Adon, qui vivait un siècle et demi plus tard, vont encore plus loin tous les trois; c'est à cet Adon, notamment, qu'on doit l'absurde conte suivant : âgée de plus de soixante ans, Brunehaut eut un beau jour l'idée de s'unir légitimement à plusieurs maris; à ce propos, elle fit venir à sa cour saint Didier, pour lui demander son avis; saint Didier, précurseur de Molière, déclara que la polyandrie était un cas pendable ; de là, la haine de Brunehaut, et, finalement, la mort tragique du saint. Aimoin, par exemple, écrivant trois cents ans après Brunehaut, est bien forcé d'admirer les travaux dont elle couvrit la Gaule, ce qui prouve, par parenthèse, que les hommes du dixième siècle, presque contemporains et mieux informés sans doute que les savants du dix-neuvième, n'attribuaient pas, comme ceux-ci, à la domination romaine ce qui était réellement l'œuvre de la reine d'Austrasie.

Les Chroniques de Saint-Denis sont rédigées d'après les documents ci-dessus : c'est tout dire.

Parmi les historiens modernes, et par moder-

nes nous entendons ceux des derniers siècles, nous n'en trouvons aucun qui prenne franchement la défense de la reine calomniée, sauf le jésuite espagnol Mariana ; et encore, le bon père ne parle-t-il qu'incidemment de Brunehaut dans une *Historia Gothorum.* Adrien de Valois attaque furieusement la pauvre reine ; il serait, dit-il, tenté de traiter de fou et de visionnaire le malheureux Mariana. Brunehaut « *erat in concubitus hominum projecta,* » d'après cet Adrien de Valois ; mais il n'en peut donner aucune preuve ; Brunehaut, croyons-nous, avait trop à faire pour songer à aimer ; elle avait à se venger, et la vengeance est un sentiment plus fort encore que l'amour. Notre sévère auteur va jusqu'à louer les leudes d'avoir conspiré contre elle : « Son arrogance contre les grands les a deux fois forcés de conspirer. » Elle était arrogante parce que justement on conspirait contre elle et ses enfants. Toujours d'après Valois, Brunehaut ne peut pas plus être défendue par les louanges du pape Grégoire que par ce qu'il appelle le silence de Grégoire de Tours. Valois est bien forcé d'avouer là que Grégoire de Tours, contemporain impartial, ne dit rien contre Brunehaut. Quant au

pape, ajoute-t-il, il ne pouvait pas parler contre la reine, étant forcé de la flatter. Adrien de Valois se montre là bien peu respectueux pour le Saint-Père : il voudrait donc en faire un hypocrite. Velly, Cordemoy, le président Pasquier, du Tillet, voient dans les actes de la reine un mélange de bien et de mal ; dom Calmet exprime une opinion que nous verrons tout à l'heure reproduite par Henri Martin. Montesquieu se contente de reconnaître à la reine d'Austrasie de grands talents et une haute intelligence. Bossuet avait trop de génie pour croire aveuglément à toutes les calomnies débitées par les précédents historiens, mais devant une opinion presque unanime, il hésite : « Sa vertu, dit-il, tant louée par le pape Grégoire, a peine encore à se défendre. » Voltaire, avec son intelligence vive et nette, avait une profonde horreur de toute cette époque embrouillée, obscure et mal connue de son temps. Pour lui, Brunehaut, Frédégonde, leurs époux et leurs fils ne sont que des Welches, des barbares comme les sauvages du Canada ; il ne veut pas s'en occuper, n'examine rien et s'en tire, dans son *Essai sur les mœurs*, par une plaisanterie sur le chameau de Brunehaut, criminelle

et malheureuse, ajoute-t-il en un autre endroit.

Anquetil, rempli d'erreurs pour cette période, et suivant aveuglément, comme il l'avoue lui-même, l'opinion de Mézeray, veut « se hâter de faire disparaître cette mégère (Brunehaut) de la terre. » Et, cependant, quelques lignes plus haut, il n'est pas aussi affirmatif contre *cette mégère;* « il doute qu'elle fut aussi coupable qu'elle a été accusée de l'être. »

Sismondi commence par être fort injuste à l'égard de Brunehaut : « Elle avait contracté dès sa jeunesse une habitude de galanterie. » Où donc, s'il vous plaît? Etait-ce auprès des cadavres de Sigebert et de Mérovée, sous la menace perpétuelle des poignards et du poison de Frédégonde ? Mais, ensuite, vaincu par l'évidence, Sismondi se montre plus impartial : « On l'accusa de beaucoup de crimes qu'elle n'avait pas commis, on parla de son libertinage à une époque où l'âge avait probablement glacé un sang longtemps brûlant. Elle ne connut ni la pitié ni l'amour. Elle consacra à l'architecture les trésors qu'elle amassait par les concussions qui ont souillé sa mémoire. » Il y a bien là quelque chose à répondre : Brunehaut

connaissait la pitié, témoin la grâce accordée à un assassin (voir p. 85 et suivantes), son rôle dans l'affaire de Bertfried. Quant à ses concussions, c'était simplement la ferme volonté de faire payer l'impôt aux plus riches, pour l'employer, non à une architecture quelconque, mais à des travaux d'une utilité générale et incontestable.

Voyons maintenant l'opinion d'Henri Martin : « Avec ses belles années (de Brunehaut) disparut ce qu'il y avait eu de généreux en elle; toute notion du juste et de l'injuste s'éteignit dans son âme. » Eh! non, ce qui disparaît, c'est saint Grégoire de Tours, ce qui s'éteint, c'est une histoire impartiale, remplacée subitement par celle de Frédégaire, faussaire historique au service du fils de Frédégonde. Grégoire de Tours, en effet, n'a écrit que la première moitié de la vie de la reine : c'est une œuvre loyale, bien faite pour l'époque; Frédégaire, au contraire, a raconté les derniers temps de Brunehaut; et c'est là qu'abondent les calomnies qui ont fait condamner un peu légèrement par l'histoire la veuve malheureuse de Sigebert, la mère et l'aïeule des rois ennemis de Clotaire.

Michelet n'est pas favorable à Brunehaut, et nous regrettons vivement de nous trouver, sur un seul point, en désaccord avec ce maître vénéré. Mais, dans sa belle Histoire de France, l'illustre auteur a un peu sacrifié l'époque mérovingienne ; il avait hâte d'arriver à des temps plus modernes, qui convenaient mieux à son génie. Il prendrait presque parti pour Frédégonde : « Par sa lutte contre Brunehaut, elle sauva peut-être l'occident de la Gaule d'une nouvelle invasion barbare. » Nous croyons le contraire : si Brunehaut avait triomphé, la civilisation romaine se serait relevée de ses ruines et l'Occident n'aurait peut-être pas eu à subir la longue barbarie du moyen âge.

Le comte de Saint-Priest retrouve dans la grande reine « l'empreinte effacée du profil de Sémiramis. » Cela peut fort bien prêter à deux sens, car l'histoire, ou plutôt la fable, nous montre la souveraine d'Assyrie régnant glorieusement, il est vrai, mais ne se faisant aucun scrupule d'assassiner ceux qui la gênent.

Avant de terminer, rappelons l'opinion de Boccace, qui, dans son traité *De claris mulieribus,* se laisse toucher par le récit que Brunehaut est censée lui faire de ses longues in-

fortunes. Mais il semble craindre le témoignage, naturellement intéressé, de la reine d'Austrasie. Il la croit calomniée; mais, s'il se trompe, qu'on s'en prenne, dit-il, *importunitati tristissimè exorantis*, aux trop vives instances de la lamentable suppliante.

Quant aux cours d'histoire, aux biographies, aux dictionnaires, ils sont tous plus ou moins hostiles à Brunehaut.

Notre tâche est achevée; nous n'avons pas voulu réfuter une à une toutes les calomnies; nous avons simplement raconté les choses telles qu'elles furent. Le lecteur a les pièces en main, c'est à lui de juger. Qu'on nous permette seulement de dire que nous ne trouvons pas dans l'histoire une figure plus grande que celle de notre héroïne. On ne peut en réalité lui reprocher qu'une chose, la passion de la vengeance; mais, devant les crimes de Frédégonde, devant les trahisons des leudes, devant ce débordement de lâchetés et d'infamies, la passion de la vengeance n'est que la soif de la justice. Pour couronner cette carrière, il fallait, le Destin l'a compris, quelque chose de surhumain, l'auréole ou, mieux, le coup de foudre. Et quel tableau y a-t-il plus saisissant dans les

annales humaines que les derniers moments de notre Brunehaut, mourant symbole de la royauté qu'entraîne farouche, écumant, vers les plaines de l'avenir, le féodal destrier ?

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTE I, PAGE 8.

État de la famille royale des Mérovingiens en 566. Clotaire avait laissé quatre fils : Caribert, l'aîné, roi de Paris; Gontran, roi de Bourgogne; Chilpéric, roi de Neustrie; Sigebert, roi d'Austrasie. Mais Caribert meurt en 567, et son royaume est partagé entre ses trois frères. Chilpéric est suffisamment connu par *les Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry. Il est assez souvent question de Sigebert dans le présent volume pour que nous n'en parlions pas davantage. Ajoutons donc seulement quelques détails sur Gontran.

On sait que Gontran fut canonisé et passait pour *saint à miracles;* il opéra, quelque temps après sa mort, de nombreuses guérisons. Un fiévreux, transporté sur la pierre tombale du roi, retrouvait immédiatement la santé.

Cela n'avait pas empêché Gontran d'avoir été, de son vivant, légèrement cruel. Un jour, il avait fait

tuer un leude pour avoir chassé dans une des forêts royales. Une autre fois, une de ses femmes, se sentant sur le point de mourir, lui demanda, comme grâce dernière, de faire enterrer ses médecins avec elle : le bon roi, regardant comme sacrées les dernières volontés d'une mourante, éxécuta scrupuleusement les intentions de sa femme, et les pauvres *myres* furent, malgré toutes leurs protestations, enterrés tout vivants. Saint Gontran se fête le 28 mars; malgré ses vertus curatrices, ce n'est pas le patron des médecins.

Faisons observer, du reste, que, si l'on trouve à ces époques des saints fort peu recommandables, c'est que chaque église, chaque couvent avait le droit de canoniser qui bon lui semblait, de sorte que presque tous les fondateurs ou bienfaiteurs de monastères et d'églises recevaient de la reconnaissance de leurs obligés le titre alors un peu trop prodigué de saint ou de bienheureux.

Ce fut une bulle du pape Alexandre III, effrayé du peu de valeur de ces saints locaux, qui mit fin à cet abus et réserva à la cour pontificale le droit de canonisation. Malheureusement Alexandre III crut devoir respecter les positions acquises, et c'est ce qui explique la présence dans la milice céleste de saints comme Gontran, Éloi, Léger, Charlemagne et tant d'autres, dont la vie n'offre que les plus pernicieux exemples. Sous le règne de Gontran, en 585, eut lieu ce célèbre concile de Mâcon, où l'on examina longtemps la question de savoir si les femmes avaient une âme. A côté de quelques-unes de ces absurdités on trouve,

dans les conciles de cette époque, des traits charmants de délicatesse, entre autres celui-ci : on défend aux évêques d'avoir des chiens de peur d'effrayer et d'écarter le mendiant.

NOTE 2, PAGE 9.

Les Wisigoths. Les Wisigoths occupaient l'Espagne depuis l'an 412. Ils avaient entièrement adopté la civilisation romaine; chrétiens depuis longtemps, ils avaient embrassé l'arianisme, qui du reste était à ce moment plus répandu que le catholicisme. Etablis aussi dans le Midi de la Gaule, Clovis leur avait, on le sait, enlevé plusieurs provinces; Childebert Ier les avait également vaincus.

NOTE 3, PAGE 9.

Clovis. Il ne nous eût pas été bien difficile de parsemer, à l'imitation de la plupart des auteurs contemporains, nos vieux noms mérovingiens de *ch*, de *k*, de *ll*, de *w* de fantaisie; étalage de fausse science mis généralement au hasard; mais, réellement amoureux de la vraie couleur locale, nous avons renoncé à la parodier ainsi, et nous nommerons simplement Clovis, *Clovis*, ce qui est français, au lieu de *Hllod-dowig*, ce qui n'est d'aucune langue.

Nous avons donc conservé aux noms propres l'orthographe vulgaire, attendu qu'il est impossible avec nos lettres de rendre exactement les mots et l'accent germaniques, et que les auteurs qui vivaient du temps des Mérovingiens, témoin Grégoire de Tours, y avaient eux-mêmes renoncé.

NOTE 4, PAGE 24.

La Provence, part du roi Gontran. On sait à quel point sont enchevêtrées les unes dans les autres les différentes parts des rois-frères. Cependant, nous croyons qu'il y a une remarque à faire au sujet de ces partages, si embrouillés qu'Aug. Thierry croit que toutes les villes que comprennent les parts ont été tirées au sort. Il y a dans la partie septentrionale de la Gaule, pour chaque frère, un royaume central : la Neustrie, l'Austrasie, la Bourgogne sont bien délimitées ; au contraire, les provinces d'outre-Loire sont littéralement hachées en parcelles ; il y avait peut-être une raison à cela. C'étaient les dernières conquêtes des rois francs ; les Wisigoths pouvaient vouloir les reprendre, attaquer un des rois ; avec ce partage morcelé, il était impossible d'attaquer un des frères sans nuire aux autres ; de sorte que les différents rois francs se trouvaient forcément réunis pour la défense de l'Aquitaine et de la Provence. La Provence n'était pas, d'après ce que nous venons de dire, la propriété exclusive du roi Gontran; mais il en possédait la partie la plus importante. Par un souvenir de la domination romaine, le duc qui la commandait au nom de Gontran portait le titre aboli et inusité partout ailleurs de recteur, RECTOR.

NOTE 5, PAGE 32.

Le *palais de la Cité*. Il ne faut pas confondre ce palais avec celui des Thermes qui, ravagé à plusieurs

reprises par suite de sa position hors de la partie fortifiée de Paris, n'était guère habité, surtout en temps de guerre, par les rois mérovingiens. La résidence royale, dont il est ici question, s'élevait à la pointe ouest de l'île de la Cité, à peu près sur l'emplacement du Palais de justice.

NOTE 6, PAGE 32.

Angon et autres armes franques. Les Francs avaient pour armes offensives la framée (lance), l'angon (javelot-harpon), la francisque (qualifiée toujours, même par Augustin Thierry, d'arme *à deux tranchants*, et qui était une hache à un seul tranchant). Toutes les francisques, et elles sont nombreuses, retrouvées dans les sépultures mérovingiennes, sont toujours à un seul tranchant.

Ce qui a occasionné l'erreur générale et enracinée sur la francisque, c'est le mot *bipennis* employé par les premiers auteurs latins qui en aient parlé; Procope, Agathias ont ensuite traduit en grec par *hache à deux tranchants*, et tout le monde a suivi le courant. Maintenant, si les Romains ont employé le mot *bipennis* pour signifier une hache à un seul tranchant, ils ne sont pas aussi absurdes qu'ils le paraissent. Il n'y a que trois mots en langue latine pour exprimer l'idée de hache : *securis*, c'est la hache primitive; ce mot s'applique à celle du licteur, du bûcheron, du cultivateur : *dolabra*, c'est la hache ou tout instrument similaire à l'usage des industries du charpentier, du menuisier, etc.; enfin *bipennis* qui s'emploie

pour hache de guerre, la hache de guerre ayant eu primitivement et ayant chez les Romains deux tranchants. Les auteurs latins, ne pouvant employer ni le mot *securis*, ni le mot *dolabra*, qui désignent des *outils*, ont été forcés d'employer, pour désigner la francisque à un tranchant, le mot impropre *bipennis*, hache à deux tranchants, qui du moins indiquait une arme de guerre.

Les armes offensives consistaient en boucliers et en casques; ceux-ci réservés aux chefs et aux principaux guerriers. L'usage des flèches et des traits était rare, les Francs combattant toujours de près.

NOTE 7, PAGE 54.

Ingonde. Le mariage d'Ingonde ne fut pas heureux; elle eut le malheur de convertir au catholicisme son mari Erménigilde, qui se révolta contre Léovigilde, son père, successeur d'Athanagilde (mais non de sa famille). Erménigilde fut mis à mort, et Ingonde, réfugiée dans les domaines de l'empereur d'Orient, mourut bientôt en Afrique, laissant un fils, nommé Athanagilde, comme le père de Brunehaut, et qui fut emmené à Constantinople. Gontran fit la guerre aux Wisigoths pour venger Ingonde, que Brunehaut, alors sans pouvoir, fut dans l'impossibilité de secourir. Plus tard, Reccarède, frère d'Erménigilde, demanda la main de Clodosinde, sœur d'Ingonde.

NOTE 8, PAGE 60.

Les Lombards. Ce peuple, d'origine germanique,

s'était établi (568) en Italie sous la conduite du roi Alboin qui avait épousé une fille de Clotaire Ier, sœur par conséquent de Gontran, de Chilpéric et de Sigebert.

NOTE 9, PAGE 85.

Mort de Rauching. Il ne faut pas s'étonner de voir les rois de ces âges reculés prendre une part directe aux exécutions. Le roi, dans les temps primitifs, seul maître de la vie de ses sujets, était leur exécuteur. Autrefois, en France, le bourreau tenait directement du roi, comme par une délégation de ses droits, le pouvoir de tuer et de torturer. De nos jours encore, la noble main d'un chef d'État qui signe le rejet d'un recours en grâce fait autant pour la chute d'une tête que la main vile du bourreau qui presse le ressort de la guillotine.

NOTE 10, PAGE 91.

Le pays de Resson. C'était un territoire situé près de Compiègne et de Soissons; il existe encore deux villages, Resson-sur-Matz, et Resson-le-Long, qui rappellent l'existence de ce pays. Le pays de Resson tirait son nom des *Rossontenses*, peuplade celtique dépendant de l'importante tribu des Bellovaques.

NOTE 11, PAGE 100.

Soissons. Il paraîtrait, d'après cette demande des leudes de Soissons, que Childebert s'était emparé depuis quelque temps déjà de la ville de Soissons qui,

bien que capitale de la Neustrie, était très-voisine des frontières d'Austrasie. Mais nous n'avons pu trouver dans aucun auteur à quelle époque eut lieu la prise de Soissons. On peut être sûr seulement que ce fut dans les premières années de la minorité de Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédégonde.

NOTE 12, PAGE 123.

L'épreuve du pain et du fromage. Cette épreuve consistait à faire manger dans une église une notable quantité des aliments susénoncés, préalablement bénits, à ceux qu'on soupçonnait d'un crime ou d'un délit. En cas de procès, les deux parties étaient soumises à ce régime judiciaire. Celui qui était dans son tort était désigné par une violente indigestion. Les gens d'estomac faible évitaient alors soigneusement les procès. Cette sorte de combat gastronomique tomba en désuétude devant l'usage chaque jour plus fréquent des combats judiciaires, qui n'étaient pas plus raisonnables que l'épreuve gastronomique, mais qui du moins ne prêtaient pas à rire.

NOTE 13, PAGE 136.

Chameaux. Les chameaux étaient fréquemment employés en Gaule du temps des Mérovingiens comme bêtes de somme et de travail. De plus, leur poil servait à faire une étoffe feutrée, sorte de drap à bon marché, que ne portaient guère que les pauvres et qu'on nommait *camelotum*. C'est l'origine du mot *camelot* qui, par extension, s'applique, ainsi que son

dérivé féminin *camelote*, à toutes sortes de marchandises sans valeur, et même, en termes populaires, aux vendeurs de ces marchandises.

On prétend que le climat de la Gaule du VIe siècle n'était pas le même que celui de la France du XIXe siècle. C'est fort possible, mais l'existence du chameau ne prouverait rien en cette affaire; aujourd'hui, cet animal est employé dans toute la Mongolie où la température, l'hiver, est beaucoup plus basse qu'en France. Les chameaux, qui servent aux caravanes du nord de la Chine, sont souvent recouverts entièrement de neige pendant les nuits de bivouac et, le lendemain matin, reprennent leur fatigant labeur sans s'en porter plus mal. Une preuve incontestable de la grande quantité de chameaux qu'il y avait en France, du temps de Brunehaut, c'est que leur prix était fixé à 5 sous, soit 450 f., prix inférieur à celui d'un cheval de fatigue (Voir *Vita sancti Eligii*). Le sou d'or valait comme poids environ neuf francs d'or; mais la différence de la valeur du numéraire à cette époque et aujourd'hui est environ comme de un à dix. Le sou d'or de 9 fr. représente donc 90 fr.

NOTE 14, PAGE 138.

La légende de Brunehaut à Bavay. Cette légende du roi Brunehaut est rapportée par Bovelles dans l'ouvrage intitulé *De hallucinatione gallicorum nominum*. Bovelles, né en 1470, mort en 1553, était professeur de théologie. C'était à Bavay même qu'il avait recueilli cette curieuse tradition, aujourd'hui

presque effacée du souvenir des habitants de Bavay. Du temps de Bovelles, on voyait encore à Bavay une colonne à sept pans d'où partaient les sept chaussées de Brunehaut.

Bavay, qui depuis longtemps n'est plus qu'une sorte de gros bourg, a joui incontestablement jadis d'une très-grande prospérité. Les ruines romaines y sont encore considérables, et l'étaient encore plus il y a deux ou trois siècles. En 1531, Galliot du Pré imprimait un gros in-folio intitulé : « *Illustrations de la Gaule Belgique et de la grande cité de Belges, à présent Bavay* », ce qui prouve bien le grand renom qu'avait encore la vieille cité aimée de Brunehaut.

NOTE 15, PAGE 142.

Le mendiant d'Arcis. Plusieurs auteurs ont voulu mettre en doute la réalité de ce curieux épisode. Le père Daniel, entre autres, se demande avec indignation comment on peut croire qu'un *gueux* soit devenu évêque ; c'est peu chrétien : saint Pierre, le premier des évêques, n'était en somme qu'un *gueux*, pour parler comme le père Daniel.

On oppose également au récit de cette romanesque entrevue d'une reine et d'un mendiant devenu évêque quelques lignes d'une vieille histoire, ou plutôt d'une liste des prélats qui se sont succédé sur le siége d'Auxerre (citée par le père Labbe, *Nouvelle Bibliothèque des manuscrits*, tome Ier), qui met à cette époque, comme évêque, un certain Didier (c'est bien le nom du mendiant), riche prélat et parent de la

reine Brunehaut. Mais, bien loin de détruire notre opinion, cela, selon nous, la corrobore au contraire : le mot latin, qui signifie *parent*, peut s'entendre aussi dans le sens de *proche*, de *faisant partie de la maison;* rien d'étonnant à ce qu'avant d'être évêque, le mendiant Didier ait été reçu dans la maison de la reine.

Quant à l'épithète de riche, elle s'explique aisément : ce *gueux*, évidemment, n'était pas riche avant d'avoir sauvé la reine, mais il le devint après. Brunehaut n'avait assurément pas manqué de récompenser celui qui l'avait obligée.

On pourrait objecter aussi que le siége d'Auxerre n'est, sur cette liste, accordé qu'en 605 à ce Didier; cette objection est de peu de valeur; on sait comme les dates sont mises peu exactement dans les manuscrits de cette époque, et, d'ailleurs, nous ne prétendons pas que Brunehaut ait mis Didier en possession de son évêché précisément le lendemain de son arrivée à la cour de Thierry. Elle a pu lui promettre le premier évêché vacant. On sait du reste qu'à cette époque, quelqu'un qui n'était pas dans les ordres, un comte, un riche habitant des villes, arrivait, sans difficulté, à l'épiscopat.

M. Flobert, qui, dans une thèse de doctorat sur Brunehaut, ne veut pas admettre l'épisode en question, soutient que la reine ne fut pas chassée d'Austrasie, qu'elle retourna au contraire de son plein gré en Bourgogne, en conservant tout son pouvoir à la cour de Théodebert. La preuve, d'après lui, c'est que c'est elle qui maria Théodebert; or, Théodebert,

dit-il, avait treize ou quatorze ans lorsque Brunehaut quitta l'Austrasie; il était par conséquent beaucoup trop jeune pour être marié. Donc, il le fut plus tard, pendant que Brunehaut était en Bourgogne; or les historiens disent que ce fut elle qui choisit l'épouse et fit le mariage : elle avait donc conservé autorité sur Théodebert et par conséquent elle n'avait pas été chassée par lui.

L'objection de M. Flobert est facile à combattre; son seul argument repose sur cette idée complétement fausse qu'on n'aurait pas marié Théodebert à treize ou quatorze ans. Or à quatorze ans Thierry, frère de Théodebert, avait déjà son fils Sigebert; le père de Théodebert lui-même, le roi Childebert, l'avait eu à quinze ans. Le mariage de Théodebert à treize ou quatorze ans n'avait absolument rien d'extraordinaire eu égard aux habitudes des Mérovingiens.

NOTE 16, PAGE 152.

Bertoald. Frédégaire accuse avec une criante injustice Brunehaut d'avoir voulu faire périr Bertoald, en l'envoyant faire rentrer les impôts. Mais ce détail est curieux pour l'histoire des mœurs de ces temps si différents des nôtres. Aujourd'hui, quand un chef d'État veut récompenser quelqu'un, il le charge de faire rentrer les impôts, il le nomme percepteur. A l'époque où écrivait Frédégaire, la nomination à ce poste envié maintenant équivalait dans l'opinion populaire à un véritable arrêt de mort. Ce qui prouve évidemment

que les contribuables d'autrefois étaient de moins bonne composition que ceux de nos jours.

NOTE 17, PAGE 170.

Les clercs des évêques. On peut voir dans Grégoire de Tours que les évêques entretenaient de véritables corps de chantres qui les accompagnaient dans leurs voyages, et servaient non-seulement aux offices religieux, mais contribuaient aussi à relever par leurs chants sacrés l'éclat des banquets et des fêtes donnés par les évêques.

NOTE 18, PAGE 171.

Les évêchesses. Le concile de Tours en 567 reconnaît l'existence des *évêchesses* et leur droit à porter ce titre. Il recommande seulement aux évêques de traiter leurs femmes en sœurs. Saint Grégoire de Tours était époux et père. Voir sur les évêchesses, *episcopiæ* ou *episcopissæ*, Brequigny.

NOTE 19, PAGE 172.

Patrices, *ducs*, *comtes*. Les ducs, choisis le plus souvent dans l'entourage immédiat du roi, parmi les *domestici* ou commensaux habituels de la maison, étaient chargés d'attributions diverses. Tantôt, ils commandaient des armées, soit seuls, soit plusieurs à la fois, tantôt, ils restaient pour gouverner les pays nouvellement conquis, les frontières menacées ; d'autres fois enfin, ils étaient mis, dans l'intérieur du

royaume, à la tête de plusieurs comtés; ce grand gouvernement prenait alors le nom de *ducatus*, duché.

Le titre de patrice, usité seulement en Bourgogne, après avoir appartenu aux gouverneurs romains, puis aux rois burgondes, était devenu, sous la domination franque, comme un synonyme de celui de duc; les patrices paraissent seulement avoir été moins nombreux que les ducs; peut-être, étaient-ils au-dessus de ces derniers.

Il y avait deux espèces de comtes : les uns étaient de simples gouverneurs de ville, qualifiés parfois de *judex* et d'*exactor fisci;* les autres restaient auprès du roi, comme conseillers ou titulaires des différentes charges du palais, empruntées parfois à l'étiquette des empereurs romains par les descendants de Clovis.

Le mot *faron*, d'où vient *baron*, commence, sous Brunehaut, à s'employer pour désigner tous les grands du royaume, y compris les évêques.

NOTE 20, PAGE 173.

Saint Colomban. La vérité historique nous a contraint de traiter avec sévérité le moine irlandais Colomban, le fondateur de la célèbre abbaye de Luxeuil; mais, nos coreligionnaires catholiques nous excuseront, quand nous leur ferons observer que ce saint fut en hostilité perpétuelle avec les papes de son temps, notamment avec Boniface III, qu'il manqua d'être excommunié pour leur avoir

manqué de respect, en les traitant d'hérétiques, et, finalement, qu'il déclara que l'infaillibilité du pape, dont on commençait à parler timidement à Rome, était tout bonnement une hérésie. C'est même en s'appuyant sur l'autorité de saint Colomban que Bossuet, l'illustre défenseur des libertés de l'Église gallicane, combattit le dogme de l'infaillibilité papale. Saint Colomban pensait qu'un homme assez orgueilleux pour se croire infaillible, était par cela même en état de péché mortel. Nous laissons à ce saint, qui évidemment aurait été excommunié de nos jours, la responsabilité de cette opinion.

NOTE 21, PAGE 188.

Captivité de Théodebert. Citons à ce propos le petit roman, venant originairement des historiens fantaisistes du moyen âge, et reproduit sérieusement par la Biographie Michaud : d'après ce fabliau, Théodebert était père d'une fille, faite prisonnière en même temps que lui, et dont Thierry serait subitement devenu amoureux (elle aurait été bien jeune, treize ans au plus, et les Mérovingiens, quoique précoces eux-mêmes, ne paraissent pas avoir aimé les femmes trop jeunes); Thierry aurait, malgré son horreur du mariage, voulu honnêtement épouser sa nièce, et Brunehaut, mécontente de ce mariage, aurait tout simplement empoisonné son petit-fils, dont la mort devait la laisser sans protecteur, en face d'ennemis acharnés comme Clotaire et les leudes austrasiens.

NOTE 22, PAGE 191.

Arnoul et Pépin. Arnoul fut d'abord *domestique* et comte du palais d'Austrasie, puis évêque de Metz en 614 à la suite de la chute de Brunehaut. Il avait deux fils, dont l'un, Andégise, épousa Begga, fille de Pépin (le Vieux). De ce mariage naquit Pépin (d'Héristal), ancêtre des Carlovingiens. Pépin le Vieux, homme habile et peu scrupuleux, avait amassé d'immenses richesses qui aidèrent fort ses héritiers à supplanter les faibles descendants de Clovis.

Rappelons à propos de la charge de *domestique du palais*, que possédait Arnoul, qu'une des principales attributions de cette fonction fort recherchée était l'administration des biens royaux.

NOTE 23, PAGE 193.

Warnachaire. Voici l'incident, évidemment inventé par Frédégaire, pour pallier l'odieux de la trahison de Warnachaire : aussitôt que ce maire du palais est parti pour la Thuringe, avec le jeune Sigebert, Brunehaut envoie un billet ou des tablettes à un de ses fidèles nommé Alboin, qui faisait partie de l'escorte royale, pour lui ordonner de tuer Warnachaire : Alboin lit le billet ou les tablettes, le déchire ou les brise : un esclave de Warnachaire qui se trouvait justement là, a l'intelligence de ramasser ces débris et de les porter incontinent à son maître. Warnachaire parvient à les déchiffrer, et prend, dès lors, la résolution de faire périr Brunehaut et ses arrière-petits-fils.

Brunehaut, si elle avait voulu se défaire de Warnachaire, n'aurait pas été assez simple pour envoyer un ordre par écrit, qui pouvait fort bien tomber entre les mains du maire du palais; assurément, elle ne se défiait pas de lui, elle ne songeait pas à s'en défaire, car elle aurait alors commencé par ne pas lui confier, par ne pas mettre à sa merci le jeune Sigebert, le dernier espoir qui lui restât.

Ce petit récit fait, du reste, honneur à l'imagination de Frédégaire, qui devait se trouver fort embarrassé pour atténuer l'abominable trahison de Warnachaire.

NOTE 24, PAGE 196.

Fuite de Childebert. Beaucoup d'historiens ont, avec une inconcevable légèreté, confondu *le fils de Théodebert* avec les *quatre fils* de Thierry. On peut lire dans les Biographies Michaud et Didot, et dans nombre de compilations, qu'un des quatre fils de Théodebert, Sigebert, disent les uns, Childebert, disent les autres, parvint à s'échapper pendant qu'on poursuivait son père.

Or, le seul auteur du VIe siècle qui parle de cette partie de l'histoire, ne cite, en fait de fils de Théodebert, qu'un nommé Mérovée, tué au moment de la prise de son père; et il cite, au contraire, à plusieurs reprises, les quatre fils de Thierry, dont un se nomme Childebert et l'autre Sigebert. Childebert, dit-il formellement, parvint à fuir, lors de la révolte suprême en faveur de Clotaire.

Il est évident qu'il y a eu confusion par suite de la négligence d'un historien postérieur, que les autres ont copié de confiance. C'est sûrement un fils de Thierry et non de Théodebert, qui échappa à une mort imminente, et qui, réfugié dans quelque canton perdu de l'Helvétie, fut, d'après une tradition jadis fort répandue, l'auteur de la maison de Habsbourg.

NOTE 25, PAGE 203.

Le tombeau de Brunehaut. Par un heureux concours de circonstances, le tombeau authentique de Brunehaut subsiste encore aujourd'hui à Autun. Au huitième siècle, les Sarrasins ayant ravagé la ville et démoli le monastère de Saint-Martin, les restes de la reine furent pieusement recueillis par la population et transportés dans une église consacrée à saint Martin.

En 1462, le cardinal Rolin, évêque d'Autun et ancien confesseur de Louis XI, fit surmonter d'un arceau gothique le simple coffre de marbre qui contenait les cendres de la reine (c'est ici le mot propre); à la voûte de cet arceau, on lisait jadis l'inscription suivante :

Brunehaut fut jadis royne de France
Fondateresse du sainct lieu de céans
Cy inhumée en six cent quatorze ans
En attendant de Dieu vraye indulgence

Plus tard, en 1632, l'abbé de Castille, faisant faire des fouilles et des réparations dans l'église, profita de

l'occasion pour ouvrir le sarcophage; il y trouva, dit le père Daniel, un coffre de plomb renfermant des cendres, des charbons, quelques ossements à moitié consumés et une molette d'éperon. C'était, suivant le père Daniel, un des éperons attachés aux flancs du cheval, et qui s'était sans doute accroché aux vêtements ou à la chair de la reine. Il est plus vraisemblable de croire que cet éperon fut mis là, à une époque reculée, pour rappeler le souvenir de l'affreux supplice dont Brunehaut périt victime. Rappelons aussi, à titre de simple curiosité héraldique, que les vieux armoriaux donnaient souvent aux rois d'Austrasie un écu *d'azur semé de molettes d'or*.

Mentionnons, en terminant, une tradition d'une fausseté évidente, mais rapportée encore par Gilles Corrozet, dans la *Fleur des antiquités de Paris* (Paris, Galliot du Pré, 1532) et d'après laquelle le supplice de Brunehaut aurait eu lieu à Paris, à l'endroit nommé depuis la *Croix du Trahoir*. L'emplacement exact du supplice de la reine est le village de Rionne sur les bords de la Vigeanne, à quelques lieues de Gray.

Le tombeau de Brunehaut a été, il y a quelques années, transporté au musée d'Autun.

LISTE DES MONUMENTS OU DES TRAVAUX DE BRUNEHAUT, DONT IL RESTE TRACE EN FRANCE, EN BELGIQUE OU EN ALLEMAGNE.

En Flandre, Hainaut et Cambrésis, plusieurs chaussées ou routes, notamment à Bavay, les restes des *sept chaussées de Brunehaut*.

Près de Tournay, les ruines nommées *Cailloux de Brunehaut*.

A Francfort, le *Sentier de Brunehaut*.

A Metz, la voie romaine menant à Scarponne, réparée par Brunehaut et appelée encore maintenant le *Chemin de la Reine*.

A Yutz, près Thionville, les restes d'une route pareille, la *Route de Brunehaut*.

En Bourgogne et en Lorraine, plusieurs chaussées élevées au-dessus du sol et qui se nomment *Levées de Brunehaut*.

La grande route de Beauvais à Montdidier, appelée la *Chaussée de Brunehaut*.

La Chaussée Brunehaut, commencée par Agrippa et réparée par la reine, traversant une partie des départements de la Marne, de l'Aisne et de l'Oise, et aboutissant à Senlis.

A Vaudemont, en Lorraine, une tour carrée très-ancienne, la *Tour Brunehaut*.

A Étampes, une autre *Tour de Brunehaut*.

Les monastères et hospices de Saint-Pierre et d'Ainay à Lyon.

Les monastères et hospices de Saint-Martin à Autun.

C'est le même, mais Bruniquel est en Rouergue.

Les monastères et hospices de Saint-Vincent à Laon.

En Quercy et en Berry, les *châteaux de Brunehaut.*

Le Château de Bruniquel, près Montauban.

Beaucoup de petites localités ont aussi des ruines, des fragments de routes qui portent le nom de Brunehaut. Ce nom est même quelquefois donné à des *men-hir*, à des *pierres levées*, d'origine druidique, et à la construction desquels la reine d'Austrasie fut assurément étrangère. Mais le peuple a rapporté jadis à sa *grande reine*, sans plus réfléchir, tout ce qui le frappait par la grandeur ou l'étrangeté.

TABLE DES MATIÈRES

—



Paris. — Imp. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 6098.

